

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Marius —



Marcel Pagnol

© MARCEL PAGNOL 1969

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.

MARCEL PAGNOL

de l'Académie Française



MARIUS

texte définitif



ILLUSTRATIONS

de

SUZANNE BALLIVET



ÉDITIONS PASTORELLY

PRÉFACE

*J*E ne savais pas que j'aimais Marseille, ville de marchands, de courtiers et de transitaires. Le Vieux-Port me paraissait sale — et il l'était; quant au pittoresque des Vieux Quartiers, il ne m'avait guère touché jusque-là, et le charme des petites rues encombrées de détritius m'avait toujours échappé. Mais l'absence souvent nous révèle nos amours...

C'est après quatre ans de vie parisienne que je fis cette découverte : de temps à autre je voyais dans mes rêves le peuple joyeux des pêcheurs et des poissonnières, les hommes de la douane sur les quais, derrière des grilles, et les peseurs-jurés, dont Sherlock Holmes eût aisément identifié le cadavre, car ils ont une main brune, celle qui tient le crayon, et l'autre blanche, parce qu'elle est toujours à l'ombre, sous le carnet grand ouvert...

Alors, je retrouvai l'odeur des profonds magasins où l'on voit dans l'ombre des rouleaux de cordages, des voiles pliées sur des étagères et de grosses lanternes de cuivre suspendues au plafond; je revis les petits bars ombreux le long des quais, et les fraîches Marseillaises aux éventaires de coquillages. Alors, avec beaucoup d'amitié, je commençai à écrire l'histoire de Marius, en même temps que je travaillais à Topaze. J'ai dit ailleurs que ces deux ouvrages avaient été refusés en même

temps par un grand théâtre de Paris. J'avais été profondément découragé par l'échec de Topaze, mais celui de Marius ne m'avait pas surpris. La pièce était vraiment trop locale : d'ailleurs, en l'écrivant, j'avais dans l'oreille la voix des acteurs marseillais de l'Alcazar.

C'était un très vieux théâtre, où l'on jouait continuellement des revues d'un genre très particulier : elles continuaient une tradition millénaire, celle des atellanes latines, d'une liberté et d'une verdeur de langage qui surprenaient les gens du Nord... Rien d'obscène, cependant : un ton de bonne humeur populaire, et comme ensoleillée, faisait tout passer. C'est Montaigne qui a dit : « Que le gascon y aille si le français n'y peut aller ! » A l'Alcazar, c'était le provençal, qui comme le latin peut souvent « braver l'honnêteté ».

On avait déjà vu sur cette scène de grands comédiens, qui y firent leurs débuts : Maurice Chevalier, Raimu, Vilbert, Georgel. D'autres, comme Augé, Delmont, Fortuné Cadet, Alida Rouffe, Dullac y étaient restés.

Le directeur de cette troupe, c'était Franck, qui dirigeait également les Variétés.

Topaze reçu aux Variétés de Paris, j'annonçai la nouvelle à Franck, et je lui envoyai le manuscrit de Marius.

Franck était d'origine italienne, comme Vincent Scotto, mais il avait cru habile de prendre le nom de Franck, parce que le célèbre directeur des Variétés de Paris, qui s'appelait Louveau, avait pris le nom de Samuel.

De taille moyenne, mais assez rond, il parlait un langage pittoresque, un français du Vieux-Port mêlé de provençal et d'italien. Il ne vivait que pour le théâtre, et connaissait fort bien son métier, dont il traitait les affaires avec beaucoup d'enthousiasme, de bonhomie et de malice. C'est lui qui avait présenté au public de Marseille ma première ébauche dramatique, qui était

PRÉFACE

un vaudeville assez graveleux; je pensais que Marius lui plairait, et je fus surpris de ne recevoir aucune réponse. Puis vint un télégramme laconique : « Viens me voir. Franck ». Je ne sus qu'en penser, et je « descendis » à Marseille.

Cette expression méridionale fait rire les gens du Nord, elle est pourtant fort juste, car sur une carte murale, quand on va de Paris à Marseille, on descend.



***D**ÈS que j'entrai dans son bureau, il leva les bras au ciel, et m'accueillit par une série de vocatifs. — O Malheureux! O pauvre enfant! O misérable! Tu ne t'imagines quand même pas que je vais créer cette pièce à l'Alcazar! Ne compte pas sur moi pour faire un CRIME! Ce Marius, c'est un chef-d'œuvre. Assis-toi. Écoute-moi bien. Ce Marius, je le jouerai, oh oui — et chaque représentation, ce sera un gala — mais après sa 300^e à Paris. Qu'est-ce que je dis la 300^e? La 500^e. Oui, Monsieur, oui parfaitement!*

— Mais mon beau Franck, c'est une pièce beaucoup trop locale.

— Qué locale? Et Beulemans, c'est pas local? Et la Dame aux Camélias, c'est pas local?

— Mais je ne connais pas encore beaucoup de monde à Paris... et puis les Marchands de gloire... Les directeurs de théâtre ont leurs idées, et j'ai bien peur que ce ne soient pas les vôtres... Et puis, je ne vois pas dans quel théâtre...

Il haussa les épaules.

— Écoute-moi bien. Tu vas à la Brasserie de la Régence — c'est juste en face de la Comédie-Française. — Tu as ton manuscrit sous le bras — avec ton téléphone

MARIUS

sur la couverture. — Tu vas t'asseoir dans un coin sombre et tu commandes un bock.

— Pourquoi un coin sombre ?

— Parce qu'il ne faut pas que le garçon s'aperçoive — quand tu auras bu ton bock, et que tu partiras — il ne faut pas qu'il s'aperçoive que tu as oublié ton manuscrit sur la table. S'il le remarque il te le rendrait ! Donc, tu t'en vas discrètement, et le lendemain matin, vers les onze heures, le Directeur de la Comédie-Française te téléphone : « Mon cher Maître, j'ai l'honneur de vous informer que nous répétons à une heure et demie ».

— Alors, je prends mon chapeau, je bondis dans un taxi, et...

— Arrête-toi, malheureux, quitte ce chapeau !... Tu lui réponds : « Non, parce que vous n'avez pas de Marseillais dans la troupe ! » et tu raccroches. Remarque bien : je ne suis pas sûr que ça se passera comme ça, mais c'est pour dire.

— Pour dire quoi ?

Pour dire qu'une belle pièce, ou même une bonne pièce, ça se place tout seul. On raconte que les directeurs ne lisent pas les manuscrits. Ce n'est pas vrai, ils les lisent tous, et ils les font lire, parce que c'est leur métier et c'est leur fortune. Écoute-moi bien. Tu connais Raimu ?

— Non. Je l'ai vu dans des opérettes ou des revues, mais je ne le connais pas personnellement.

— En ce moment, il appartient à la troupe de Volterra, et Volterra a le Théâtre de Paris. Porte ta pièce à Raimu. C'est un grand comédien, et le rôle de Panisse, pour lui, c'est du « sur mesure ». Il la lira à son directeur, et je te garantis que c'est une affaire faite. Je vais lui écrire tout de suite, quoiqu'il se soit bien moqué de

PRÉFACE

moi un jour. Figure-toi que je l'avais engagé comme souffleur, et il se débrouillait très bien. Un soir, mon second comique s'amène saoul comme une bourrique, et sa doublure était à l'hôpital. Moi, j'arrive au théâtre vers neuf heures et demie, j'entre comme d'habitude par le promenoir, et qu'est-ce que je vois ? Jules qui jouait le rôle, et qui faisait un effet à chaque réplique ! Tout de suite je résilie le pochard, et je fais un contrat à Jules. Cinq francs par jour ! Pense qu'un député gagnait dix francs ! Pendant trois mois, ça marche très bien, et il a de plus en plus de succès. Naturellement, il me demande une augmentation. Naturellement, je lui dis : « Il faut que je réfléchisse, que je fasse mes comptes... J'ai de gros frais ».

Il me fait : « Si gros que ça ? » Je lui dis : « Énormes. Le lundi je perds de l'argent. Alors, tu comprends, cette augmentation, nous en reparlerons un peu plus tard ». Il dit « Bon, bon » et il va en scène. Mais le lendemain, il me fait apporter une lettre : « Mon cher directeur, cette idée que vous avez tant de frais, ça m'a brisé le cœur. Ça ne peut pas continuer comme ça, surtout le lundi. Alors, pour diminuer les gros frais, j'ai signé un contrat avec le Palais de Cristal, qui doit avoir de petits frais, puisqu'il me donne dix francs par jour, et comme aujourd'hui c'est lundi, j'ai demandé à débiter ce soir. Ça me fait peine de quitter l'Alcazar, mais franchement, je ne vous en veux pas, au contraire. A dessias. Votre dévoué : Raimu ».

D'abord, j'ai cru que c'était une blague : mais le soir, il n'est pas venu, et c'est un machiniste qui l'a doublé. On lui a lancé des sous, pendant que Jules avait un triomphe au Palais de Cristal. La grosse colère me prend : je lui fais un procès, avec un huissier, un avocat et tout, et des dommages-intérêts. Alors le Président

lui dit :

— *C'est bien vous qui avez signé ce contrat ?*

— *Oui, Monsieur le Président.*

— *Et vous reconnaissez avoir quitté brusquement l'Alcazar pour aller jouer au Palais de Cristal.*

— *Oui, Monsieur le Président.*

— *Vous rendez-vous compte que c'est très grave ?*

— *Oui, mais ce n'est pas de ma faute.*

Alors moi je me lève, et je crie : « Pas de sa faute ? Un garçon qui était souffleur, que j'ai fait débiter sur la scène, que j'ai mis en vedette américaine avec des lettres de dix centimètres, et... ». J'allais lui en dire de terribles, mais le juge me fait taire, et annonce que si je continue, on va m'expulser ! Après il lui demande :

— *Comment osez-vous prétendre que ce n'est pas de votre faute ?*

Alors cet hypocrite baisse les yeux, et répond :

— *C'est maman qui ne veut plus que je joue chez Monsieur Franck. Ce n'est pas moi. C'est maman. Elle veut pas.*

Et il se tourne du côté d'une grande femme bien convenable, avec le sautoir en or, et le sac à main. Eh bien mon ami, j'ai perdu : il était mineur ! Sa signature ne valait rien ! Et le président m'a sonné les cloches pendant dix minutes, qu'un directeur de théâtre doit s'informer avant de signer un contrat, que d'engager un mineur sans la signature des parents ça peut vous mener loin, bref un peu plus on m'envoyait aux galères... Mais tout ça n'empêche pas son talent. Porte-lui ton manuscrit, et tiens-moi au courant.



PRÉFACE

RAIMU, à cette époque, venait de dépasser la quarantaine. Il était très connu à Paris, et il avait eu de grands succès dans des revues, à Marseille, puis à Toulouse, dans de petites pièces en un acte, et dans un tour de chant de « comique troupier ».

Grâce à Mayol, Toulonnais comme lui, il était ensuite « monté » à Paris, sur la scène du music-hall fondé par l'illustre chanteur, pour y débiter des niaiseries, et chanter lui-même :

Je me balance
En cadence
J'ai pas les pieds plats.

Il m'a dit souvent, avec une sorte de nostalgie, que cette chanson était son triomphe.

Cependant, la critique et les auteurs l'avaient remarqué, et on lui offrit un jour un rôle de comédie dans l'École des Cocottes, d'Armont et Gerbidon.

Cette pièce oubliée est pourtant une brillante comédie-vaudeville, qui tient parfaitement la scène : elle est vieillie par son titre, mais je crois que nous la reverrons un jour.

Raimu y jouait le rôle de Labaume : c'est un vieil amoureux qui cède sa maîtresse adorée à un ami beaucoup plus riche que lui, dans le seul intérêt de la belle enfant. Le rôle est très court, mais très humain.

Raimu le joua avec tant de sincérité, de pudeur et d'émotion que l'illustre Lucien Guitry, qui était le pape des comédiens, vint lui dire publiquement dans sa loge : « La critique m'a parfois accordé le titre de premier acteur français. Je ne suis pas très sûr de le mériter. Mais je puis vous dire que si je suis le premier, vous êtes certainement le second ».

Raimu en eut une grande joie, mais il accorda à cette déclaration plus de reconnaissance que de créance; et d'autre part, il était toujours lié par de nombreux contrats, car il souffrait d'une peur malade d'en manquer : c'est pourquoi il continua sa carrière dans la revue et l'opérette.

Léon Volterra, ancien marchand de programmes vendus à la sauvette à la porte des théâtres, était devenu un très grand directeur : il lui offrit un contrat de quatre ans, et l'employa au Casino de Paris, puis à Marigny.



C'EST dans les coulisses du Marigny qu'il me reçut. Il était habillé de vêtements féminins, car il jouait une riche bourgeoise dans un sketch de ce délicieux Saint-Granier, qui fit la joie de Paris pendant tant d'années. C'était une scène intitulée « Amies de Pension ». L'autre dame était Pauley, qui pesait 140 kilos. Elle était assise sur un banc, au bois de Boulogne. Raimu entra, portant sous son bras un très petit chien, et le dialogue était le suivant :

- Mon Dieu, ma chérie ! C'est toi ?
- Adélaïde, que fais-tu là ? Quelle joie de te revoir !
- Oui, c'est bien loin, le Couvent des Oiseaux...

Ces dames s'embrassaient et commençaient à échanger des souvenirs... Puis la conversation devenait plus intime, et Raimu, piquant du doigt le corsage énorme de Pauley, lui demandait d'un air coquin :

- Et que sont devenus les deux petits mignons ?

Pauley, après un grand soupir, répondait tristement :

— Les deux petits mignons sont devenus deux grands pendants...

Cette réplique, qui soulevait des vagues de rire, était

PRÉFACE

empruntée à Ninon de Lenclos; mais les auteurs de revues ont toujours été trop modestes pour avouer leur érudition.

Alors Raimu, avec une malicieuse fierté, s'écriait :

— Eh bien, ma chérie, les miens sont restés si pointus que je les frotte au papier-verre tous les matins, sinon ils trouent mes soutiens-gorge!

Il eut un grand succès de fou-rire et sortit de scène parfaitement heureux.

— J'ai un changement, me dit-il. Venez dans ma loge.



T*OUT en quittant ses robes pour s'habiller en officier de marine, il me parla de l'enthousiasme de Franck qui lui avait écrit, puis il me dit :*

— Ce qui m'inquiète dans cette affaire, c'est qu'il y a cinq ou six ans, une troupe de Marseillais est montée à Paris, et ils ont joué une pièce dans le genre marseillais. La critique les a traînés dans la boue, et le public les a sifflés. La pièce était mauvaise, et les acteurs n'étaient pas bons. Ça nous fait quand même un mauvais précédent. Mais Volterra l'a peut-être oublié. Essayons toujours! Si votre pièce est bonne, il y a de l'espoir.

I*L me téléphona le lendemain, pour me dire que Marius lui plaisait beaucoup, et qu'il avait remis le manuscrit à « la patronne ». C'était Simone Volterra. Le lendemain, un pneumatique me convoquait au Théâtre Marigny, où l'on répétait une revue.*

Dans la très belle galerie qui entoure l'orchestre, j'attendais dans la pénombre la fin de la répétition.

J'entendais un jazz frénétique, et le piétinement cadencé des girls, et une voix de femme criait sans arrêt, en suivant le rythme de la musique : « Smile, girls! Smile girls! ».

Une ombre s'avança dans l'obscurité. C'était un homme de taille moyenne, sous un chapeau de feutre noir, qui marchait sans bruit.

Il s'arrêta devant moi, et dit à mi-voix :

— Bonjour. Je suis Valentin, le chef-machiniste des deux théâtres. Je suis Marseillais.

Il n'avait pas besoin de le dire. Je me levai pour lui serrer la main.

— La patronne va venir, et je crois qu'elle vous donnera une bonne nouvelle, mais rappelez-vous que je vous ai rien dit, et que je vous ai pas vu. Elle est un peu « brusque » mais elle est brave, et c'est une tête. Figurez-vous que...

La musique venait de se taire, il tendit l'oreille et dit :

— Attention la voilà.

Il disparut comme une ombre, et je vis s'avancer une grande jeune femme, qui marchait d'un pas décidé. Au passage, elle pressa un bouton, et la lumière jaillit.

Son visage était d'une régularité parfaite, et comme éclairé par des yeux verts.

— C'est vous,

— Oui Madame. C'est moi.

Eh bien, hier soir, j'ai lu votre pièce à mon mari. Elle nous plaît beaucoup. Il compte la monter au prochain tour, c'est-à-dire dans trois ou quatre mois.

Elle avait dit ces paroles miraculeuses de la façon la plus naturelle. Elle ajouta :

— Léon est au théâtre de Paris... Allez le voir. J'ai quarante personnes en scène. A tout à l'heure.

PRÉFACE

Elle me serra la main comme un homme, et partit à grands pas.



JE crois que c'est une bonne pièce, me dit Volterra. Un peu spéciale, mais c'est un coup à jouer. Et tu as de la chance, parce que j'ai justement sous la main deux grandes vedettes : Francen et Gaby Morlay.

C'était évidemment deux acteurs illustres qui avaient fait la fortune de bien des ouvrages, et que les auteurs dramatiques de premier rang se disputaient...

— Mon Cher Directeur, lui dis-je, en y ajoutant Pierre Blanchar, ce serait une distribution fastueuse, et le succès assuré, si la pièce n'était pas aussi locale. Mais elle exige un accent marseillais authentique, elle est écrite en français de Provence, et le texte contient des intonations particulières, une sorte de petite musique qui donne leur sens véritable aux répliques. On ne peut pas jouer Beulemans sans une troupe belge, ni Marius sans Marseillais.

Léon Volterra se leva, et les mains dans les poches, il fit plusieurs fois le tour de son bureau, tout en mangeant la moitié d'un cigare dont il avait imprudemment allumé l'autre bout.

Il revint se planter devant moi.

— Par conséquent, tu veux Raimu ?

— Bien entendu. Je compte même sur lui pour diriger la mise en scène.

— Tu connais son caractère ?

— Il a été très amical avec moi.

— Je t'avertis qu'il est insupportable, et qu'il te fera les pires ennuis.

— Ce n'est pas sûr.

MARIUS

— C'est sûr. Et d'autre part, j'ai besoin de lui au Casino et à Marigny. Je crois que tu ferais bien de le laisser où il est. Je ne le crois pas capable de jouer un grand rôle de comédie. Oui, je sais : Labaume. Mais Labaume, c'était un sketch de quarante lignes. Réfléchis bien.

— C'est tout réfléchi. Je suis sûr de lui.

— Bien. Tu l'as voulu, tu l'auras : mais si plus tard tu viens te plaindre, je te rirai au nez. Donc, prépare l'affaire avec lui. En principe, on répète en février, ou fin janvier, pour passer en mars. Prépare ta distribution. Va chercher tes comédiens, et convoque-les ici le plus tôt possible. Pour Raimu, Blanchar et Demazis, c'est d'accord. Mais le plateau ne doit pas dépasser cinq mille francs. Maintenant, excuse-moi. Il faut que j'aille à Luna Park pour arranger une question de préséance entre le géant et la femme tronc. A demain soir, ici, à 5 heures, avec Raimu.



JE passai une passionnante soirée dans la loge du grand Jules. Il jouait une opérette. Le trait principal de la psychologie de son personnage était une paire de souliers dont la longueur dépassait cinquante centimètres. Pendant les entractes, et entre ses sketches, nous fîmes un projet de distribution.

— Pour Marius, Blanchar. Ça c'est bon. Mais est-ce qu'il est libre ?

— Je le crois. Je vais lui téléphoner.

— Pour Fanny, Demazis.

— Elle est libre, et c'est d'accord.

— Pour les autres, des gens de l'Alcazar ; Honorine, ce sera Alida Rouffe.

PRÉFACE

— Où est-elle ?

— Probablement chez Franck, ou alors dans quelque tournée, du côté de Vallauris ou de Cogolin. Débrouille-toi. Franck doit le savoir. Pour Escartefigue, Dullac. Je m'en charge. Il chante les comiques troupiers dans des banlieues. Pour le chauffeur du fériboite, le petit Maupi. Il est au concert Mayol, dans une revue. C'est la seule personne de la troupe qui ne montre pas son derrière en scène. Ce n'est pas par pudeur, c'est parce qu'il n'est pas joli. Malgré ça, c'est un très bon comédien. Maintenant, il nous faut deux rondeurs, pour César et Panisse. Moi, j'en jouerai une, il faut trouver l'autre. On verra. Pour le moment, occupe-toi de Blanchar.



J'EUS une grande déception. Avec une parfaite franchise, Blanchar me dit :

— Tu ne m'as plus parlé de Marius depuis six mois, Bernstein m'a proposé un contrat de quatre ans, en même temps qu'à Charles Boyer. J'ai des responsabilités envers ma famille. Charles a signé. Moi aussi. Je ne savais pas que Volterra allait monter Marius. De toute façon, je n'ai jamais espéré qu'on jouerait ta pièce quatre ans. Ça ne s'est encore jamais vu; et puis, Charles est pour moi comme un frère. Nous avons souvent joué ensemble. Alors, sans nouvelles de toi, j'ai signé.



TANT pis, me dit Jules. C'est une grosse perte, mais nous trouverons quelqu'un. Pour le moment, tu devrais aller à l'Odéon, pour voir un nommé Charpin; il joue une pièce de Roger Ferdinand, qui

s'intitule Chotard et Compagnie. C'est une rondeur, qui pourrait jouer César ou Panisse. On m'a dit qu'il était très bien. Moi je suis en scène tous les soirs, je ne peux pas y aller : vas-y.

J'allais donc un soir entendre Chotard.

La pièce était charmante, et elle avait un grand succès. Charpin, qui jouait un épicier avec son accent provençal, était excellent, et je pensai qu'il ferait un César admirable. Il avait de l'autorité, une belle voix, et jouait la comédie avec une sobriété sans bavures.

Dès le premier entracte, je montai lui rendre visite, le féliciter, et lui parler de Marius.

Comme je pénétrais dans le long couloir des loges d'artistes, je vis un étonnant spectacle. Paul Abram, le paisible directeur du théâtre, tenait à la gorge un grand jeune homme, qu'il collait au mur, et de sa droite directrice, il lui plaçait une série de crochets à la mâchoire. Je fus surpris qu'il traitât ses pensionnaires avec une telle sauvagerie.

L'autre, terrorisé ne répondait que par des cris inarticulés.

Je m'élançai vers ce combat doublement singulier lorsqu'une foule d'acteurs sortirent des loges, tandis qu'un groupe de machinistes arrivait en courant de l'autre bout du couloir : je crus voir une révolte dans un bain, comme nous en montrent les films américains. Parvenu sur le lieu du massacre, je constatai que la bagarre était terminée. Le jeune homme ouvrait et fermait sa bouche sans mot dire, comme une carpe tirée au sec, et Paul Abram, penché vers lui, demandait affectueusement :

— Ça va mieux ?

— Oui, dit la victime. Je crois que ça y est. Ça me fait mal, mais c'est en place.

PRÉFACE

C'était le jeune premier de la troupe, qui s'était démis la mâchoire en croquant un berlingot, et le paternel directeur venait de le soigner sous nos yeux.

Paul Abram est un Provençal de vieille souche, qui fut longtemps le collaborateur de Gémier, et son successeur à l'Odéon, où son souvenir est encore vivace.

Il me conduisit à la loge de Charpin, et me présenta en ces termes :

— Voici l'auteur des Marchands de Gloire, et de Topaze qui vous trouve admirable, et qui a quelque chose à vous dire.

Il ajouta pour moi :

— Après le spectacle, je t'attendrai dans mon bureau.



C HARPIN, tout en faisant un « raccord » de maquillage, écouta mes compliments avec un sourire un peu gêné.

— Cher Monsieur, dit-il, c'est pour rendre service à la Direction que j'ai accepté le rôle de Chotard, car il n'est pas de mon emploi, comme vous le savez sans doute... Je suis d'abord un tragédien. Mais cela m'amuse de prouver qu'il m'est possible de faire rire le public comme un autre...

Il regardait son image dans le miroir, et tapotait sa tempe droite du bout de son index recourbé. Pendant cette opération, il cria plusieurs fois sur deux notes, la première très grave, la seconde très aiguë « Mââ Pipe! Mââ Pip! Mââ Pip! ».

Je compris qu'il voulait me faire apprécier l'ampleur de sa voix tragédienne, et je lui en fis mon compliment.

Il sourit d'aise.

— Vous m'avez vu dans Théramène ?

Je dus avouer que je n'avais pas encore eu ce plaisir : il parut surpris et choqué.

— *Dans ce cas, dit-il, je vous prie de ne pas me juger sur ce Chotard, qui ne me permet pas d'utiliser tous mes moyens !*

— *Je le sais, dis-je, mais je viens tout justement vous proposer un rôle de comédie.*

— *Vous avez une pièce dans la maison ?*

— *Non, au Théâtre de Paris.*

Il fit une petite grimace.

— *C'est-à-dire au Boulevard!... Je ne crois pas que ce soit possible... Il faut dire, puisque vous l'ignorez — ce n'est pas un reproche — que je suis l'un des piliers de l'Odéon, et naturellement, j'ai un engagement de longue durée... Il faudrait payer mon dédit, qui est évidemment assez lourd...*

— *Mais si M. Paul Abram vous accorde un congé ?*

— *Ça n'y comptez pas trop... Je sais bien qu'il n'y a personne d'indispensable; mais en ce moment, il n'y a pas d'acteur dans la troupe qui soit capable de reprendre mes rôles. Vous lui en avez parlé ?*

— *Non, pas encore. Je voulais d'abord avoir votre avis, et je vous ai apporté le manuscrit.*

La sonnette des coulisses tremblota soudain. Il se leva.

— *Je le lirai avec plaisir.*

Il prit la brochure, et la glissa dans le tiroir de sa table de maquillage.

— *Excusez-moi. La scène m'appelle. Je vous téléphonerai demain.*



PRÉFACE

PAUL Abram m'attendait dans son bureau.
— C'est un acteur de premier ordre, me dit-il, et un garçon sympathique. Il a de l'autorité, une belle voix, une articulation parfaite, de la sensibilité, de l'esprit. Il joue fort bien la tragédie, mais il n'a pas le physique des rôles principaux. Pas assez grand, et un peu rond... Si tu lui donnes un bon rôle, il peut faire une belle carrière au théâtre et au cinéma, et j'en serais ravi.

— Mais son dédit ?

— Quatre mille francs ! Je vais d'abord lui accorder un congé. Si ta pièce marche, Volterra le paiera sans discuter.

— J'ai eu l'impression que ce tragédien méprisait le Boulevard.

— Si le Boulevard l'applaudit, il méprisera mon cher Odéon. S'il ne réussit pas comme je l'espère, je le reprendrai ici.



LE lendemain, un pneumatique de Charpin m'annonçait qu'il accepterait le rôle de Panisse, « qui semblait avoir été écrit pour lui », et qu'il avait obtenu à grand-peine un congé : faveur arrachée à un Paul Abram désespéré.

Ce n'était pas tout à fait mon affaire, et je n'avais nullement l'intention de lui confier le rôle qui revenait à Raimu.

Je dînai avec Jules dans un restaurant près du théâtre, « Chez Titin ». C'était un restaurateur marseillais de la rue La Bruyère : un ancien boxeur, que les chroniqueurs sportifs du midi avaient surnommé « L'ouragan des Alpes-Maritimes ». Avec le temps, l'ouragan s'était calmé,

comme tous les ouragans, et il préparait désormais de parfaites bouillabaisse et des lous grillés au fenouil.

Il nous tutoyait à la marseillaise, et discutait notre menu.

— *Non, je ne te donne pas de boudin. Le soir, c'est trop lourd. Si tu veux te rendre malade, va te suicider dans un autre restaurant. Pour Jules, j'ai des petits rougets, et pour toi, ce sera une caille rôtie.*

C'était sans réplique possible.



CET après-midi, me dit Jules, je suis allé voir jouer Chotard. Ce Charpin est très bien. Il sera parfait dans le rôle de Panisse.

— *Tu lui as parlé ?*

— *Non, je n'ai pas eu le temps.*

— *Alors, comment sais-tu qu'il veut jouer Panisse ?*

— *Ça me paraît tout naturel, puisque moi je joue César.*

— *Mais voyons, est-ce que tu as bien lu la pièce ? César n'est qu'un épisodique, on pourrait le supprimer sans changer l'intrigue ! Tandis que Panisse est un personnage essentiel ! Il a huit cents lignes, Panisse, et César n'en a pas la moitié !*

— *Ça m'est égal. Je préfère César.*

— *Mais pourquoi ?*

— *Parce que.*

— *Mais voyons, Jules, Panisse, c'est un développement de Labaume, de l'École des Cocottes... Tu as eu un triomphe dans Labaume. Souviens-toi de ce que t'a dit Lucien Guitry !*

J'insistai longuement. Il leva plusieurs fois les yeux au ciel, il haussa dix fois les épaules, et finit par avouer,

PRÉFACE

avec de grands éclats de voix :

— *Je veux être le Propriétaire du Bar ! Je veux que la pièce se passe chez moi ! Ton Charpin est moins connu que moi ! Ce n'est pas Monsieur Raimu qui doit se déranger pour aller rendre visite à Monsieur Charpin. C'est Monsieur Charpin qui doit venir s'expliquer chez Monsieur Raimu... Si tu n'as pas la délicatesse de le comprendre ce n'est pas la peine de continuer la conversation.*

Il but un grand verre de vin.

— *César, c'est mon rôle, c'est mon emploi. Tu ne l'as pas assez mis en avant. Tu n'as qu'à m'ajouter deux ou trois scènes et tu verras ce que j'en ferai !*

Tel était Raimu. Il avait des intuitions géniales, qu'il justifiait par des raisons absurdes : c'est pour lui être agréable que j'ai complété le rôle de César, que son génie a mis au premier plan.



C'EST à Nîmes que je trouvai Alida Rouffe, dans les coulisses de l'Opéra. Elle y chantait *Dame Marthe de Faust*; fille d'un mime qui fut célèbre, c'était une enfant de la balle, et elle avait tous les talents : le music-hall, la revue, la comédie, le mélodrame, et l'opéra.

Elle sortait en courant de sa loge : en me serrant au passage sur son cœur, elle me dit : « Je reviens de suite », et je l'entendis chanter le quatuor avec Faust, Marguerite, et le Diable.

Elle revint en disant sans la moindre ponctuation :

— *J'ai pris froid, j'ai la voix aussi gracieuse qu'une sirène de bateau, je me demande pourquoi ils ne me sifflent pas, qu'est-ce que tu fais ici viens dans ma loge*

après le spectacle tu me paieras la soupe à l'oignon ».

Elle m'installa dans un fauteuil et nous commençâmes une conversation souvent interrompue par ses entrées en scène.

Je parlais de Marius, et du rôle que j'avais écrit pour elle.

Elle déclara :

— Je m'en doutais un peu, parce que Franck m'a parlé de ta pièce : il dit que c'est une merveille. Alors, ils vont la jouer à Paris ?

— Oui, au Théâtre de Paris.

— C'est malheureux pour moi, parce que si tu l'avais montée à Marseille, je l'aurais jouée. Mais à Paris, ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne leur plairai pas. Non, sûrement je ne leur plairai pas. D'abord ils ne parlent pas comme nous, et moi, je ne comprends pas très bien ce qu'ils disent. De tout sûr, c'est réciproque.

Je lui expliquai patiemment que grâce au succès de Topaze qui venait d'atteindre sa 100^e, nous ne serions probablement pas trop cruellement accablés par la critique, que les Parisiens n'étaient pas aussi méchants qu'elle l'imaginait, que Raimu, et Orane Demazis seraient nos têtes d'affiches, et qu'elle aurait le plaisir de retrouver dans la troupe Delmont, Dullac et Maupi.

Comme elle réfléchissait, j'ajoutai, comme un détail sans importance :

— Et Volterra te donne deux cents francs par jour.

Elle me regarda un moment de ses gros yeux noirs.

— Qui t'a dit ça ?

— C'est Volterra bien sûr.

— Il ne me connaît pas !

— Nous lui avons parlé de toi.

PRÉFACE

— *Qui nous ?*

— *Raimu, Dullac, moi.*

Elle réfléchit encore.

— *Je suis sûre que tu inventes ça pour me faire venir. Et après, quand je serai perdue dans Paris, M. Volterra me dira : « Je t'offre cinquante francs ». On me l'a fait à Toulouse, il y a vingt ans. C'est Ma Douleur qui me l'a fait.*

— *Qui est-ce Ma Douleur ?*

— *C'était le Directeur des Variétés. Il disait qu'il avait des rhumatismes dans les côtes. Ça ne se voyait pas du tout, et il buvait ses trois pernod's tous les soirs. Mais quand on venait lui demander de l'argent, il devenait tout pâle, il mettait ses deux mains sur son cœur, et il criait : « O ma douleur ! Ma douleur ! » et il tombait derrière son bureau.*

— *Je t'assure que Volterra n'a jamais fait ça. Il m'a chargé de te promettre deux cents francs, et il te les donnera.*

— *Mais alors, qu'est-ce que tu as bien pu raconter à cet homme ? Tu lui as dit que j'avais du génie ?*

— *Exactement. J'ai dit que pour ce rôle, tu avais du génie.*

— *Naturellement. Et quand il s'apercevra que ce n'est pas vrai, il me mettra à la porte à la deuxième répétition. Ils ont droit à cinq répétitions pour te dire oui ou non. Il verra tout de suite qu'il n'en a pas pour ses deux cents francs, et le régisseur me donnera mon billet de retour. A Marseille, on le saura. Et Franck, qui me donne cent francs — oui, Monsieur, cent francs — va me dire : « Maintenant tu ne vaux plus que quatre-vingts, ou peut-être soixante!... Non, non, je n'y vais pas. Ici, j'ai une belle petite situation, je ne vais pas la perdre pour te faire plaisir.*

Le régisseur l'appela de nouveau. Je descendis en scène avec elle, et de la coulisse je l'écoutai chanter.

Elle n'était pas enroutée le moins du monde, et elle fut très applaudie. Après le dernier rideau, elle me conduisit dans une brasserie, dont le patron la tutoyait affectueusement. En mangeant la soupe à l'oignon, elle était pensive. Enfin, elle dit :

— Pour ces deux cents francs par représentation, tu me donnes ta garantie personnelle ?

— Je te la donne.

— Alors, c'est possible que j'y aille. Mais je te préviens : je n'ai plus vingt ans, et je ne voyage plus en troisième classe. J'ai pris l'habitude des secondes. Je sais bien que pour un voyage pareil, ça coûte une fortune. Mais tu le diras à Volterra, j'exige des secondes.

— Ma belle Alida, tu voyageras la nuit, en première, toute seule dans un wagon-lit.

Elle me regarda un instant, puis dit tristement :

— Alors là, je ne te crois plus.

— Alida je te jure...

— Ne jure pas, mécréant, ça porte malheur. Commande plutôt un peu de champagne et raconte-moi encore des mensonges. Je ne te crois pas, mais ça m'intéresse.



***L**A critique parisienne lui fit un très grand accueil, et les quotidiens imprimèrent de longues louanges, signées par André Antoine, Lucien Dubech, Henri Bidou, Fortunat Strowski, Pierre Wolff, Pawloski... Le troisième soir, j'allai dans sa loge, pendant qu'elle se maquillait et je déposai devant elle de longues coupures du Journal, du Matin, de l'Action Française,*

PRÉFACE

de l'Humanité, de Paris-Midi, de l'Intransigeant.

J'essayai de lui expliquer l'ampleur de son succès, et l'importance de ces grands quotidiens.

— Je sais, dit-elle je sais. A l'hôtel, on m'en a déjà fait voir beaucoup. Ils sont bien gentils. Mais regarde un peu ce que je viens de recevoir! Regarde!

Elle me montrait une coupure, plus petite qu'une carte de visite, qu'elle avait piquée au mur au moyen d'une punaise. Au-dessus de ce petit rectangle elle avait écrit en arc de cercle, au crayon gras : « Le Petit Marseillais », et le Petit Marseillais disait :

— Nous apprenons que notre concitoyenne Alida Rouffe vient d'obtenir, sur la scène parisienne, un joli succès personnel. Toutes nos félicitations.



A la Noël, nous avons réuni tout notre monde, mais il nous manquait toujours Marius.

Léon Volterra refusait ceux que nous lui propositions : il voulait une vedette, parce que c'était le rôle du titre. Raimu, toujours soupçonneux, voyait dans ces refus une manœuvre pour retarder la première de la pièce, et il disait : « Il a probablement loué son théâtre à Verneuil jusqu'à la fin de l'année : il ne veut pas nous le dire, et il nous mène en bateau. »

Valentin, devenu notre fidèle collaborateur, répondait :

— Jules, vous vous trompez! je vous assure que vous vous trompez!

— Oh! que non! répliquait Jules. Je le connais, moi, le gros Léon. Il a l'air d'un bébé, mais c'est un Perfide! Ta pièce, il ne veut pas la jouer, et il ne la jouera pas!

— Mais alors, pourquoi l'aurait-il reçue ?

— Mais pauvre enfant, pour qu'on ne la joue pas ail-

leurs! Il DÉTESTE les autres directeurs! Il sait que c'est une pièce extraordinaire, et il ne veut pas la leur donner!

— Mais voyons, Jules, raisonne un peu! S'il la trouve si extraordinaire, pourquoi ne la monterait-il pas?

— Mais je te l'ai dit! Parce qu'il a loué son théâtre à Verneuil!

— Tout à l'heure, tu disais « probablement ». Et maintenant tu en es sûr?

— Oui, parce que tu m'as forcé à réfléchir. Il ne la jouera PAS. Et moi, il continuera à m'envoyer faire le pitre à Marigny, dans la forêt des Champs-Élysées. D'ailleurs, ce n'est pas un théâtre. C'est un ancien pavillon de chasse, du temps où ils couraient après les sangliers avec des piques, entre la rue Pierre-Charron et l'avenue George-V. Et je te dis qu'il ne la jouera JAMAIS.



HUIT jours plus tard, comme notre directeur refusait encore une fois un Marius, Raimu éclata en vociférations tonitruantes, dans le hall vide du Théâtre de Paris. Il accusa Léon d'hypocrisie, Valentin de tartuferie, et moi-même d'imbécillité.

Léon écoutait cette diatribe avec une indifférence glacée, en faisant craquer un beau cigare près de son oreille. Il l'alluma posément, puis, sans mot dire, il tourna le dos à Raimu, et s'éloigna d'un pas de promeneur.

Le soir même, après la première d'une revue à grand spectacle j'étais assis près de Volterra dans le hall du Casino tandis que la foule s'écoulait. Il me dit :

— Tu le crois, toi, comme cet imbécile, que je ne veux pas jouer ta pièce?

PRÉFACE

— *Je ne le crois pas, mais je constate que nous n'avons pas... S'il y a quelque chose qui vous gêne dans cette affaire, renvoyons-la à la rentrée.*

— *C'est-à-dire que tu penses que je refuse tes Marius systématiquement. Bon. Eh bien finissons-en. Dis-moi un nom, et je l'engage immédiatement.*

J'hésitai un moment. Les arguments de Léon étaient valables. Les spectateurs allaient s'intéresser à ce Marius, dont le nom était le titre de la pièce. Le rôle était très important. Il était en scène toute la soirée... Je vis tout à coup passer dans la foule un jeune homme, qui me dit bonjour de la main : c'était Fresnay. Je m'élançai vers lui, le pris par le bras, et l'amenai, tout surpris, à Volterra.

— *Le voilà, dis-je. C'est lui que je veux.*

— *Tu me veux pour quoi ? dit Fresnay.*

— *Pour jouer Marius. Assieds-toi. Est-ce que tu es libre ?*

— *En principe oui. J'ai des propositions, mais je n'ai encore rien signé.*

— *C'est une idée, dit Léon. Garçon, apportez-moi une feuille de papier.*

Pierre s'était assis.

— *Marius, dit-il, c'est une tragédie ?*

Je lui exposai notre affaire.

— *Tu sais que je n'ai pas l'accent marseillais, dit-il... Mais il est possible que je puisse le prendre. C'est à voir.*

— *Quel est votre prix ? demanda Léon.*

— *Mille francs par jour.*

— *C'est cher, mais je suis d'accord. Accepterez-vous de passer après Raimu sur l'affiche ? Son contrat lui donne la première vedette.*

— *Cela m'est égal, dit Fresnay. D'ailleurs, il est plus âgé que moi.*

— Dans ce cas, c'est fait, dit Léon.

Je rédigeai un contrat de cinq lignes, que Léon signa sans dire un mot; mais Fresnay repoussa la plume que je lui tendais.

— Je vous demande la permission de ne pas le signer tout de suite. Il faut d'abord que je lise la pièce, pour voir si le rôle est de mon emploi, puis que j'essaie mon accent. Je ne veux pas aller à un désastre.

— Je vous comprends, dit Léon. Prenez toujours le contrat. Quand me le rendrez-vous signé ?

Fresnay réfléchit un instant.

— Pas avant dix jours. J'ai mon idée.

— Bon, dit Léon.

Valentin, qui regardait la scène de loin, paraissait soucieux.



LE lendemain, à midi, je reçus un pneumatique de Raimu.

Lorsqu'il était en colère il prenait un gros crayon bleu, et rédigeait, d'une écriture énorme et furieuse des messages agressifs.

Dans ces occasions, quoiqu'il fût assez instruit, il oubliait des lettres, parfois des mots, et il malmenait l'orthographe en même temps que le destinataire :

« Ça, c'est un combe. Marius, un Alzatieu ! C'est un bon acteur, mais il est Alzatieu ! C'est de la folie ! On veut te saboter ta pièce. Et toi, comme le ravi de la crèche, tu te laisses faire par Volterra ! Oh il est fort, il est très fort ! »

Suivait une grande signature, puis un post-scriptum :

« De plus, il est PROTESTANT. Je déjeune chez Titin ».

PRÉFACE

C'est là que je trouvai Jules, qui visiblement m'attendait, car à ma vue il cria :

— Titin, mets la bouillabaisse au feu!

Je l'attaquai aussitôt sur son point le plus faible :

— Pourquoi reproches-tu à Fresnay d'être protestant ?

— Je ne reproche pas, je constate.

Il prit aussitôt la mine d'un quaker d'autrefois, et dit d'une voix sans timbre les yeux baissés, et serrant les narines :

— Les protestants, ce sont des gens sévères, des gens tristes, qui ne plaisantent pas, qui ne rient jamais...

— Tout justement, Fresnay rit volontiers... Moi je l'ai vu rire, oui, parfaitement.

— Ho ho ! dit Jules triomphal, si tu l'as remarqué, c'est qu'il rit une fois par mois. Et d'ailleurs, c'est bien simple : les protestants ne sont jamais patron de bar ! Leur religion le leur défend.

— Où as-tu pris ça ?

— Je le sais, et tout le monde le sait.

— Eh bien moi, je ne le sais pas.

— Tu as beau avoir été professeur, tu ne sais pas tout. On n'apprends pas ça dans les écoles.

— Mais toi, dis-moi où tu l'as appris !

Il appela Titin à son secours.

— Titin, est-ce que tu connais un patron de bar PROTESTANT ?

Titin était prudent, et la question était posée sur un ton presque menaçant.

— Non, dit-il, non, je n'en connais pas.

Puis, il se tourna vers moi, et ajouta, comme un aveu :

— Mais je n'en connais pas non plus de catholique... Il faut dire qu'entre nous, on ne parle guère de ces choses-là.

— Comment ! cria Jules indigné, mais toi, toi, est-ce

que par hasard tu ne serais pas baptisé ?

Titin se hâta de répondre :

— Voui, voui, moi je suis baptisé ! Baptisé à l'Église !

— Donc, quand tu dis que tu ne connais pas un patron de bar catholique, tu MENS.

— Mais on ne parle pas de moi !

— Mais si ! dit Jules, puisqu'on parlait des patrons de bars ! Ici, ce n'est pas une sacristie, ce n'est pas une clinique, c'est un bar ! Et en plus, en plus, ce PROTESTANT est Alsacien !

— O malheur ! dit Titin. Marius Alsacien ! C'est pas possible !

— Eh bien, monsieur a engagé Monsieur Fresnay, très bon comédien, mais Alsacien et protestant pour jouer Marius ! Et en plus, en plus, c'est un tragédien de la Comédie-Française !

Titin, consterné, se prit la tête à deux mains, et s'enfuit vers sa cuisine en gémissant des « Oyayaïe ! »



JULES, parlons sérieusement.

— Je ne fais que ça depuis une heure !

— Ton histoire de protestant ne tient pas debout. Ce qui est plus grave c'est le fait qu'il ne soit pas de chez nous.

— C'est toujours très difficile de prendre l'accent marseillais dans un rôle aussi long. Pour un Alsacien protestant de la Comédie-Française, c'est impossible.

— Ce n'est pas sûr. En tout cas il comprend parfaitement la difficulté de la chose.

— Il ne comprend pas, puisqu'il a signé !

— Volterra a signé. Lui, non. Il a demandé quinze jours pour travailler son accent. Si nous n'en sommes

PRÉFACE

pas satisfaits, il rendra sa signature à Léon.

— *Moi je dis qu'il ne la rendra pas, parce qu'il croira qu'il a l'accent marseillais.*

— *Il accepte que nous en soyons juges. Et d'autre part, il accepte de passer après toi sur l'affiche.*

Je savais que cette question devait le tourmenter, et qu'elle était sans doute pour quelque chose dans la querelle.

— *Tu as vu son contrat ?*

— *C'est moi qui l'ai rédigé. Et d'ailleurs, tu sais bien que toi-même, tu dois avoir la première vedette !*

— *Je dois l'avoir dans les revues ; mais il n'est pas question des pièces de théâtre. J'avais peur que Léon discute là-dessus, avec sa perfidie habituelle.*

— *Il m'a prouvé sa « perfidie » en affirmant à Fresnay qu'il t'avait garanti la première vedette dans tous les cas.*

Il se radoucit visiblement.

— *Quoique ce soit tout naturel, ça prouve qu'il est raisonnable... Enfin, ce qui est fait est fait.*

Titin nous apportait la bouillabaisse, en disant :

— *Je le connais, moi, ce Fresnay. C'est un garçon de premier ordre. Il est beau, sympathique, et poli ! Il ne vous dirait pas merde sans lever son chapeau !*

Jules réfléchit un instant, et dit :

— *Après tout, on peut essayer. Nous lui donnerons des leçons d'accent... Tu devrais lui téléphoner, et lui demander s'il ne peut pas dîner avec nous ce soir.*

Une servante me répondit :

— *Monsieur est parti ce matin pour Marseille.*



QUINZE jours plus tard, c'était la première répétition. Je lus la pièce aux acteurs, sur le plateau, devant le théâtre vide. Fresnay n'était pas encore arrivé.

A cinq heures, la répétition commença. Je lisais le rôle de Marius. Nous cherchions les places, le mouvement, lorsque Fresnay entra. Il portait le tablier bleu du patron de bar, un accroche-cœur esquissé sur le front, une cigarette sur l'oreille, un petit mouchoir noué autour du cou. Il alla s'installer derrière le comptoir, et tout en rinçant un verre, il dit :

— Si je ne puis pas offrir une tasse de café, qu'est-ce que je suis ici ?

Jules devint instantanément César, et répliqua avec force :

— Tu es un Enfant, un enfant qui doit obéir à son Père. Moi, il a fallu que j'attende l'âge de 32 ans, pour que mon père me donne son dernier coup de pied au derrière. Voilà ce que c'était que la famille, de mon temps. Il y avait du respect, et de la tendresse.

Fresnay fit un petit sourire, et à mi-voix, il répliqua :

— A coups de pied.

Il parlait avec l'accent inimitable du Vieux Port. Alors Jules se tourna vers moi, et dit :

— Ça y est. C'est gagné.

Ces quinze jours d'absence, il les avait passés dans un petit bar du Vieux-Port, après avoir gagné l'amitié du garçon, qui était, comme Marius, le fils du patron. Il avait essuyé des tables, rincé des verres, et pris part à ces conversations marseillaises où des inconnus vous racontent leur vie qui est toujours « un véritable roman ». Au départ, il avait emporté — en souvenir — le tablier bleu et la casquette du garçon : il devait les porter tous les soirs pendant trois ans, avec un accent marseillais

PRÉFACE

si naturel qu'il lui fallut plusieurs années pour s'en délivrer.

L'atmosphère des répétitions fut merveilleusement amicale. Raimu menait le jeu avec une aisance et une patience qui étonnèrent Volterra, et il avait voué au « Protestant de la Comédie-Française » une amitié véritable, et presque respectueuse; la troupe provençale faisait retentir les couloirs de cris et d'éclats de rire qui réjouissaient le cœur de Valentin, et lorsque le régisseur n'avait convoqué que deux ou trois comédiens pour répéter une scène importante, tout le monde, et même les machinistes inutiles, venait au théâtre pour y assister.

Volterra n'y paraissait pas lui-même, ni la patronne : ils avaient décidé d'attendre que la mise en scène fût en place, afin de juger notre travail dans son ensemble et son mouvement.

Le billet de service annonça un soir que nous répéterions le lendemain les trois premiers actes en costumes, avec les accessoires et en présence de la Direction.



DANS les manuscrits distribués aux acteurs, j'avais supprimé la partie de cartes. D'abord parce que la pièce était trop longue : il fallait faire des coupures; d'autre part, cette partie de cartes n'était qu'un « sketch », qui eût été à sa place sur la scène de l'Alcazar de Marseille, mais qui me paraissait vulgaire, et peu digne du théâtre qui avait été celui de Réjane. Contrairement à mon attente, Raimu n'avait pas protesté contre la disparition de la scène et je pensai qu'il en avait oublié l'existence.

Lorsque j'arrivai au théâtre, une certaine nervosité régnait sur le plateau, pendant les derniers préparatifs.

Raimu examinait les costumes et les maquillages, Fresnay et Demazis jouaient une scène à mi-voix dans la coulisse, Charpin serrait et desserrait la courroie qui tenait en place son faux-ventre, en murmurant, sur des intonations différentes, la même réplique, l'accessoiriste apportait en courant les verres à bière et l'éponge du comptoir. Cette agitation me parut naturelle, car j'étais moi-même très inquiet, mais il me sembla qu'il y avait du mystère dans l'air, car Raimu, Charpin, Dullac et Fresnay échangeaient des regards complices et des clins d'yeux souriants.

Volterra et la patronne s'installèrent à l'orchestre, et j'allai m'asseoir près d'eux. Derrière nous, Monsieur Pothier, administrateur du théâtre, Valentin et ses machinistes, et les figurants des deux premiers actes formaient un petit public.

Malgré quelques accrochages, tout se passa fort bien jusqu'à la fin du second acte, et j'allai dans les coulisses féliciter tout le monde.

— Attends le trois, dit Raimu : il est encore mieux que les deux premiers. Ce n'est pas votre avis, Fresnay ?

— Je suis sûr qu'il fera un gros effet !

— Tu vas être étonné, dit Charpin... Ce n'est pas encore tout à fait au point, mais c'est déjà très bon. Va t'asseoir, et ne crie pas.

Ce conseil me parut singulier.

Je regagnai ma place. Pendant qu'on frappait les trois coups, Léon serra mon bras, et dit avec force :

— Écoute d'abord !

Encore un conseil mystérieux ; mais comme j'allais lui en demander le sens, le rideau se leva sur la partie de cartes.



PRÉFACE

TOUT au long de la scène, Valentin, Léon, la patronne et M. Pothier, l'administrateur, et les machinistes firent de grands éclats de rire : à la fin, ils se levèrent pour applaudir les comédiens, et Valentin criait « Bis ! Bis ». Je vis bien qu'ils exagéraient un peu leur enthousiasme pour me convaincre.

Puis Raimu, d'un air innocent, s'avança jusqu'à la rampe et me dit gravement :

— Ta dactylo est une criminelle ! Imagine-toi qu'elle avait oublié de taper cette scène. Heureusement, nous l'avons dans le manuscrit de Léon. On n'a pas voulu t'en parler pour ne pas t'inquiéter.

Cette déclaration fut accueillie par de nouveaux éclats de rire. Je répliquai :

— C'est aussi pour ne pas m'inquiéter que vous ne l'avez jamais répétée devant moi ?

— C'est que nous l'avons répétée le matin, pendant huit jours. On n'a pas voulu te déranger et Léon est venu à ta place !

Je pris le parti de rire avec eux, puis je dis :

— Mais si nous gardons cette scène, je ne vois pas ce que nous allons couper ?

Jules descendit dans la salle.

— Puisque tu me demandes mon avis, je crois qu'on pourrait — je ne dis pas « couper » — mais « ne pas jouer » la longue scène sur la jetée...

— Naturellement ! Tu veux rétablir la partie de cartes, parce que tu en es, et couper la jetée parce que tu n'en es pas. Je voudrais bien savoir ce qu'en pense Charpin !

— Moi, dit maître Panisse, si tu es d'accord, moi aussi. Mon rôle me plaît dans la partie de cartes, tandis que sur la jetée, je suis un peu gêné, parce qu'elle ressemble à ma scène du quatrième acte... Alors, tu pourrais reprendre quelques répliques qui me plaisent, et les placer dans

la scène du quatre ?

Ainsi fut fait, à la satisfaction de tous : je n'ai pas eu lieu de m'en repentir.



L'AVANT-VEILLE de la générale, un Parisien, ami de Volterra, fut autorisé à assister à une répétition : c'était notre premier spectateur. Du fond d'une loge, je surveillais ses réactions avec le plus vif intérêt.

C'était un monsieur élégant, aux manières distinguées, qui portait un monocle. Il s'était installé au milieu de l'orchestre.

Je le vis vaguement sourire, deux ou trois fois, et sur des répliques qui n'étaient nullement comiques.

A la fin du premier acte, j'allai m'asseoir près de lui. Il ne me connaissait pas, et me prit sans doute pour un régisseur.

Je lui demandai :

— Est-ce que cette pièce vous intéresse ?

Il remonta son sourcil, pour libérer le monocle, sourit et dit :

— Je crois qu'elle me plairait, si je comprenais ce qu'ils disent.

— Vous trouvez qu'ils ne parlent pas assez haut ?

— Non, ce n'est pas ça... Mais il y a des tournures de phrases très incorrectes, et puis, cet accent qui déforme les voyelles... J'ai beaucoup de peine à suivre. Nous sommes bien loin de Claudel !

Je fus consterné ; mais la voix de Jules retentit. Il était occupé à mettre en place quelques accessoires pour le second acte, tandis que Charpin traçait à la craie, sur le plancher, des croix de repère. Jules voyait tout, enten-

PRÉFACE

dait tout, devinait tout. Il cria solennellement, comme si j'étais à cent mètres de lui :

— N'écoute pas ce que dit ce monsieur. Il est célèbre pour sa bêtise. Oui, monsieur. Vous, monsieur, oui. Je savais que vous êtes bête, mais je ne savais pas que vous étiez sourd !

Puis, avec une colère subite, il hurla :

— Mais qui est-ce qui a permis à cet imbécile de venir nous espionner ? Ici, c'est un théâtre, ce n'est pas une sinécure !

Il fit deux pas en arrière, et leva la tête vers les cintres.

— Baissez le rideau ! On continuera quand ce borgne sera parti !

Comme le rideau descendait, l'homme au monocle se leva, sourit faiblement, haussa les épaules, et sortit.



***L**E soir de la répétition générale, le public écouta les deux premières scènes dans un silence méfiant. Jules, furieux, s'avança jusque sur la porte du bar, feignant de regarder le Vieux-Port, et chuchota :*

— Il ont envie de rire, mais ils ne veulent pas ! Mais on va les avoir. Ne t'inquiète pas.

Je m'inquiétais beaucoup, au contraire, et je pensais au Parisien expulsé, lorsque j'entendis un immense éclat de rire : Jules venait de les avoir en composant un picon-citron-curaçao.

La salle dégélée, le succès fut grand. Paris découvrait Raimu, qui ne se connaissait pas lui-même, l'émotion et la sincérité d'Orane Demazis, la maîtrise de Fresnay, l'autorité souriante de Charpin, le pittoresque et la justesse de ton des Marseillais.

Je ne crois pas que l'on ait jamais vu une pièce aussi parfaitement interprétée et le succès, dans la presse et dans le public, fut immédiat : c'est aux comédiens que j'en dois la meilleure part.



J'ALLAI voir Raimu dans sa loge : il était stupéfait : à la fin de la pièce, on lui avait fait une véritable ovation.

— Je n'y comprends rien, dit-il. Dans ce rôle, je dis le texte, rien de plus, je parle comme à la maison, et tout d'un coup, c'est un triomphe ! Je me demande pourquoi !

Volterra entra, les mains dans les poches, mâchonnant un cigare. Il ne lui fit aucun compliment, mais il demanda :

- Combien gagnes-tu chez moi ?
- Cinq cents francs par jour.
- A partir de ce soir, ce sera mille.

Jules, pantois, les sourcils haussés, la bouche entr'ouverte, le regarda sortir. Il se tourna vers moi, et murmura :

- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Comme d'habitude, mon pauvre Jules : encore une PERFIDIE...



L'ENTRÉE d'une foule de critiques et d'amis le dispensa de me répondre.

Le succès, au théâtre, tombe sur une pièce comme un orage : nous « refusions du monde » tous les soirs.

PRÉFACE

« Refuser du monde » ! Rêve du vieux Lehmann, notre contrôleur, qui en avait pourtant le cœur brisé... C'est afin d'en refuser moins que malgré les règlements de police, et sans rien dire à personne, mais avec la complicité de Valentin, il avait installé devant les loges d'orchestre une rangée supplémentaire de strapontins frauduleux.

Malheureusement, l'un d'eux était situé juste au-dessus d'une bouche de chaleur.

— Remarque bien, me dit-il, que je le loue le dernier, et pas à tout le monde. Pas aux dames, à cause des robes : à la fin du premier acte, elles seraient momifiées. Pas aux messieurs trop gros : s'ils tombaient d'un coup de sang, ça dérangerait la représentation. Je le loue surtout aux grands maigres : ils s'épongent le front, de temps en temps, ils poussent des soupirs, mais ils tiennent le coup jusqu'au bout.

— Ils ne viennent jamais se plaindre à la sortie ?

— Jamais ! Eh bien moi je dis que ta pièce est formidable, parce que pour garder un homme, pendant trois heures, sur un strapontin à vapeur, il n'y a que Cyrano et la Dame aux Camélias.



L*ES écho-tiers et les courriéristes ont souvent parlé de Raimu, et presque toujours sur un ton déplaisant.*

A force de brocarder son avarice, elle était devenue proverbiale. Cette réputation était due à plusieurs causes. La première, c'était qu'il refusait — avec d'humiliantes injures — de subventionner les petits journaux et qu'il éconduisait les « tapeurs », sans le moindre ménagement ce qui me paraît être la sagesse même.

Enfin, il était victime, comme tous les gens connus, de racontars et d'impostures.

J'ai entendu, de mes oreilles, des gens lui reprocher — en son absence — de n'avoir pas payé l'apéritif « d'honneur », auquel ils étaient venus eux-mêmes l'inviter. Enfin, la légende étant née, on interprétait tous ses actes comme inspirés par une avaricieuse férocité.

Un jour à la terrasse du Fouquet's — que Raimu appelait « mon bureau », — un garçon très intelligent, mais affligé d'une haleine empestée, l'accusait — toujours en son absence — d'avarice et de ladrerie.

J'allai aussitôt demander à ce gentilhomme sur quelles preuves il fondait son accusation.

— Monsieur, dit-il, je lui ai rendu pas mal de services, gratuits, — pour des affaires juridiques — mais il ne m'a jamais invité à dîner. Non, jamais. Alors, je l'ai invité moi-même; il a refusé, sous je ne sais plus quel prétexte, mais j'ai fort bien compris pourquoi : il a refusé, parce qu'il craignait d'être obligé de me rendre mon invitation ! Avouez que c'est mesquin. Mais finalement, je ne lui en veux pas : j'aime mieux en rire !

Il s'approcha de moi, et me fit en pleine figure un tout petit éclat de rire, qui m'asphyxia.

Ce qui était vrai, c'est que Raimu avait un étrange appétit pour tout ce qui était gratuit.

Un soir, la grande Elvire Popesco nous avait invités à dîner tous les deux dans un grand restaurant de la Madeleine en vue de la réalisation d'un film que nous n'avons malheureusement pas fait. Ce fut un repas riche et plaisant.

Jules, comme d'habitude, avait dans la poche extérieure de son veston, deux beaux cigares, dont l'extrémité supérieure était assez visible.

Au café, Elvire, toujours seigneuriale, fit apporter une





PRÉFACE

boîte de havanes qui resta ouverte sur la table. A la vue des cigares, les yeux de Jules brillèrent : par un mouvement savamment amené, il mit la main sur son cœur pour cacher les siens, et prit un havane dans la boîte.

Elvire avait vu ce manège aussi bien que moi. Grande dame, et respectant son invité, elle continua fort sérieusement la conversation; mais il était bien difficile à Jules, une main sur le cœur, de trancher le bout du havane et de l'allumer.

Il y parvint cependant (car il avait des talents de prestidigitateur) en utilisant ses deux mains, mais sans déplacer la gauche, toujours suspendue à la hauteur du cœur, puis en regardant fixement Elvire, comme s'il voulait l'hypnotiser, et soufflant de petits nuages de fumée pour voiler sa main gauche, selon la technique des batailles navales, il essaya, du bout de son index de séparer les émergences des cigares indiscrets, et de les pousser l'un vers la droite, l'autre vers la gauche, en espérant que leur obliquité les raccourcirait, et les ferait enfin disparaître. Cette opération difficile dura un moment, tandis que Jules parlait d'abondance, comme font les illusionnistes lorsqu'ils vont tirer des lapins vivants d'un chapeau de soie. Nous l'écoutions en silence; mais cette main, que nous ne pouvions pas quitter des yeux, fit de si étranges contorsions qu'Elvire fut tout à coup secouée par une crise de fou rire qui commença par un long cri, et qui alla jusqu'aux larmes : je ne pus y résister moi-même, et Jules, inquiet, demanda : « Qu'est-ce que j'ai de si drôle ? »

L'illustre comédienne, en essuyant ses yeux et roulant délicieusement les r, répliqua :

— Cher ami, vous vous donnez bien du mal pour nous cacher les deux cigares qui sortent de votre poche!

Jules joua la surprise à la perfection, baissa les yeux,

découvrit les cigares, et s'écria sans la moindre confusion :

— Mais c'est vrai ! Eh bien ils doivent y être depuis longtemps... Depuis... (il feignit de réfléchir). Depuis le déjeuner chez Volterra, le mois dernier ! C'est la dernière fois que j'ai mis ce costume... Et aujourd'hui, je ne me suis pas aperçu que...

Elvire, avec cette vivacité foudroyante qui surprend toujours le spectateur, s'écria, avec des r particulièrement durs :

— Grand menteur ! C'est parce que tu ne t'es pas aperçu que tu gardes la main sur ton cœur comme une angine de poitrine ? Tiens, puisque tu les aimes tant, je te fais cadeau de la boîte !

En riant, elle poussa les havanes vers lui. Jules protesta, mais d'un air navré.

— Oh ! Vous allez tout de même pas croire que pour un cigare... J'en ai vingt bocalux chez moi, des Upman boîte ronde... C'est pour me taquiner que vous dites ça ? Vraiment, une supposition pareille... Surtout que ces havanes, à mon goût, ça ne vaut pas les miens...

— Allons, dit Elvire, c'était pour rire... Il est onze heures : parlons du film.

Nous en parlâmes. Jules regardait les cigares. En partant, il mit la boîte sous son bras.



NON, ce n'était pas l'avarice, mais une sorte de manie enfantine, qui lui a souvent coûté très cher. Des producteurs de cinéma bien informés l'amenaient à baisser son prix de cinquante mille francs en lui garantissant la disposition GRATUITE d'une voiture et d'un chauffeur pendant la durée du tournage

PRÉFACE

(ce qui n'en valait pas dix mille) et la fourniture GRATUITE, chaque matin, de quatre cigares dont la marque, la taille et la qualité étaient soigneusement précisées.

Parfois, il en exigeait six, accordés après discussion, et ces victoires dérisoires le rendaient heureux comme un enfant.

Pour la vie quotidienne avec ses amis, il était aussi généreux qu'un autre. Bien souvent, pendant les vacances, dans sa belle villa de Bandol, il invitait Doumel le raconteur d'histoires marseillaises, qui s'était ruiné dans l'exploitation irrationnelle d'un restaurant; il le nourrissait grandement et le logeait dans une vaste chambre ouverte sur la mer. De plus, il lui donnait cinq francs par jour d'argent de poche. Doumel, que l'infortune n'avait pas abattu, s'amusait à table à casser, sur sa propre tête, les assiettes du déjeuner.

A la cinquième ou sixième Jules se fâcha; Doumel, ricanant, en cassa une autre.

— Bien! dit Jules, celle-là, tu la paieras! Demain matin, je te retiendrai trois francs sur ton argent de poche.

Il tint parole. Doumel, outré, raconta cette affaire, je ne sais pas en quels termes, mais je sais qu'elle parvint au Fouquet's sous la forme suivante :

— Votre ami Raimu est d'une ladrerie incroyable. Il avait invité Doumel à déjeuner. Doumel a cassé une assiette : Raimu la lui a fait payer trois francs!



DANS cette villa de Bandol, en face de la mer latine, nous étions souvent dix ou douze à sa table, car il aimait la compagnie.

Il préparait lui-même des bouillabaisse démesurées

(une livre de rascasses par personne, sans compter la baudroie, le congre et le Saint-Pierre) ou plus souvent un pot-au-feu majestueux : faute de marmite assez grande, il le cuisait dans une lessiveuse.

Je le revois, un bonnet de chef sur la tête, sa montre dans une main, et brandissant de l'autre une petite fourche infernale, pour extraire du bouillon fumant les quartiers de viande qu'il jugeait assez cuits, tout en chantant la *Bergère Volage*, qui n'est pas une ronde enfantine.

Avec Henri Poupon, Delmont, Maupi, Paul Olivier, nous répondions par le Chœur des libidineux vieillards...

Oui, c'était un bon compagnon et s'il paraissait parfois antipathique aux gens qui ne le connaissaient pas, c'était à cause d'une méfiance toujours en éveil, et d'une peur maladive d'être dupe.

Il est vrai aussi qu'il avait fâché bien des gens par ses colères explosives.

J'avais cependant trouvé une astuce pour lui donner la réplique non pas en criant aussi fort que lui, car je n'en avais pas les moyens, mais en lui répondant, presque à mi-voix, de petits sarcasmes prémédités.

Je lui avais appris un jour que son nom véritable, Muraire, n'était autre qu'un mot provençal, Mouraïré, qui signifie celui qui « fait le mourre » « l'embêteur », pour ne pas dire mieux.

Quand il commençait à crier, je le regardais tristement, et je lui disais : « Jules, méfie-toi. Voilà le sang des Muraire qui prend le dessus... Si tu continues à crier comme ça, un de ces jours tu te réveilleras entre deux infirmières avec un œil plus grand que l'autre, la bouche tordue, et le menton sous l'oreille. Dis-moi ce que tu veux, et ce sera fait ».

Désarmé, il haussait les épaules, et sortait dans la

PRÉFACE

cour des studios à la recherche d'une autre colère dont il avait vraiment besoin. Je ne dis pas que ces crises étaient simulées, mais il me semble qu'elles étaient voulues et dirigées, et qu'il y prenait plaisir. En tout cas, je ne l'ai jamais vu faire de mal à personne.



***L**A base même, le socle de son talent, c'était sa personnalité, c'était lui-même.*

Avant le film parlant, il était à peu près inconnu, hors Paris et Marseille, mais lorsqu'au hasard des routes nous entrions dans un restaurant à Sens, à Mâcon, à Montélimar, tous les regards se tournaient vers lui, et je voyais des gens qui appelaient le garçon, pour lui demander à voix basse : « Qui est-ce ? » De même sa seule présence emplissait d'un seul coup la scène ou l'écran.

Malgré sa masse et son poids, il avait une sensibilité presque féminine, qu'il exprimait en scène avec une émouvante pudeur. Toujours naturel, parfois grossier, jamais vulgaire.

Sa voix puissante était un orgue, dont il jouait en virtuose : ses chuchotements allaient jusqu'au fond de la salle, ses cris faisaient trembler le lustre, et ses changements de ton imprévus au milieu d'une scène comique arrêtaient net la gaieté du public, et saisissaient le cœur des spectateurs d'une émotion discrète, mais profonde, jusqu'à ce qu'un autre changement de ton fît rejaillir d'interminables éclats de rire.



SES prodigieux moyens d'acteur s'appuyaient sur une science du métier acquise au music-hall, dans le sketch, le monologue, le tour de chant, puis dans l'opérette et la comédie légère des boulevards. Il avait le don de l'imitation, jusque dans ses mains et son visage. Quand il parlait de quelqu'un qu'il n'aimait pas, il transformait miraculeusement son front, ses yeux, sa bouche, son menton, et devenait lui-même une caricature vivante et reconnaissable de l'absent, dont il prenait alors le regard et la voix. Il eût été un clown de cirque incomparable, ou un Polonius, un don Diègue, un Narcisse, un Yago, un Bartholo, un roi Lear.

Sur la scène de la Comédie-Française dans un milieu qui n'était pas le sien, et dans lequel il détonnait, il nous a rendu Molière dans le *Bourgeois Gentilhomme*, puis il a pris la fuite sous les bravos, épouvanté par le sérieux et la routine de la Maison.



EN 1946, un accident d'automobile le retint deux mois en clinique, avec une jambe cassée. Il en sortit parfaitement guéri et joyeux : mais un jour de septembre, il me téléphona : « Je suis encore dans une clinique, mais ce n'est pas grave. Viens me voir ».

J'accourus.

Il était assis dans son lit, et s'était fait un turban d'une serviette éponge : on eût dit un gigantesque brahmane.

Il discutait avec son infirmière, une charmante jeune femme : elle refusait d'ouvrir une bouteille de whisky que Paul Olivier venait de lui apporter. Il en buvait d'ordinaire fort peu, mais il prétendait ce jour-là que deux gorgées lui donneraient plus d'assurance pour aller

PRÉFACE

jusqu'à la table chirurgicale. Elle refusait énergiquement.

— *Pas d'alcool avant une opération. La consigne est formelle. Vous êtes à jeun, un doigt de whisky peut vous enivrer. Vous en boirez demain, si vous voulez, mais pas aujourd'hui.*

Jules me la montra du doigt, et dit :

— *C'est une mégère, et je plains son mari de tout mon cœur!*

— *Je n'ai pas de mari, dit-elle.*

— *Tant mieux! dit Jules. Tant mieux pour lui!*

Le ton de cette conversation me rassura. Jules me parla de l'opération, une opération banale et bénigne, qui ne demanderait que huit jours de clinique. Puis l'infirmière me dit qu'il était temps de me retirer, parce que l'heure des chirurgiens allait sonner.

Comme je lui faisais mes adieux, il me dit tout à coup :

— *Embrasse-moi.*

Je fus surpris. Il nous arrivait très souvent de ne même pas nous serrer la main, et de continuer sans préambule la conversation de la veille.

Je l'embrassai.

J'allais sortir, il demanda :

— *Où déjeunes-tu?*

— *Chez Langer, avec Roger Ferdinand.*

— *Après l'opération, je te téléphonerai.*

— *Si on vous le permet! dit l'infirmière.*

— *Quoi? cria Jules. Ici, on ne parle que de permettre ou de défendre! C'est une caserne! C'est un bain! Ne t'inquiète pas : je te téléphonerai.*



A midi et demi, on vint m'appeler à table. Je pensai qu'il n'était pas encore éveillé, mais que la serviable infirmière allait me donner de ses nouvelles.

C'était une voix inconnue, une voix de femme.

— *Le cas de Monsieur Raimu était beaucoup plus grave qu'on ne vous l'a dit. L'opération a duré deux heures. Il ne s'est pas réveillé.*

— *Vous voulez dire pas encore ?*

Il y eut un silence tragique. Puis la voix murmura :

— *Non. Il ne se réveillera plus.*



EN 1938, j'avais réalisé un film, *la Femme du Boulanger*, d'après un très beau chapitre de *Jean le Bleu*, de Giono. Raimu était en tête de distribution, qui comprenait en outre plusieurs membres de la troupe de Marius, Alida Rouffe, Dullac, Maupi, Delmont, Vattier, Charpin. Ce film était parti pour les États-Unis en 1939 : pendant la guerre, je n'en reçus point de nouvelle.

En 1946, à la fin de septembre, un beau géant américain entra dans mon bureau et me dit :

— *Je suis Orson Welles. J'arrive des États-Unis, et je voudrais avoir l'adresse du comédien Raimu. J'ai vu plusieurs fois votre film, *la Femme du Boulanger*, et j'aimerais avoir l'honneur de lui serrer la main.*

— *Ce n'est malheureusement pas possible : il est mort la semaine dernière.*

Je vis sur son visage une sincère émotion.

— *Je ne peux pas le croire.*

Je lui fis le récit de notre malheur. Longuement, car il voulut tout savoir. Enfin, il se leva, et alla regarder

PRÉFACE

un grand portrait de Raimu que j'avais fait accrocher au mur. Puis il se tourna vers moi.

— C'est un malheur pour vous, dit-il, mais c'est aussi un malheur pour notre art : c'était le plus grand acteur du monde.



QUELQUES mois plus tard, ce fut Aldo Fabrizzi qui vit le portrait : dès son entrée, il marcha vers la grande image, et se découvrit solennellement. Lui aussi regarda longtemps le visage de César, en hochant la tête doucement, puis il dit :

— C'est une perte grandissime. Oui, grandissime.

Je vis briller des larmes dans ses yeux.

— D'autres comme lui, on n'a jamais vu. Il était le premier du monde.

Je le savais : mais Raimu ne l'a jamais su.

La vraie gloire est lente à venir. C'est en 1929 qu'il s'était révélé, et sa véritable carrière n'a duré que seize ans, dont quatre ans de guerre. Sa fin prématurée l'a privé, et nous a privés des dix plus belles années de son génie.

Par bonheur, il nous reste ses films.

Il m'arrive parfois d'assister à une projection de Marius dans une salle de quartier ou de province. De toute l'admirable troupe, il ne reste que quatre survivants : les trois plus jeunes, Orane Demazis, Fresnay, Robert Vattier, et un ancien : Mihalesco.

Pourtant, je n'ai pas l'impression d'une visite dans un cimetière : tous les personnages vivent sur l'écran d'une vie pareille, et personne dans le public ne pourrait deviner quels sont les vivants, quels sont les morts.

Pendant que Fresnay mange son croissant, le grand

MARIUS

Jules lance toujours ses noyaux d'olive n'importe où, le gros Dullac, mort véhément, exprime toujours clairement les sentiments de la marine française; Mihalesco vivant prend la fuite devant Alida Rouffe, et Charpin mort à Demazis vivante propose encore le mariage... Ce ne sont pas des disparus : leur voix sonne comme autrefois, ils font de beaux éclats de rire, le public rit avec eux : et ces rôles, qu'ils ont incarnés si longtemps pendant leur vie, ils les ont joués cent fois plus souvent depuis leur mort : ils exercent toujours leur art, ils font encore leur métier...

C'est là que j'ai pu mesurer la reconnaissance que nous devons à l'art magique qui ranime le génie éteint, qui rend sa jeunesse à l'amoureuse, et qui garde à notre tendresse le sourire des amis perdus.

à LÉON et SIMONE VOLTERRA

Avec ma reconnaissance
et mon affection

MARCEL PAGNOL

MARIUS

pièce en quatre actes

MARIUS

représenté pour la première fois à Paris le 3 Mars 1929 sur la scène du Théâtre de Paris, et a été jouée par les acteurs suivants:

PERSONNAGES

FANNY, 18 ans. La petite marchande de coquillages	Mmes <i>Orane Demazis</i>
HONORINE, 45 ans. Sa mère. C'est une belle poissonnière marseillaise	<i>Alida Rouffe</i>
MARIUS, 22 ans. Il est assez mince, les yeux profondément enfoncés dans l'orbite, pensif et gai	MM. <i>Pierre Fresnay</i>
CÉSAR, son père. 50 ans. Patron du bar de la Marine. Grande brute sympathique aux avant-bras terriblement velus	<i>Raimu</i>
PANISSE, 50 ans. Le maître-voilier du Vieux-Port. Il a, sur le quai de la Marine, un long magasin frais qui sent la ficelle et le goudron	<i>F. Charpin</i>
ESCARTEFIGUE, 50 ans. Capitaine du ferry-boat, qui traverse le Vieux-Port vingt-quatre fois par jour	<i>Dullac</i> <i>Mihalesco</i>
PIQUOISEAU, mendiant. Sans âge.	<i>P. Asso</i> <i>Robert Vattier</i>
M. BRUN, jeune vérificateur des douanes. Il est de Lyon	<i>Maupi</i> <i>Callamand</i> <i>V. Ribe</i> <i>Gueret</i> <i>L. Surena</i> <i>Vassy</i> <i>Henry Vilbert</i>
LE CHAUFFEUR DU FERRY-BOAT, 14 à 16 ans	
LE GOELEC, quartier-maître. Un Breton	
Une cliente	
FÉLICITÉ	
Une Malaise	
Un arabe marchand de tapis	
L'agent	

ACTE PREMIER

L'intérieur d'un petit bar, sur le Vieux-Port, à Marseille. A droite, le comptoir. Derrière le comptoir, sur des étagères, des bouteilles de toutes les formes, ornées d'étiquettes bigarrées. Deux gros percolateurs nickelés. A gauche, le long du mur, une banquette de moleskine qui s'arrête à un mètre du rideau pour laisser la place à une porte fermée. Des tables rectangulaires en marbre, des chaises. A droite du comptoir un escalier à vis conduit au premier étage. Au fond, toutes les portes vitrées ont été enlevées, à cause de la chaleur. Il y a plusieurs tables sur le trottoir, sous une tente en auvent. On devine que cette espèce de terrasse s'étend assez loin de chaque côté du bar. Au milieu, juste au bord du trottoir, se dresse un éventaire où l'on vend des coquillages. On le voit de dos. Il est peint en vert. Plus loin que l'éventaire, au fond, un entassement de marchandises. Caisses qui portent en grosses lettres des noms de villes : Bangkok, Batavia, Sydney. Des tonneaux de fer, et sur la droite, une montagne d'ara-

chides, sous un soleil éclatant. Enfin, au-dessus des marchandises, on voit des mâts qui se balancent.

On entend, au-dehors, des milliers de coups de marteaux sur des coques de navires, les vieux navires en démolition. On entend ferrailer la chaîne des grues, et des coups de sifflet lointains.

Fanny, la petite marchande de coquillages, est assise près de l'éventaire. Elle a dix-huit ans. Elle est petite, sa figure a une fraîcheur enfantine, mais son corps est harmonieux et robuste. Ses jambes sont nues, elle a de petits sabots. Elle lit un roman populaire, en attendant la pratique. Au comptoir, Marius rince des verres. Il a vingt-deux ans, il est plutôt grand, mince, les yeux enfoncés dans l'orbite. Au fond, sur la banquette, Piquoiseau. Devant lui, sur la table, une bouteille de rhum vide et un verre plein. Il n'a pas d'âge. Il porte un béret de marin sale et fripé. Un veston en loques. Un pantalon en lambeaux qu'il a roulé pour le retrousser sur son mollet. On voit sous la table ses pieds nus, noirs de crasse et de boue. Au premier plan, à droite, sur une chaise longue de bateau, le patron César. Il dort, son tablier bien rabattu sur le visage, à cause des mouches. Les manches de sa chemise sont retroussées sur ses bras velus. Au premier plan, à gauche, M. Escartefigue, capitaine du ferry-boat (il prononce féri-boite). Devant lui, une tasse de café. Barbe carrée, l'œil d'un pirate, le ventre d'un bourgeois. Il porte un uniforme, qui tient du gardien de square et de l'amiral. Soudain, une sirène déchirante retentit. Les coups de marteau peu à peu s'arrêtent. Escartefigue tire sa montre.





ACTE PREMIER

Scène I

ESCARTEFIGUE, CÉSAR, MARIUS,
PIQUOISEAU, LE CHAUFFEUR, FANNY

ESCARTEFIGUE.

Té, midi à la sirène des Docks ! (*On voit passer devant le bar, des ouvriers, la veste pendue à l'épaule. Escartefigue allume un ninas, puis il regarde dormir César, qui ronfle. Escartefigue siffle. Le dormeur cesse de ronfler.*) Comme il dort, ton père !

MARIUS.

Hé ?

ESCARTEFIGUE (*plus fort*).

Comme il dort, ton père !

MARIUS.

Pensez qu'il se lève à 3 heures tous les matins et qu'il reste au comptoir jusqu'à 9 heures. C'est le moment du gros travail.

ESCARTEFIGUE (*il cligne de l'œil*).

Et toi, pendant ce temps, tu es dans ton lit.

MARIUS

MARIUS.

Oui, mais je fais l'après-midi et la soirée.

ESCARTEFIGUE.

Oui, quand il n'y a plus personne !

MARIUS

(il s'essuie les mains. Il vient s'asseoir près d'Escartefigure).

Et vous, vous avez beaucoup de monde, aujourd'hui ?

ESCARTEFIGUE.

Un passager tous les deux voyages.

MARIUS.

Il n'y a donc plus de gens qui ont besoin de traverser le port ?

ESCARTEFIGUE *(triste)*.

C'est le Pont Transbordeur qui me fait du tort. Avant qu'ils aient bâti cette ferraille, mon bateau était toujours complet. Maintenant, ils vont tous au Transbordeur... C'est plus moderne que le fériboite, et puis ils n'ont pas le mal de mer.

MARIUS *(incrédule)*.

Vous avez vu des gens qui ont le mal de mer sur votre bateau ?

ESCARTEFIGUE.

Oui, j'en ai vu.

MARIUS.

Qui ?

(Un temps. Escartefigure hésite. Puis, bravement.)

ACTE PREMIER

ESCARTEFIGUE.

Moi !

MARIUS.

Pour une traversée de cent mètres ?

ESCARTEFIGUE (*indigné*).

Qué, cent mètres ! Il y a deux cent six mètres d'une rive à l'autre. Je connais bien le voyage, je le fais vingt-quatre fois par jour depuis trente ans !

MARIUS.

Trente ans... (*Marius secoue la tête.*) Et ça ne vous fait rien quand vous voyez passer les autres ?

ESCARTEFIGUE.

Quels autres ?

MARIUS.

Ceux qui prennent le port en long au lieu de le prendre en travers.

ESCARTEFIGUE (*stupéfait*).

Pourquoi veux-tu que ça me fasse quelque chose ?

MARIUS (*rêveur*).

Parce qu'ils vont loin.

ESCARTEFIGUE (*sentencieux*).

Oui, ils vont loin. Et d'autres fois, et d'autres fois, ils vont profond.

MARIUS.

Mais le soir, quand vous partez pour la dernière traversée, qu'il y a tant de lumières sur l'eau, il ne vous est jamais venu l'envie... (*Il s'arrête brusquement.*)

MARIUS

ESCARTEFIGUE.

Quelle envie ?

MARIUS (*brusquement*).

De tourner la barre, tout d'un coup, et de mettre le cap sur la haute mer.

ESCARTEFIGUE (*épouvanté*).

Sur la haute mer ? Mais tu deviens fada, mon pauvre Marius !

MARIUS.

Oh ! que non ! Je vous ai deviné, allez !

ESCARTEFIGUE.

Qu'est-ce que tu as deviné ?

MARIUS (*à mi-voix*).

Que vous souffrez de ne pas sortir du Vieux-Port.

ESCARTEFIGUE.

Moi, je souffre ?

MARIUS.

Oui. (*Escartefigue rit.*) Quand vous venez prendre l'apéritif, des fois, avec M. Caderousse ou M. Philippeaux, qui arrivent du Brésil ou de Madagascar, et qu'ils vous parlent de là-bas, je vois bien que ça vous fait quelque chose.

ESCARTEFIGUE.

Ça me fait plaisir de les voir revenus de si loin.

MARIUS.

Pas plus ?

ACTE PREMIER

ESCARTEFIGUE.

Mais oui, pas plus ! Écoute, Marius : je suis fier d'être marin et capitaine, maître à bord après Dieu. Mais Madagascar, tu ne peux pas te figurer à quel point je m'en fous ! Question de patriotisme, je n'en dis pas de mal et je suis content que le drapeau français flotte sur ces populations lointaines, quoique, personnellement, ça ne me fasse pas la jambe plus belle. Mais y aller ? EN BATEAU ? Merci bien. Je suis trop heureux ici...

MARIUS.

Je ne l'aurais pas cru.

(Piquoiseau se lève soudain, et on le voit dans toute sa beauté. Il a un porte-voix en fer-blanc pendu à sa ceinture et une vieille lunette marine, des galons cousus à ses manches.)

PIQUOISEAU.

Demain matin, à 9 heures, tout le monde en blanc sur le pont. Ouvrez le ban ! Quartier-maître Piquoiseau, au nom du gouvernement de la République, je vous fais chevalier de la Légion d'honneur. Fermez le ban !

ESCARTEFIGUE.

Oh ! Piquoiseau, ça te prend souvent ?

PIQUOISEAU.

(il prend sa lunette marine et le regarde un instant).

Il y a un traître à bord ! Amiral Escartefigue, je vous casse. Vous resterez aux fers jusqu'à Manille ! *(Il se tourne vers la rue et sort à gauche sur le quai, en hurlant dans son porte-voix.)* L'amiral Escartefigue est dégradé ! L'amiral Escartefigue est dégradé !

MARIUS.

Il est plus gai qu'hier au soir !

MARIUS

ESCARTEFIGUE.

Il t'a payé?

MARIUS (*à voix basse*).

Oh non... Il est trop pauvre, peuchère. Et puis, il est fada... Souvent, il me raconte des histoires du temps de la marine à voiles... Il a fait plusieurs fois le tour du monde... De temps en temps, je lui offre un verre... Mais naturellement, mon père ne le sait pas...

(on voit paraître sur le seuil un voyou maigre de quatorze ans. Il a des bandes molletières, un énorme bonnet de police et une large taïole d'étoffe retient son pantalon. Le tout, noir de crasse et de fumée. Il fait le salut militaire. C'est le chauffeur du ferry-boat.)

LE CHAUFFEUR.

Capitaine, nous partons pas? Y a du monde.

ESCARTEFIGUE.

Combien sont-ils?

LE CHAUFFEUR.

Ils sont un, mais ils ont le col et la canne. Et sur le quai d'en face, ils sont quatre ou cinq qui font des signaux terribles.

ESCARTEFIGUE.

C'est sûrement des Napolitains qui se parlent. Enfin, je vais venir tout à l'heure.

LE CHAUFFEUR.

Bien Capitaine. (*Il sort en courant.*)

ESCARTEFIGUE (*il crie*).

En attendant, fais monter la pression, et donnes-y quelques coups de sifflet, ça leur fera prendre patience.

ACTE PREMIER

LE CHAUFFEUR (*de loin*).

Bien Capitaine !

ESCARTEFIGUE (*il crie encore plus fort*).

Rien que trois coups de sifflet, autrement tu me manges toute la vapeur...

LE CHAUFFEUR (*à la cantonade*).

Bien Capitaine !

ESCARTEFIGUE (*il crie au chauffeur*).

Et fais attention de ne pas trop ouvrir le sifflet ! (*A Marius*). Parce qu'après, on ne peut plus le fermer.

MARIUS.

Il n'est pas gros, votre chauffeur, mais il est joli !

ESCARTEFIGUE.

Oh ! Ne te moque pas de lui ; c'est le meilleur chauffeur du monde.

MARIUS.

Oyayaïe ! Je voudrais le voir devant les grilles d'un gros bateau.

ESCARTEFIGUE (*indigné*).

Oh ! Peuchère ! Sur un gros bateau, ils n'ont aucun mérite, parce qu'ils ont la place pour tenir la pelle. Tandis que lui, il ne peut pas bouger et il est aussi près du feu que le bifteck. (*Deux coups de sifflet*). Il m'appelle, tu vois ; ça lui fait de la peine de faire attendre le passager. Brave petit !

(*Un coup de sifflet déchirant qui ne s'arrête plus.*)

MARIUS

MARIUS.

Té, il a décroché le sifflet.

ESCARTEFIGUE.

Il me mange toute la vapeur ! O jobastre ! O imbécile !
O idiot ! (*Il sort en courant*).

(Fanny se lève, et avec une sorte de longue seringue, elle prend l'eau de mer dans un seau et arrose ses coquillages. Puis elle vient à la porte du café, s'appuie à un montant paresseusement et regarde Marius.)

Scène II

FANNY, MARIUS, CÉSAR

FANNY.

Oou Mariu-us !

MARIUS.

Oou Fanni-y !

FANNY.

A quoi tu penses ?

MARIUS.

Peut-être à toi.

FANNY.

Menteur, va !

MARIUS.

Tu crois que je ne pense jamais à toi ?

ACTE PREMIER

FANNY.

Tu penses à moi quand tu me vois ! (*Elle entre dans le bar, elle s'approche de lui en souriant.*) Paye-moi le café.

MARIUS.

Profitons que mon père dort.

(*Il remplit deux tasses et ils commencent à boire.*)

FANNY.

Pourquoi tu n'es pas venu danser hier au soir ?

MARIUS.

Où donc ?

FANNY.

A la Cascade. On danse tous les dimanches.

MARIUS.

Tu y vas, toi ?

FANNY.

Oui. Il y a des gens très bien.

MARIUS.

Qui ?

FANNY.

André, M. Bouzique, Victor... J'ai dansé toute la soirée avec Victor.

MARIUS.

Est-ce qu'il a l'air aussi bête quand il danse que quand il marche ?

FANNY (*elle rit*).

Que tu es méchant ! Pourquoi ne viens-tu pas là-bas ?

MARIUS

MARIUS.

Je ne sais pas danser.

FANNY.

Si tu veux, je t'apprendrai.

MARIUS.

Je n'y tiens pas.

FANNY.

Où tu es allé ?

MARIUS.

Me promener, respirer l'air du soir sur la jetée.

FANNY.

Tout seul ?

MARIUS.

Oui, mais j'ai rencontré M. Brun.

FANNY.

Il est revenu ?

MARIUS.

Hier matin.

FANNY.

Qu'est-ce qu'il est allé faire à Paris ?

MARIUS.

Il a suivi des cours dans une école de douanes. Quand il est parti, il était commis. Maintenant, ils l'ont nommé vérificateur.

ACTE PREMIER

FANNY.

Ils gagnent beaucoup, les vérificateurs ?

MARIUS.

M. Brun ? Rien que pour faire blanchir ses cols, il lui en faut ! *(pendant qu'il savoure une dernière gorgée de café, on entend au loin la sirène d'un navire. Elle a un son grave et puissant qui se prolonge. Marius tressaille, il écoute, puis il dit :) Té Voilà Saïgon !*

FANNY.

Comment le sais-tu ?

MARIUS.

C'est le sifflet du Yara. *(La sirène reprend : le navire demande l'entrée du port. Fanny boit une gorgée de café.)* Il demande le pilote.

(A ce moment, César respire bruyamment, puis il fait glisser le tablier qui lui cache le visage. Il s'étire. Il regarde autour de lui.)

CÉSAR.

Fanny, ta mère est malade ?

FANNY.

Pourquoi me demandez-vous ça ?

CÉSAR.

Elle n'est pas venue boire son apéritif. C'est peut-être la première fois depuis dix ans.

FANNY.

Elle est allée chez la couturière en sortant de la poissonnerie. Elle se fait faire une robe.

MARIUS

CÉSAR (*à Marius*).

Marius, c'est toi qui lui offres le café ?

MARIUS.

Oui.

CÉSAR (*impénétrable et froid*).

Bon.

MARIUS.

Je viens de le faire. Tu en veux une tasse ?

CÉSAR.

Non.

MARIUS.

Pourquoi ?

CÉSAR.

Parce que si nous buvons tout gratis, il ne restera plus rien pour les clients.

FANNY (*elle rit*).

Oh ! vous n'allez pas pleurer pour une tasse de café ?

CÉSAR.

Ce n'est pas pour le café, c'est pour la manière.

MARIUS.

Qué manière ?

CÉSAR.

De boire le magasin pendant que je dors.

ACTE PREMIER

(Il va lentement sur la porte et regarde le port en se grattant les cheveux.)

MARIUS.

Si tu as voulu me faire un affront, tu as réussi.

CÉSAR.

Un affront ! Quel affront ?

MARIUS.

Si, à vingt-trois ans, je peux pas offrir une tasse de café, alors, qu'est-ce que je suis ?

CÉSAR.

Tu es un enfant qui doit obéir à son père.

FANNY.

A vingt-trois ans.

CÉSAR.

Oui, ma belle. Moi, il a fallu que j'attende l'âge de trente-deux ans pour que mon père me donne son dernier coup de pied au derrière. Voilà ce que c'était que la famille de mon temps. Et il y avait du respect et de la tendresse.

MARIUS.

A coups de pied.

CÉSAR.

Et on ne voyait pas tant d'ingrats et de révoltés.

FANNY.

Eh bien moi, si ma mère me donnait une gifle, je ne sais pas ce que je ferais.

MARIUS

CÉSAR.

Ce que tu ferais ? Tu irais pleurer dans un coin, et voilà tout. Et si ton pauvre père était encore vivant pour t'envoyer une petite calotte de temps en temps ça ne te ferait pas de mal. (*Marius et Fanny se regardent en riant, César marmonne.*) Ayez donc des enfants, pour qu'ils vous empoisonnent l'existence !

MARIUS (*blessé*).

Maintenant, je lui empoisonne l'existence ! Je te fais la moitié du travail.

CÉSAR.

Parlons-en de ton travail ! C'est quand on a besoin de toi que tu disparaïs.

MARIUS.

Moi ? Je suis toute la journée au comptoir ?

FANNY.

C'est la vérité.

CÉSAR.

Hier au soir, à 5 heures, quand le Paul Lecat est arrivé, la terrasse s'est garnie tout d'un coup. Ils étaient peut-être cinquante à appeler le garçon. Et Marius ? Disparu.

MARIUS (*il ment*).

J'étais allé chez Caderousse, pour les caisses de grenadine.

CÉSAR.

Tu n'aurais pas pu téléphoner ?

ACTE PREMIER

MARIUS.

J'avais envie de marcher un peu.

CÉSAR.

Et avant-hier matin aussi, tu avais envie de marcher ? A chaque instant, sous n'importe quel prétexte, tu disparaissais pour une ou deux heures... Il est vrai que quand tu es là, tu travailles avec un tel dégoût... Tu es pâle, tu es triste : on dirait un antialcoolique.

MARIUS.

Peut-être que je suis neurasthénique.

CÉSAR.

Toi ?

MARIUS.

Pourquoi pas ?

CÉSAR (*soupçonneux*).

Et où tu l'aurais attrapé ?

MARIUS.

Ça vient comme ça.

CÉSAR.

Dis donc n'essaie pas de monter le coup à ton père, hein ? (*Il se tourne brusquement vers Fanny.*) Et toi, tu ferais mieux de vendre tes clovisses que de rester là. (*Fanny sort en riant, car une cliente attend près de l'éventaire.*) La vérité, c'est que tu es mou et paresseux. Tu es tout le portrait de ton oncle Émile. Celui-là ne passait jamais au soleil parce que ça le fatiguait de traîner son ombre. Tu es un rêveuseur, voilà ce que tu es. Un rêveuseur. Tu es né là, au-dessus de ce comptoir, et tu ne connais même pas ton métier. Tiens

MARIUS

le chauffeur du ferry-boat, que je prends le samedi comme extra, il le fait mieux que toi.

MARIUS.

Qu'est-ce qu'il fait mieux que moi ?

CÉSAR.

Tout ! Tu ne sais même pas doser un mandarin-citron-curaçao. Tu n'en fais pas deux pareils !

MARIUS.

Comme les clients n'en boivent qu'un à la fois, ils ne peuvent pas comparer.

CÉSAR.

Ah ! Tu crois ça ! Tiens le père Cougourde, un homme admirable qui buvait douze mandarins par jour, sais-tu pourquoi il ne vient plus ? Il me l'a dit. Parce que tes mélanges fantaisistes risquaient de lui gâter la bouche.

MARIUS.

Lui gâter la bouche ! Un vieux pochard qui a le bec en zinc.

CÉSAR.

C'est ça ! Insulte la clientèle au lieu de te perfectionner dans ton métier ! Eh bien, pour la dixième fois, je vais te l'expliquer, le picon-citron-curaçao. (*Il s'installe derrière le comptoir.*) Approche-toi ! (*Marius s'avance, et va suivre de près l'opération. César prend un grand verre, une carafe et trois bouteilles. Tout en parlant, il compose le breuvage.*) Tu mets d'abord un tiers de curaçao. Fais attention : un tout petit tiers. Bon. Maintenant, un tiers de citron. Un peu plus gros. Bon. Ensuite, un BON tiers de Picon. Regarde la couleur. Regarde comme c'est joli. Et à la fin, un GRAND tiers d'eau. Voilà.

ACTE PREMIER

MARIUS.

Et ça fait quatre tiers.

CÉSAR.

Exactement. J'espère que cette fois, tu as compris.

(Il boit une gorgée du mélange.)

MARIUS.

Dans un verre, il n'y a que trois tiers.

CÉSAR.

Mais, imbécile, ça dépend de la grosseur des tiers !

MARIUS.

Eh non, ça ne dépend pas. Même dans un arrosoir, on ne peut mettre que trois tiers.

CÉSAR *(trionphal)*.

Alors, explique-moi comment j'en ai mis quatre dans ce verre.

MARIUS.

Ça, c'est de l'Arithmétique.

CÉSAR.

Oui, quand on ne sait plus quoi dire, on cherche à détourner la conversation... Et la dernière goutte, c'est de l'arithmétique aussi ?

MARIUS.

La dernière goutte de quoi ?

CÉSAR.

Toutes les dernières gouttes ! Il y en a toujours une qui

MARIUS

reste pendue au goulot de la bouteille ! Et toi, tu n'as pas encore saisi le coup pour la capturer. Ce n'est pourtant pas sorcier !

(Il saisit une bouteille sur le comptoir, et tient le bouchon dans l'autre main. Il verse le liquide en faisant tourner la bouteille.)

Tu verses en faisant un quart de tour, puis, avec le bouchon, tu remets la goutte dans le goulot. *(Il fait comme il dit, avec un geste de mastroquet virtuose.)* Tandis que toi, tu fais ça en amateur ; et naturellement, tu laisses couler la goutte sur l'étiquette... Et voilà pourquoi ces bouteilles sont plus faciles à prendre qu'à lâcher !

Il feint de faire un grand effort pour décoller sa main de l'étiquette. Marius éclate de rire.)

CÉSAR.

Et tu ris !

MARIUS.

Toi aussi, tu ris !

CÉSAR.

C'est vrai... Mais moi, je ris de ma patience ! *(Il va jusqu'à la porte et regarde les passants. A ce moment, entrent Panisse et M. Brun. Panisse a cinquante-quatre ans. Taille moyenne, ventre rond, moustache frisée au petit fer. Il a des espadrilles. Il est en bras de chemise et fume la pipe. M. Brun porte des lorgnons, un col de dix centimètres, un chapeau de panama, une redingote d'alpaga noir.)* Et voici maître Panisse, le maître voilier du port de Marseille !

ACTE PREMIER

Scène III

M. BRUN, CÉSAR, FANNY, PANISSE, MARIUS.

M. BRUN.

Bonjour, maître empoisonneur ! (*Il serre la main poissée de César.*) Oh !...

CÉSAR.

Une invention de Marius. La bouteille attrape-mouches. Alors, Monsieur Brun, vous êtes vérificateur, maintenant ?

M. BRUN.

En titre, cher maître, en titre.

CÉSAR.

On vous sert deux bons cafés ?

M. BRUN.

Non, pas pour moi. Je viens déguster...

FANNY.

Des coquillages ?

M. BRUN.

Tout juste.

FANNY.

Je vous prépare un panaché ?

M. BRUN.

Moitié moules, moitié clovisses.

MARIUS

PANISSE.

Et autant pour moi !

FANNY.

Et deux beaux violets au milieu !

CÉSAR.

Avec une bouteille de petit vin blanc.

M. BRUN.

S'il est frais.

CÉSAR.

S'il est frais ? Touchez-moi ça ? On dirait que ça vient des vignobles du pôle Nord ! (*Il débouche la bouteille. M. Brun et Panisse se sont assis.*) Alors, dites, ce Paris, ça vaut la peine d'être vu ?

M. BRUN.

Ah ! Oui. C'est impressionnant.

PANISSE.

Dis donc, il est monté sur la tourifèle.

CÉSAR.

A ce qu'il paraît que comme largeur, c'est la moitié du Pont Transbordeur.

M. BRUN (*il rit et, avec un peu de condescendance*).
Peut-être, mais c'est au moins cinq fois plus haut.

PANISSE (*ennemi de la tourifèle*).

Ça, vous ne l'avez pas mesuré !

ACTE PREMIER

CÉSAR (*catégorique*).

Et puis, c'est peut-être plus haut, mais en tout cas, la largeur n'y est pas.

(*Fanny apporte l'assiette de coquillages devant M. Brun qui commence à déguster après avoir placé son mouchoir à son faux col.*)

PANISSE.

Merci, ma jolie !

CÉSAR.

Vous vous êtes beaucoup promené, là-bas ?

M. BRUN.

Oh ! oui. Chaque soir, après mes cours, j'allais flâner sur les boulevards...

CÉSAR.

Alors, vous avez vu Landolfi ?

M. BRUN.

Qui est-ce, Landolfi ?

CÉSAR.

Un vieil ami...

PANISSE.

Il avait un petit magasin de tailleur sur le quai...

CÉSAR.

Et puis, il s'est marié une parisienne, qui l'a entraîné là-haut. C'est un grand blond, un peu maigre, avec une paupière qui retombe... Allons, vous l'avez sûrement remarqué.

MARIUS

M. BRUN.

Eh non ! Je n'ai pas vu Landolfi.

PANISSE.

Et vous alliez vous promener tous les soirs ?

M. BRUN.

Tous les soirs.

CÉSAR.

Alors il est mort.

PANISSE.

Peuchère !

CÉSAR.

Et ça ne m'étonne pas... Le climat. Il n'avait pas une santé à supporter ce climat.

M. BRUN.

Allons donc ! Paris est grand... On n'y connaît pas tout le monde comme ici.

CÉSAR.

Oui, c'est grand, bien entendu, c'est grand.

PANISSE.

C'est plus du double de Marseille !

M. BRUN (*ironique*).

Je crains bien que le double ne soit pas assez dire... J'ai vu au moins trente Canebières !

(*César et Panisse éclatent d'un rire joyeux.*)

ACTE PREMIER

CÉSAR.

O Panisse ! Trente Canebières ! Et après, on dira que nous exagérons ! Et vous êtes vérificateur ! Quelle mentalité ! Ah ! On voit bien que vous êtes Lyonnais, vous ! *(La sirène des docks siffle. César regarde la pendule.)* O coquin de sort : midi et demi !

(Il sort brusquement en courant.)

PANISSE *(surpris)*.

Où va-t-il ?

MARIUS.

Il va s'habiller. C'est lundi, aujourd'hui.

M. BRUN.

Qu'y a-t-il de particulier, le lundi ?

MARIUS *(confidentiel)*.

Le lundi, à midi et demi, mon père va voir ses amours.

PANISSE.

Une Italienne, tout ce qu'il y a de beau : une femme comme ça !

(En écartant ses deux mains ouvertes devant sa poitrine, il donne à entendre qu'elle a des seins comme des pastèques.)

MARIUS.

Non, maintenant, c'est changé. Il a trouvé une hollandaise qui est au moins le double... On m'a dit qu'elle lui prépare des petits plats, et ils font la dînette comme des vrais amoureux...

M. BRUN.

C'est charmant...

MARIUS

MARIUS.

Surtout, faites semblant de ne rien savoir... Il croit que personne ne s'en doute... Chaque fois qu'il va la voir, il cherche des prétextes et il me donne des explications pendant dix minutes.

M. BRUN.

Pourtant, ce n'est pas un crime d'avoir une maîtresse quand on est veuf !

PANISSE (*dans un cri douloureux*).

Veuf ! Ah ! Veuf ! Ah ! pas ce mot devant moi, Monsieur Brun !

MARIUS

(*les doigts fermés, sauf le petit doigt et l'index, il fait le geste classique qui rend inoffensifs les mots qu'il ne faut pas prononcer*).

Hi, hi, hi...

M. BRUN.

Pourquoi ?

PANISSE.

Vous n'avez pas su mon malheur ? (*Il montre sur la manche de sa chemise un minuscule papillon de crêpe.*) Tenez, Monsieur Brun.

M. BRUN.

Quoi ? Mme Panisse ?

PANISSE.

Oui Monsieur Brun ! Il y aura trois mois demain ! Elle si forte, si gaillarde...

ACTE PREMIER

M. BRUN.

Oh ! Mon pauvre ami !

PANISSE.

A ce qu'il paraît qu'elle avait une maladie de cœur... Ces choses-là frappent d'un seul coup... lâchement. Le vendredi, elle avait encore mangé un aïoli du tonnerre de Dieu, avec les escargots et la morue... Et le dimanche matin, dernier soupir.

M. BRUN.

Si vite ! Quelle catastrophe !

PANISSE.

Oui, oui... Vous me direz tout ce que vous voudrez, mais il y a des fois que le bon Dieu n'est pas gentil. Une brave femme, si dévouée, si travailleuse, qui faisait marcher les ouvrières comme pas une... Et avec ça, dans l'intimité, elle était gaie et riieuse... Il lui fallait tout le temps des taquineries et des jeux... Le matin, quand elle était en chemise, je m'amusais à lui courir après autour de la table de la salle à manger. Je lui donnais de petites tapes, je lui tirais des pincées... gentiment, pour rire... et alors, pour se venger, elle me faisait des chatouilles... *(Il étouffe un sanglot.)*

M. BRUN.

Ne remuez pas vos souvenirs, Panisse, ça vous fait du mal...

PANISSE.

Oui, quand on pense que tout ça ne reviendra plus ! A quoi ça me sert, maintenant, d'être juge au tribunal des prud'hommes ? Et ce petit cotre que je venais d'acheter pour aller au cabanon, le dimanche, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? *(Il pleure.)*

MARIUS

M. BRUN.

Évidemment, c'est un coup terrible... Mais il faut réagir. Il faut vous dire que nous sommes tous mortels, il faut vous faire une raison.

PANISSE (*violent*).

Et quand on ne peut pas ?

M. BRUN.

Le temps vous aidera, sans doute.

PANISSE.

Le temps ? Allons donc !... Plus ça va, plus je descends... Je passe mes nuits à pleurer... Voyons monsieur Brun, est-ce que cela peut durer ?

M. BRUN.

Que faire, pourtant ?

PANISSE (*sombre*).

Oh ! Je le sais bien, allez.

M. BRUN (*inquiet*).

Voyons, Panisse ?

PANISSE.

C'est facile à dire, voyons... J'ai bien réfléchi, et c'est tout vu. Des solutions, il n'y en a pas deux. Quand on commence à se tromper dans les factures, et même à les perdre, on n'a plus le droit d'hésiter... Je n'ai pas d'enfant, je suis orphelin, ce qui est bien naturel à mon âge... Ça ne fera de tort à personne.

M. BRUN (*il lui met la main sur l'épaule*).

Allons, allons, pas de bêtise... Attendez encore un peu, et vous verrez...

ACTE PREMIER

PANISSE.

Non, non, non. (*Un temps.*) Je préfère me remarier tout de suite.

M. BRUN (*interloqué*).

Vous préférez vous remarier ?

PANISSE.

Le plus tôt possible, mon bon. C'est bête de rester toujours seul à se faire du mauvais sang. Elle est morte ? Elle est morte. Ce n'est pas en maigrissant que je pourrai la ressusciter, pas vrai !

M. BRUN.

Bien sûr !

PANISSE.

Il y en a peut-être qui trouveront que je n'ai pas attendu assez longtemps, mais j'ai la conscience tranquille... parce que moi, en quatre mois, je l'ai pleurée bien plus qu'un autre en cinq ans. (*Il montre le bout de son pouce pour montrer la grosseur de ses larmes.*) Des larmes comme ça, monsieur Brun... et des cris terribles... Je me demande comment j'ai fait pour tenir le coup !

M. BRUN.

Pauvre Panisse !

PANISSE.

Ah ! oui, je suis bien à plaindre. (*Ils trinquent.*) A la vôtre... Qu'est-ce que vous en pensez ?

M. BRUN (*narquois*).

Je ne serais pas étonné si vous me disiez que vous avez déjà choisi votre nouvelle femme.

MARIUS

PANISSE.

Oh ! pour ça, oui, naturellement, et je vais présenter ma demande ces jours-ci, à la première occasion.

M. BRUN (*coquin*).

Qui est-ce ?

PANISSE (*rigolard*).

Je ne peux pas encore vous le dire. Mais je vous retiens pour la noce, qué !

M. BRUN.

J'y compte bien.

PANISSE.

Je louerai des autos pour tous les invités. Il y aura les prud'hommes, tous mes clients, tous mes amis... Il n'y manquera qu'une seule personne, mais elle y manquera bien, allez ! Ma pauvre Félicité, peuchère, elle qui aimait tant les fêtes ! Mais quoi, le bon Dieu ne l'a pas voulu ! Que faire ? Elle nous verra de là-haut, où elle est sûrement plus heureuse que nous.

(*On entend au dehors une voix qui crie.*)

LA VOIX.

Panisse !

PANISSE (*sans bouger*).

Quoi ?

LA VOIX.

Le second de la Malaisie est au magasin !

ACTE PREMIER

(Panisse se lève, va jusqu'à la porte et crie.)

PANISSE.

J'arrive ! *(Il revient vers M. Brun.)* C'est une grosse commande ; il faut sauter dessus ! *(Il se rassied.)* Ils sont déjà venus hier pour un jeu complet de voiles de rechange.

M. BRUN.

Un gros bateau ?

PANISSE.

C'est la Malaisie !

M. BRUN.

Le trois-mâts qui part en mission ? Quand part-il ?

PANISSE.

Dans un mois, vers la fin de juillet.

M. BRUN.

Drôle d'idée d'aller en mission sur un voilier !

MARIUS.

Pardon, monsieur Brun. Ils partent pour étudier les vents et les courants, depuis Suez jusqu'en Océanie, et puis, c'est un voilier qui a une machine de secours.

PANISSE.

Qui te l'a dit ?

MARIUS.

Un quartier-maître qui est venu boire à la terrasse.

LA VOIX *(dehors)*.

O Panisse, tu te dépêches ?

MARIUS

PANISSE (*avec une grande indignation*).

Vouei ! Sauvage ! Donne-moi le temps d'arriver ! (*Dans un cri de révolte.*) Tu ne veux tout de même pas que je me fasse mourir !

(*Il se lève, vide son verre.*)

M. BRUN.

Vous finirez tout de même par y aller !

PANISSE (*tristement*).

Que voulez-vous, quand on n'est pas rentier, le travail, c'est le travail.

(*Il sort dans le soleil.*)

Scène IV

MARIUS, M. BRUN, LA MALAISE,
CÉSAR, FANNY.

MARIUS.

Il vous a dit qu'il allait se remarier ?

M. BRUN.

Oui, et je trouve qu'il va un peu vite... Il n'y a que trois mois qu'il est veuf...

MARIUS.

Il est veuf depuis trois mois, mais cocu depuis vingt ans... Il vous a dit quelle femme il épouse ?

M. BRUN.

Non; il paraît que c'est un secret.

ACTE PREMIER

MARIUS.

Je le sais, son secret. Il épouse Honorine, la mère de Fanny.

M. BRUN.

Elle n'est encore pas mal, Honorine, et je les trouve assez bien assortis...

(Une femme paraît sur le seuil. Elle est petite, les pieds nus, la peau cuivrée. Une énorme chevelure crépue. Elle porte dans ses bras cinq ou six fruits de l'arbre à pain. Elle les offre en souriant, sans dire un mot, mais en montrant des dents éclatantes.)

MARIUS *(il s'approche)*.

Qu'est-ce que c'est ?

LA MALAISE.

Quat francs.

M. BRUN.

Ce sont des fruits de l'arbre à pain... D'où viennent-ils ?

LA MALAISE.

Quat francs.

M. BRUN.

Oui, mais Manille, Bombay, Java ?

LA MALAISE.

Samoa.

MARIUS.

Et comment ça s'appelle dans ton pays ?

MARIUS

LA MALAISE.

Quat francs.

M. BRUN.

Elle y tient à ses quat francs !

MARIUS.

Non... Coco ? Banane ? Mangues ?

LA MALAISE.

Maïoré...

MARIUS.

Maïoré ! Tiens, voilà quat francs. (*A M. Brun.*) Je veux le goûter.

M. BRUN.

C'est excellent... Il faut le faire chauffer sur le feu et, quand l'écorce commence à se fendre, tu n'as qu'à le peler et le manger. On dirait de la brioche.

(La Malaise sort en souriant, gracieuse et légère.)

MARIUS (*flairant le fruit*).

Maïoré... C'est drôle comme on voit les pays par leur odeur... (*Soudain on entend le pas de César dans l'escalier. Marius court au comptoir, après un regard d'intelligence à M. Brun. A voix basse.*) Monsieur Brun !

(Clin d'œil vers la porte. Il feint de lire un journal. M. Brun fait de même. Entre César. Il a mis un costume splendide, gris perle. Il porte un chapeau de paille fendu qui a la forme d'un chapeau mou. Souliers éclatants, canne fantaisie.)

CÉSAR.

Hum... Alors, je sors.

ACTE PREMIER

MARIUS.

Bon, tu sors.

CÉSAR (*vague*).

Je vais faire un petit tour par là, en ville, de ce côté-là...

MARIUS.

Bon.

CÉSAR.

Quelques courses sans importance, d'ailleurs... Peut-être même je pousserai une pointe jusqu'au café Mostégui... manger une soupe au poisson. Un bisteck et des pommes frites... Enfin, un petit plaisir... Enfin, je sors...

(*Il a gagné la porte, il est sauvé.*)

M. BRUN (*malicieux*).

Au fond, vous n'avez pas besoin de donner des explications.

CÉSAR (*il se retourne brusquement*).

Mais je ne donne pas d'explications. Ce serait malheureux à mon âge s'il fallait que je donne des explications pour sortir ! Je dis que je vais manger une soupe au poisson chez Mostégui. Ce n'est pas une explication. C'est un renseignement.

M. BRUN (*perfide*).

C'est-à-dire que si l'on a besoin de vous, on n'aura qu'à aller vous demander au café de M. Mostégui.

CÉSAR (*violent*).

Non, monsieur, non. On ne viendra pas me demander « au café de M. Mostégui ». Je dis... Je dis que je n'ai rien à

MARIUS

dire, que s'il me plaît de faire un tour, je n'ai pas besoin de demander la permission à un Lyonnais.

M. BRUN.

Mais personne ne dit le contraire !

CÉSAR.

Mais c'est incroyable, cette inquisition ! Si j'avais quatre-vingt-six ans, je comprendrais qu'on me surveille, qu'on m'espionne... Mais, n... de D..., j'ai encore ma tête à moi ! On peut me laisser sortir seul, je ne tomberai pas dans le Vieux Port.

MARIUS.

Mais, papa, personne ne te dit rien. Tu vas faire un petit tour, c'est tout naturel.

CÉSAR.

Voilà le mot. C'est naturel. Mon fils l'a dit : c'est NATUREL... Je sors naturellement. Mais c'est toujours ceux qui ne devraient rien dire qui viennent se mettre au milieu !... C'est de la suspicion ! De la suspicion ! Je ne veux pas être suspecté par un Lyonnais ! (*Un temps. M. Brun lit son journal. César arrange son panama devant le miroir.*) Allons, au revoir tout de même, monsieur Brun.

(*Il lui serre la main.*)

M. BRUN.

Au revoir, cher ami ; et bon appétit.

CÉSAR.

Merci.

M. BRUN.

Elle fait bien la cuisine ?

ACTE PREMIER

CÉSAR (*rogue*).

Qui, elle ?

M. BRUN (*innocent*).

Madame Mostégui.

CÉSAR.

Il est veuf. C'est lui qui la fait. Bon. Je rentrerai vers six heures. (*Il sort, mais s'arrête sur la porte, et se retourne vers Marius.*) Si la voiture de Picon passe, tu prendras douze bouteilles. Ça fera 240 francs.

MARIUS (*il flaire toujours le fruit*).

Oui. (*Il répète.*) Maïoré.

CÉSAR (*sur la porte*).

Tu as compris ce que je t'ai dit ? Douze bouteilles 240 francs.

MARIUS.

Oui.

CÉSAR.

Tu t'en rappelleras au moins ?

MARIUS (*énervé*).

Oui ! Je ne suis pas idiot ! Il n'y a pas besoin de répéter vingt fois les choses ! Si la voiture de Picon passe, je prendrai 240 bouteilles, c'est entendu !

CÉSAR.

240 bouteilles ! Oh ! n... de D... ! (*Il hurle.*) Douze bouteilles, propre à rien. Tu prendras douze bouteilles ! (*Il répète en martelant les mots.*) Si la voiture de Picon passe, tu prendras 12 bouteilles. Si la voiture de Picon passe, tu prendras... Té, tu ne prendras rien. Je leur téléphonerai. Ah ! mon pauvre enfant !

MARIUS

MARIUS (*vexé*).

Qué, ton pauvre enfant ?

CÉSAR.

Quand on fera danser les couillons, tu ne seras pas à l'orchestre.

(Il sort en haussant les épaules.)

Scène V

M. BRUN, MARIUS, PIQUOISEAU, FANNY.

M. BRUN.

Il est caustique, ton père.

MARIUS.

Il n'est pas méchant, mais il ne faut pas le sortir de son métier.

(Un temps. Au loin, des sifflets de bateau. Sur la porte des mouches tournent dans le soleil. Entre Piquoiseau. Il va vers Monsieur Brun, lui fait un salut militaire et dit :)

PIQUOISEAU.

M. Brun, la prière, je la sais.

MARIUS.

Quelle prière ?

PIQUOISEAU.

C'est un secret. Je la fais tous les matins.

ACTE PREMIER

M. BRUN (*souriant et modeste*).

J'ai composé pour lui une petite prière à Notre Dame de la Garde.

PIQUOISEAU.

Tous les matins et tous les soirs. (*Il récite avec ferveur.*)

» Bonne Mère souveraine
» Notre Dame des Marins
» Fais venir un capitaine
» Qui comprenne mon chagrin

» Que j'entende claquer les voiles
» La douce plainte des poulies
» Que je voie les grosses étoiles
» Danser sur la mer d'Australie

» Bonne Mère, Bonne Mère,
» Notre Dame des bateaux
» Celui qui fait la prière
» C'est le pauvre Piquoiseau. »

MARIUS.

Oh dites, Monsieur Brun, avec un talent comme ça, vous pourriez faire des chansons.

M. BRUN (*faussement modeste*).

Petit divertissement littéraire sans importance...

(*M. Brun fait un effort pour se lever.*)

M. BRUN.

Et maintenant au môle G. Saïgon va débarquer dans une heure.

MARIUS

MARIUS.

Je l'ai entendu siffler. Au fond, vous êtes comme Panisse, vous. Ça vous fait de la peine de vous lever.

M. BRUN.

Et pourtant je suis de Lyon. Mais ici, je ne sais pas si c'est le climat, on resterait assis toute la journée.

MARIUS (*confidentiel*).

Il y a longtemps que je l'ai remarqué. A Marseille, il n'y a rien d'aussi pénible que le travail.

M. BRUN.

C'est vrai. (*Il se lève.*) Alors, à ce soir.

MARIUS.

A ce soir, monsieur Brun.

(Il flaire toujours le fruit. Au dehors, paraît Honorine. C'est une forte matrone de quarante-cinq ans. Elle a une robe neuve de couleurs éclatantes. Grandes boucles d'oreilles. Fanny l'embrasse, puis fait un pas en arrière pour regarder la robe.)

Scène VI

HONORINE, M. BRUN, FANNY, MARIUS,
PIQUOISEAU.

HONORINE.

Bonjour, monsieur Brun.

M. BRUN.

Bonjour, Honorine.

ACTE PREMIER

HONORINE (*à Fanny*).

Comment tu la trouves ?

FANNY.

Elle te va bien.

HONORINE.

Cette fois, elle a réussi les emmanchures.

(*Honorine entre dans le bar, Fanny la suit.*)

FANNY.

Je crois qu'elle t'a mis la taille un peu haut.

HONORINE.

C'est moi qui lui ai demandé. Ça fait plus dégagé. Marius, donne-moi mon apéritif.

MARIUS.

Vous n'avez pas encore mangé ?

HONORINE.

Oui, j'ai mangé. Donne-moi quand même un mandarin-citron. (*A Fanny.*) Tu as vendu beaucoup, ce matin ?

FANNY.

Je n'ai fait que 80 francs.

HONORINE.

Parce que tu viens bavarder ici au lieu de rester près de l'inventaire.

FANNY.

On ne dit pas l'inventaire.

MARIUS

HONORINE.

Comme on dit, alors ?...

FANNY.

On dit l'éventaire.

HONORINE (*indignée*).

De quoi je me mêle ! Tu ne crois pourtant pas que tu vas apprendre le français à ta mère, non ? Donne-moi ton carnet. (*Marius pose le verre sur le comptoir.*) Merci, Marius...

(*Fanny lui tend un carnet crasseux. Honorine en tire un autre de son corsage, un bout de crayon y est attaché par un bout de ficelle usée.*)

FANNY.

Tu vas rester là un moment ?

HONORINE.

Oui.

FANNY.

Surveille un peu la baraque. Je vais jusqu'à la maison.

HONORINE.

Pour quoi faire ?

FANNY.

Pour changer de robe, celle-là est toute tachée, j'ai honte à côté de la tienne.

HONORINE.

Bon.

(*Fanny sort. Honorine se plonge dans ses comptes et boit*

ACTE PREMIER

une gorgée de mandarin de temps en temps. Piquoiseau paraît sur la porte. Il a un air mystérieux, il regarde prudemment s'il n'y a pas de suspect dans le bar, puis il entre.)

PIQUOISEAU.

Marius !...

HONORINE (*à elle-même*).

Aqui lou fada !

PIQUOISEAU.

Marius, voilà !

(Il lui remet une lettre.)

MARIUS.

Merci.

PIQUOISEAU (*à voix basse*).

Je vais t'expliquer le coup...

MARIUS (*même jeu*).

Tais-toi. Sors dans la rue, fais le tour et viens me parler dans une minute à la fenêtre de ma chambre.

(Piquoiseau cligne un œil. Il s'avance vers Honorine et, par une pantomime énergique, exprime qu'il l'étranglerait volontiers. Honorine lève la tête et le voit.)

HONORINE (*compatissante*).

Qué malheur !

(Piquoiseau sort, elle se replonge dans ses comptes.)

MARIUS

MARIUS.

Dites, Norine, vous restez là un moment ?

HONORINE.

Oui.

MARIUS.

Je vais dans ma chambre. S'il vient quelqu'un, vous m'appellerez.

HONORINE.

Bon.

Scène VII

HONORINE, PANISSE, UNE CLIENTE.

HONORINE (*elle fait ses comptes avec application*).

Soixante-huit et neuf, septante-sept, et huit, quatre-vingt-cinq et six, nonante et un.

(*Entre Panisse.*)

PANISSE.

Bonjour, Norine. Ça a marché ce matin ?

HONORINE.

Comme d'habitude. J'ai fait sept kilos de rougets, un peu de baudroie, des daurades et un beau fiala... Nonante et un et cinq, nonante-six...

PANISSE (*désinvolte*).

Ce matin, le mistral s'est tué. Demain, la pêche sera bonne.

ACTE PREMIER

HONORINE.

Oui, il y aura du rouget...

(Elle inscrit encore un chiffre, puis elle referme le carnet.)

PANISSE *(un peu hésitant)*.

Dites, Norine, vous viendrez encore au cabanon, dimanche ?

HONORINE.

Au cabanon ? Oh ! dites, Panisse, ça fera deux fois en quinze jours !

PANISSE *(galant)*.

Si ça vous déplaît, c'est deux fois de trop. Mais si ça vous amuse, ce n'est pas assez.

HONORINE.

Ça ne me déplaît pas, au contraire. Le bon air, un fin dîner, une bonne bouteille... Mais ça fait parler les gens.

PANISSE.

Vous savez, Norine, quoi qu'on fasse, les gens parlent toujours.

HONORINE *(brusquement sérieuse)*.

Panisse, depuis quelque temps, je vous vois venir. Mais si la chose n'est pas sérieuse, il vaut mieux l'arrêter tout de suite.

PANISSE.

Qu'est-ce que vous appelez sérieuse ?

HONORINE.

Dans ma famille, il y a de l'honneur... A part ma sœur

MARIUS

Zoé, la pauvre, qui avait l'amour dans le sang et qui est tombée à la renverse sur tous les sacs du Vieux Port. Mais sur les autres femmes de ma famille, personne ne peut dire ça. (*Ongle sur la dent.*) Alors, si ce n'est pas pour le mariage, dites-le-moi !

PANISSE.

Honorine, vous savez bien que je pense au mariage. Ça a toujours été mon idée...

HONORINE.

Alors, c'est tout différent.

PANISSE.

Si vous venez au cabanon dimanche, nous serons bien à l'aise pour discuter tous les détails.

HONORINE.

Oui... Dimanche... Justement Fanny doit aller passer la journée à Aix, chez ma sœur Claudine, et elle revient que le soir... J'aurai même pas besoin de lui dire où je suis allée.

PANISSE (*surpris*).

Elle ne viendra pas avec nous ?

HONORINE.

Nous serons plus tranquilles pour discuter.

PANISSE (*perplexe*).

Oui, nous serons plus tranquilles. Mais vous auriez pu l'amener tout de même.

HONORINE (*confuse*).

La vérité, c'est que j'ai un peu honte devant elle...

ACTE PREMIER

PANISSE.

Honte de quoi ?

HONORINE.

Vous ne comprenez pas ? Ah ! les hommes, comme c'est peu délicat ! Brigandas... va... Qui m'aurait dit, quand vous faisiez la partie de boules avec mon pauvre frisé, qu'un jour vous m'emmèneriez au cabanon toute seule...

PANISSE (*inquiet*).

Dites, Norine, je ne sais pas si nous sommes d'accord.

HONORINE.

Si nous ne sommes pas d'accord, nous pourrions toujours nous expliquer. Il n'y a qu'une chose que je discuterai, c'est la communauté. Je veux la communauté.

PANISSE.

Pour ça, on s'entendra toujours. Mais il me semble qu'il y a une erreur de votre part... Vous croyez peut-être que c'est vous que je veux ?

HONORINE.

Comment, si je crois ? Vous ne venez pas de me le dire ?

PANISSE.

Mais non, je ne vous ai jamais dit ça ! Vous n'êtes pas seule dans votre famille.

HONORINE (*frappée d'une révélation subite*).

C'est peut-être pas la petite ?

PANISSE.

Mais oui, c'est la petite, naturellement.

MARIUS

HONORINE (*elle hausse les épaules*).

La petite ? Allez, vaï, vous galéjez !

PANISSE.

Voyons, Norine ! Vous ne pensez pas qu'à votre âge...

HONORINE (*se lève furieuse*).

Qué, mon âge ? Il y en a de plus jolis que vous qui me courent derrière ! Mon âge ! Et il faut s'entendre dire ça par un vieux polichinelle que les dents lui bougent !

PANISSE.

Voyons, ma belle, vous savez bien...

HONORINE.

Vous ne vous êtes pas regardé ! Si mes rascasses n'étaient pas plus fraîches que vous, je n'en vendrais guère.

PANISSE (*conciliant*).

Vaï, ne parlons pas de vos rascasses... Il s'agit de la petite !

HONORINE (*au comble de l'indignation*).

La petite ! Qui pourrait imaginer une chose pareille !... Vous n'en avez pas assez porté avec votre première ?

PANISSE.

Comment, assez porté ?

HONORINE.

Si on vous avait mis une voile entre les cornes, il aurait fallu une brave quille pour vous tenir d'aplomb.

PANISSE (*furieux, il se lève*).

Vous, qui parlez tant des autres, vous devriez un peu nous dire ce que vous alliez faire, le soir, dans l'entrepôt

ACTE PREMIER

de maître Barbentane, avec Nestor, le premier trombone de l'Opéra ?

HONORINE.

Et alors ? Pourquoi une veuve n'aurait pas le droit de parler à un trombone ? Mon mari était mort depuis deux ans, et je vous apprendrai qu'au ciel, il n'y a pas de cocus.

(Elle fait un signe de croix.)

PANISSE.

Oui, ça les gênerait pour mettre l'auréole... Allez, zou, Norine, c'est bête de nous disputer pour un malentendu. Écoutez-moi.

HONORINE *(elle ricane)*.

La petite ! Quel toupet ! Fanny !

(Une cliente apparaît près des coquillages. Elle touche la marchandise. Honorine se lève et va vers elle.)

Vous désirez quelque chose, ma belle ?

LA CLIENTE

(c'est une vieille fille dont le chapeau porte un petit oiseau.

Un col de dentelle baleiné monte jusqu'à son menton.)

Je voudrais des violets. Mais ceux-là sont bien petits.

HONORINE.

Il y en a de plus gros.

(Elle lui montre d'autres violets.)

LA CLIENTE.

Ils sont vraiment bien petits.

MARIUS.

HONORINE.

Ils sont comme d'habitude.

LA CLIENTE.

Je les trouve... Je les trouve petits.

HONORINE.

Si c'est des monstres que vous voulez, il faut aller à l'aquarion !

LA CLIENTE (*elle tripote des violets qu'elle garde à la main*).

Je ne veux pas des monstres, mais tout de même...

HONORINE.

Alors ? Je vous en mets une douzaine ?

LA CLIENTE.

Oh ! non. Ils sont... Ils sont petits.

HONORINE.

Si vous ne les voulez pas, laissez-les... Et puis ne les pétrissez pas comme ça. Ce n'est pas en les tripotant que vous les ferez grossir. (*La cliente disparaît, Honorine revient dans le café.*) Ma fille... Fanny... ma fille...

PANISSE (*après un temps*).

J'aurais donné cent mille francs à la petite comme dot.

HONORINE (*dans un éclat de rire méprisant*).

Cent mille francs ! (*Un ton plus bas, avec un sourire de mépris.*) Cent mille francs ! (*Sérieusement, d'un ton interrogateur.*) Cent mille francs ?

PANISSE.

Oui, je lui constituerais une dot...





ACTE PREMIER

HONORINE (*intéressée*).

Allez, vaï, ne plaisantez pas.

PANISSE (*il la fait asseoir*).

Honorine, ma belle, venez vous asseoir ici, que je vous dise bien la chose. Si vous me donnez la petite, je lui fais une dot de cent mille francs, et une pension de quatre cents francs par mois pour sa mère.

HONORINE.

Ah non ! Ça, non. Ça, ce n'est pas mon genre, de vivre aux crochets de ma fille, jamais. Moi, je ne veux RIEN. Je ne demande qu'à habiter avec vous, voilà tout.

PANISSE (*pas très enchanté*).

Pour ça, on s'entendra toujours. Elle aura une bonne. Et je lui laisserai tout par testament.

(*Un temps. Honorine réfléchit. Panisse attend, souriant.*)

HONORINE.

Panisse, la petite ne voudra jamais.

PANISSE.

Si elle voulait, qu'est-ce que vous diriez ?

HONORINE.

Naturellement, je ne l'empêcherais pas de faire sa vie, mais elle ne voudra pas.

PANISSE.

Je lui en ai déjà parlé.

HONORINE.

Quand ?

MARIUS'

PANISSE.

Dimanche dernier, au cabanon. Pendant que vous faisiez la bouillabaisse.

HONORINE.

Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

PANISSE.

De m'adresser à sa mère. Ça veut dire qu'elle accepte.

HONORINE.

Quelle petite masque ! Elle m'a bien trompée celle-là ! Vous lui avez parlé des cent mille francs ?...

PANISSE.

Non. C'est elle qui m'en a parlé.

HONORINE (*avec fierté*).

Elle est magnifique, cette petite.

PANISSE.

Et je vous signerai des papiers dès que vous aurez dit oui.

HONORINE.

Dites, Panisse, parlons peu mais parlons bien. Vous avez bien réfléchi à la chose ?

PANISSE.

Oui. J'ai réfléchi.

HONORINE.

Vous avez vu qu'elle a trente ans de moins que vous ?

ACTE PREMIER

PANISSE (*avec un grand bon sens*).

Eh ! oui, mais ce n'est pas de ma faute.

HONORINE.

Vous savez ce qui arrivera ?

PANISSE.

Mais elle aura tout ce qu'elle voudra. De l'argent, des robes, des bijoux...

HONORINE (*elle secoue la tête d'un air plein de doute*).

Je le sais ! Vous êtes un brave homme. Mais il ne faudrait pas qu'il lui manque le principal.

PANISSE.

Quel principal ?

HONORINE.

Je me comprends.

PANISSE

(*il sourit avantageusement, se redresse et frise ses moustaches*).

Allons, Norine... Parlez pas de ce que vous ignorez !

HONORINE.

Je sais qu'il n'y a rien de plus beau que l'amour.

PANISSE (*même jeu*).

Mais je suis bien de votre avis.

HONORINE.

Mais il vaut mieux avoir dix-huit ans.

PANISSE (*même jeu*).

Eh bien, la petite a dix-huit ans.

MARIUS.

HONORINE.

Et vous, cinquante.

PANISSE (*malin*).

Seulement, j'ai 600 000 francs.

HONORINE.

Ah ! mon pauvre Panisse, les chemises de nuit n'ont pas de poches ! Moi, je vous parle dans votre intérêt. Bien sûr, c'est un beau parti pour ma petite... (*Elle rêve un instant.*) Mais quand je pense à ça et que je vous regarde, je vous vois une paire de cornes qui va trouver le plafond.

PANISSE (*vexé*).

Encore ! Vous vous trompez, voilà tout. Tout ce que je vous demande, c'est de me dire oui. Le reste, je m'en charge.

HONORINE.

Eh bien, je vais lui en parler. Je vous répondrai dans quelques jours.

PANISSE.

Bon. Dans quelques jours. J'attendrai.

HONORINE.

Seulement, je voudrais bien regarder les comptes de votre magasin. Ce n'est pas la curiosité, Panisse. C'est l'amour maternel.

PANISSE.

Venez demain matin, je vous expliquerai tout.

HONORINE.

Oui, demain, après-demain, je ne suis pas pressée. J'ai

ACTE PREMIER

confiance. Mais, té, je vois Fanny qui arrive. Nous pourrions y aller tout de suite ?

PANISSE (*bon enfant*).

Si vous voulez !

HONORINE (*Elle se lève et crie*).

Marius !

MARIUS (*voix en coulisse*).

Oui !

HONORINE.

Je m'en vais ! S'il vient du monde, occupe-t-oi-z'en !

MARIUS (*en coulisse*).

Bon ! Je viens.

PANISSE (*à mi-voix*).

Dites, vous ne croyez pas que Fanny et Marius, il y a entre eux un certain sentiment ?

HONORINE.

Ah ! pour ça, c'est sûr ! et c'est naturel !

PANISSE.

Pourquoi ?

HONORINE (*froidement*).

Parce que, le samedi soir, au cabanon, ils ont souvent couché ensemble.

PANISSE (*épouvanté*).

Ils ont... Honorine, qu'est-ce que vous dites ?

MARIUS

HONORINE.

Eh ! oui ! Au cabanon, il n'y avait qu'un berceau.

PANISSE (*en sortant*).

Oh ! coquin de sort que vous m'avez fait peur !

HONORINE.

Allons, venez, mon gendre.

PANISSE.

Je vous suis, maman.

(Ils sortent. Entre Marius par la porte du premier plan. Une marchande crie : « Picon... Picon... » L'Arabe crie : « Jolis tapis... » Fanny apparaît sur le seuil. Elle a une jolie robe verte et une chemisette de soie chatoyante. Elle s'approche de Marius qui la regarde des pieds à la tête.)

Scène VIII

FANNY, MARIUS.

FANNY.

Qu'est-ce que tu regardes comme ça ?

MARIUS.

Tu as une bien jolie chemisette !

FANNY.

C'est ma mère qui me l'a faite. (*Un temps.*) Tu voudrais bien voir ce qu'il y a dedans, qué !

ACTE PREMIER

MARIUS (*très gêné*).

Ça ne me ferait pas peur, tu sais !

FANNY.

Toi ? Tu partiras en courant jusqu'à la Joliette !

MARIUS.

Tu crois ça ?

FANNY.

Oui. Tu es tout le temps à réfléchir et à penser. Si une fille te regarde, tu baisses les yeux.

MARIUS.

Regarde-moi un peu, pour voir ! (*Elle s'approche de lui, elle le regarde bien dans les yeux. Elle se rapproche peu à peu, elle adoucit son regard qui brille cependant d'un éclat intense. Marius se trouble... Il essaie un petit rire, il rougit, il baisse les yeux, puis il hausse les épaules et dit.*) Que tu es bête ! (*Fanny se met à rire, elle va jusqu'à la porte, elle se retourne vers lui, elle rit encore.*) Qu'est-ce que tu as à rire comme ça ?

FANNY.

Rien. Et la fille du café de la Régence, tu oses la regarder ?

MARIUS.

Quelle fille ?

FANNY.

Avec ça que tu ne la connais pas ! Elle passe ici devant deux fois par jour pour te faire un coup d'œil ! Si tu crois qu'on ne le voit pas !

MARIUS .

MARIUS.

La grande blonde ? Je ne lui ai jamais parlé !

FANNY.

Alors, c'est que tu n'es pas capable de te déclarer à une fille, même si elle vient te tourner autour...

MARIUS.

Ça, tu n'en sais rien !

FANNY.

Tu es timide, je le vois bien ! Si une fille venait t'embrasser, tu tomberais évanoui !

MARIUS.

Je ne me suis pas évanoui quand tu m'as embrassé !

FANNY.

Moi ? Je t'ai embrassé ?

MARIUS.

Oui.

FANNY.

Quand ?

MARIUS.

Il y a longtemps. Un soir que nous jouions aux cachettes sur le port. J'avais bien quinze ans, et toi, onze ou douze.

FANNY.

Je ne me rappelle pas.

MARIUS.

Nous étions derrière des sacs de café et, tout d'un coup, tu m'as embrassé là. (*Il montre sa tempe.*)

ACTE PREMIER

FANNY.

Moi ?

MARIUS.

Oui, toi. Et pas qu'une fois. Un autre jour, aussi, sur le quai de Rive-Neuve... Tu l'as vraiment oublié ?

FANNY.

Tu sais, quand on joue aux cachettes, c'est toujours un peu pour embrasser les garçons.

MARIUS.

Ah !... Tu en as embrassé d'autres ?

FANNY.

Oui, peut-être !

MARIUS.

Qui ?

FANNY.

Victor, Mathieu, Louis... Tous ceux qui jouaient avec nous.

MARIUS.

Tiens, tiens...

FANNY.

Et toi, tu n'embrassais pas les autres filles ?

MARIUS.

Je ne me souviens pas.

FANNY.

Je me souviens très bien que tu avais fait une caresse à Césarine, et qu'elle t'avait donné des poux.

MARIUS .

MARIUS.

Et un autre jour ; tu l'avais giflée, parce qu'elle se cachait avec moi dans la cave.

FANNY.

Oh ! pauvre ! Je m'en moquais bien qu'elle se cache avec toi ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

MARIUS.

Oh !... Je te dis ça pour parler.

FANNY.

Tu serais bien aimable de ne pas faire des plaisanteries de ce genre. Surtout maintenant.

MARIUS.

Pourquoi « maintenant » ?

FANNY (*mystérieuse*).

Parce que.

MARIUS.

Qu'y a-t-il de changé ?

FANNY (*même jeu*).

Des choses.

MARIUS.

Quelles choses ?

FANNY (*elle feint de se décider*).

Écoute, si tu me promettais de ne le dire à personne...

MARIUS.

Tu sais bien que tu peux avoir confiance !

ACTE PREMIER

FANNY.

On dit ça, et après on répète tout pour le plaisir de parler.

MARIUS (*impatient*).

Si tu ne veux pas me le dire, je ne te force pas.

FANNY.

Écoute, je crois que je vais me marier.

MARIUS.

Toi ?

FANNY.

Oui.

MARIUS.

Avec qui ?

FANNY.

Personne ne le sait encore, mais à toi, je vais te le dire, parce que tu vas me donner un conseil.

MARIUS.

Bon. Avec qui ?

FANNY.

Je ne suis pas malheureuse, et les coquillages, je ne m'en plains pas. Mais j'aimerais mieux faire un travail où on a des employés.

MARIUS.

Tu es pratique, toi.

MARIUS .

FANNY.

J'ai dix-huit ans. C'est le meilleur moment pour choisir, parce que je ne serai jamais plus jolie que maintenant... Et il me semble que si l'occasion se présente... Il ne faut pas la laisser échapper.

MARIUS (*nerveux*).

Et... L'occasion s'est présentée ?

FANNY.

Oui.

MARIUS.

Qui ?

FANNY.

Il m'a demandée à ma mère...

MARIUS.

Qui ?

FANNY.

Je ne sais pas si je fais bien de te le dire.

MARIUS (*exaspéré*).

Si tu ne veux pas le dire, garde-toi-le.

FANNY.

Tu le sauras bientôt, vaï.

MARIUS.

Oh ! Je le sais déjà. C'est le petit Victor. Il y a assez longtemps que ça se comprend.

FANNY.

Et toi, tu l'as compris ?

ACTE PREMIER

MARIUS.

Tout le monde l'a vu. Il venait te parler tous les soirs, sous prétexte de manger des coquillages... Il en a mangé tellement qu'il a failli mourir de l'urticaire.

FANNY.

Qu'est-ce que ça prouve ?

MARIUS.

Ça prouve que c'est un imbécile. Et puis, si tu comptes sur le magasin, son père n'est pas encore mort, tu sais.

FANNY.

Oh ! Je n'attends après la mort de personne, et je me moque bien de Victor !

MARIUS.

Alors, qui c'est ?

FANNY.

Panisse.

MARIUS (*incrédule*).

Panisse ? Le père Panisse ?

FANNY.

Oui, Monsieur Panisse. Depuis quelque temps je le voyais venir... Et puis, dimanche dernier, il nous a menées au cabanon, moi et ma mère.

MARIUS.

Je le sais, il y avait ta mère !

FANNY.

Oui. Et pendant qu'elle faisait la bouillabaisse, nous

MARIUS .

sommes allés nous promener sur les rochers. Et tout d'un coup, il enlève son chapeau et il se met à genoux.

MARIUS (*goguenard*).

Le Père Panisse ? Ha !

FANNY.

Et il me dit qu'il m'aimè, que je suis la plus jolie de tout Marseille, et qu'il me veut. Et puis, il se relève, et il essaie de m'embrasser.

MARIUS (*goguenard*).

Il essaie de t'embrasser. Et alors ?

FANNY.

Alors, je lui donne une gifle, parce que c'était le plus sûr moyen qu'il me demande à ma mère. Et ce matin, il m'a demandée. Voilà.

MARIUS.

Eh bien, ma fille, tu es une belle menteuse.

FANNY.

Tu ne le crois pas ?

MARIUS.

Non.

FANNY.

Pourquoi ?

MARIUS.

Parce qu'il veut ta mère, je le sais ! J'ai vu la robe d'Honorine, tout à l'heure. Et j'ai vu comment elle lui parlait...

ACTE PREMIER

FANNY.

Bon.

MARIUS.

Tu as beau dire « bon » tu ne me feras pas croire que tu as pensé une seconde à épouser Panisse.

FANNY.

Bon ! Alors, tu ne veux pas me donner un conseil ?

MARIUS.

Oui. Je te conseille, quand tu voudras me faire marcher, de chercher une histoire moins bête que celle-là...

FANNY.

Bon.

MARIUS.

Allons ! Un homme qui a les yeux plissés comme le côté d'un soufflet...

FANNY.

Tais-toi, le voilà.

(Panisse paraît sur la porte, guilleret.)

Scène IX

PANISSE, FANNY, MARIUS.

PANISSE *(galant)*.

Eh bien, ma jolie, tu te reposes ?

MARIUS .

FANNY.

Je reste un peu au frais en attendant les clients.

PANISSE.

Tu as bien raison.

(Il déclame.)

Le soleil est le dieu du jour.
Mais cachez-lui ce frais visage.
Car il pourrait brûler, dans son ardeur sauvage,
Les douces roses de l'amour !

MARIUS.

Hé ! Hé ! Panisse, c'est bien envoyé, ça !

PANISSE *(très à son aise)*.

C'est ma spécialité, mon cher. Filer le madrigal. Les dames en sont friandes... et il n'y a rien de tel que quatre petits vers.

FANNY.

C'est vous qui les avez faits ?

PANISSE.

Je te dirais oui si j'étais menteur et si je n'étais pas certain que tu les verras sur un pot de pommade dans la vitrine du bureau de tabac qui fait le coin de la rue Victor-Gelu. D'ailleurs, le plus grand mérite d'une poésie, c'est d'être bien placée dans la conversation. Marius, deux anisettes.

FANNY.

Il y en a une pour moi ?

PANISSE.

Et pour qui serait-elle ? Viens un peu t'asseoir ici. Viens !
(Ils vont s'asseoir assez loin du comptoir, sur la banquette.)





ACTE PREMIER

Panisse parle en baissant le ton pendant que Marius prépare la bouteille et les verres.) Je viens de parler à ta mère. Elle est en train de regarder ma comptabilité. Et je crois que nous serons d'accord si tu dis oui.

FANNY.

Je vous ai demandé quelques jours, Panisse.

PANISSE.

Et tu as bien fait... Il n'est pas mauvais de faire attendre une réponse : ton oui me fera plus plaisir encore.

(Marius vient disposer les verres et les remplir.)

FANNY *(elle parle pour que Marius entende)*.

Dites, Panisse, combien c'est que vous en avez, d'ouvrières ?

PANISSE.

Vingt-trois, et j'en cherche trois autres, parce que j'ai une commande importante pour la Malaisie. Un trois-mâts. J'irai cet après-midi pour vérifier les mesures. *(A Marius.)* Hé ! petit, remplis bien les verres.

MARIUS.

Ils sont pleins !

FANNY.

Oh ! menteur !

PANISSE.

Tu comptes ça deux francs vingt-cinq, et il y manque au moins les centimes.

MARIUS.

Tenez, tenez...

MARIUS.

(Il achève de remplir les verres et fait déborder l'anisette dans les soucoupes.)

PANISSE.

Fais attention, tu verses à côté !

FANNY.

Il est un peu fatigué, aujourd'hui.

(Marius ne dit rien. Il rebouche sa bouteille et retourne au comptoir. Pendant les répliques suivantes, Panisse prend son verre d'une main, sa soucoupe de l'autre et boit la liqueur que Marius a répandue dans la soucoupe.)

PANISSE *(très gentleman)*.

Vraiment, ce ne sont pas des manières. *(Il a bourré sa pipe et il fouille ses poches depuis un moment.)* Coquin de sort ! J'ai oublié mes allumettes !

FANNY.

Attendez !

(Elle prend le pyrophore sur la table voisine. Elle allume l'allumette et la tient elle-même au-dessus du fourneau de la pipe. Marius, qui n'a pas perdu un mot de la conversation, regarde ce tableau avec une inquiétude grandissante.)

PANISSE.

C'est gentil, ce que tu viens de faire. Une allumette tenue par une aussi jolie main.

FANNY.

Oh ! Panisse, ne dites pas que j'ai de jolies mains !

PANISSE.

Elles sont petites comme tout ! *(Il lui prend la main et*

ACTE PREMIER

la regarde.) Elles sont fines, elles sont chaudes... Et tu as une bien belle bague...

FANNY.

Elle vous plaît ?

PANISSE.

Elle fait très bien. Elle est en or ?

FANNY.

Je ne crois pas. Je l'ai trouvée dans une pochette-surprise.

PANISSE.

Alors, elle est en cuivre !

FANNY.

Tant pis !

PANISSE.

Tu n'as jamais eu une bague en or ?

FANNY.

Non.

PANISSE.

Et ton collier, il est en or ?

FANNY.

Oh ! mon collier, oui. C'est ma tante Zoé qui me l'a donné pour ma communion.

PANISSE.

Il est joli... (*Il prend le collier du bout de ses gros doigts et se rapproche peu à peu, sous prétexte de l'examiner.*) Il est très joli... Il y a une médaille au bout ?

MARIUS

(Il touche légèrement la peau de Fanny pour faire sortir la médaille qui est entre les seins.)

FANNY *(elle recule)*.

Oui... Attendez... Je vais la sortir.

(Panisse prend la médaille et se penche pour lire.)

PANISSE.

Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?

FANNY.

C'est ma date de naissance.

(Panisse se penche, respire fortement. Marius s'agite de plus en plus et soudain tousse très fort.)

MARIUS.

Hum ! Ahum ! Humhum ! *(Panisse ne l'a pas entendu. Il est perdu dans sa contemplation oblique. Alors Marius qui n'y tient plus, dit brusquement.)* Fanny ! Ta mère te crie !

FANNY.

J'ai pas entendu !

(Panisse lève la tête. Il est tout rouge.)

MARIUS.

Je te dis que ta mère t'appelle. Ça fait trois fois.

FANNY.

Tu as des rêves !

PANISSE.

En tout cas, si elle a besoin de toi, elle sait où tu es.

ACTE PREMIER

(Marius se tait, fort agité. Il fait mille gestes incohérents pour changer de place diverses bouteilles.) Parlons un peu sérieusement. Avec ta mère, nous avons discuté des chiffres... Nous sommes allés chez moi et puis...

(Il baisse la voix parce que Marius écoute. On n'entend plus rien, Panisse et Fanny restent assis sans parler. De temps à autre, elle jette un regard sur Marius pour voir les effets de son jeu. Marius se rapproche d'eux, sous prétexte d'essuyer la table voisine.)

MARIUS *(agressif)*.

C'est moi qui vous empêche de parler ?

PANISSE.

Non.

MARIUS.

Vous parlez doucement et parce que je m'approche, vous vous taisez.

FANNY.

Peut-être que nous disons des choses personnelles.

MARIUS.

Quand on ne veut pas parler devant le monde, c'est qu'on dit des saletés.

FANNY.

Des saletés, dis, grossier !

PANISSE *(avec une grande noblesse)*.

Marius, fais un peu attention à qui tu t'adresses.

MARIUS.

Je m'adresse à vous, et je vous dis que ça me fait mal au cœur de vous voir.

MARIUS

PANISSE.

Tu n'as qu'à tourner l'œil de l'autre côté.

MARIUS.

Et puis, je n'aime pas qu'on me regarde d'un air sur deux airs !

PANISSE.

Moi, je te regarde d'un air sur deux airs ?

FANNY.

Tu deviens fou, mon pauvre Marius !

PANISSE.

Un pauvre fou !

MARIUS.

Faites attention ! Il y a des fous dangereux, et j'en connais un que la main lui démange de vous envoyer un pastisson !

FANNY.

Marius !

PANISSE.

A moi, un pastisson ! (*Avec une commisération infinie.*)
O pauvre petit !

MARIUS.

Sortez un peu de la banquette, avancez-vous, si vous êtes un homme !

PANISSE.

Si on te pressait le nez, il en sortirait du lait !

ACTE PREMIER

(Fanny éclate de rire.)

MARIUS *(lui tend son nez)*.

Eh bien, essayez donc ! Tenez, le voilà mon nez ! Vous avez peur, hein ?

(Marius est penché sur Panisse et le regarde dans les yeux, à trois centimètres.)

PANISSE *(avec le calme qui précède les tempêtes)*.

Marius, fais bien attention, Tu ne me connais pas !

MARIUS.

Eh bien, faites-vous connaître... C'est le moment ! Malheureux !

PANISSE *(il se lève brusquement)*.

Malheureux ! C'est à moi que tu dis malheureux ?

FANNY *(se soulève et retient Panisse)*.

Panisse !...

PANISSE.

Laisse. C'est une affaire entre hommes... Tiens-moi le chapeau. *(Il donne son chapeau à Fanny. Il s'approche de Marius. jusqu'à le toucher. Tous deux se regardent sous le nez.)* Donne-le un peu ton pastisson.

MARIUS.

Pressez-le-moi un peu le nez !

PANISSE.

Pauvre petit !

MARIUS.

Malheureux !

MARIUS

PANISSE (*avec plus de force*).

Pauvre petit !

MARIUS (*de même*).

Commerçant !

PANISSE.

Tu parles, tu parles, mais tu n'oses pas commencer !

MARIUS.

Vous faites beaucoup de menaces, mais rien d'autre !

PANISSE (*avec une fureur soudaine*).

Oh ! Si je ne me retenais pas !

MARIUS.

Ah ! Si vous n'aviez pas de cheveux gris !

PANISSE.

Tu veux peut-être que je me les arrache pour te faire plaisir ? (*A ce moment, une voix à la cantonade appelle : « Panisse ! » Sans bouger, les yeux toujours fixés sur ceux de Marius, Panisse, d'une voix de tonnerre, répond.*) Vouei !

LA VOIX.

Il y a du monde au magasin !

PANISSE.

Je suis occupé ! (*Il quitte son attitude belliqueuse. Il remonte son pantalon à deux mains, et dit simplement.*) Tu as de la chance ! (*Il recule d'un pas.*) Fanny, je te quitte, puisque mes affaires l'exigent. Est-ce que tu me feras le plaisir de venir goûter chez moi, tout à l'heure ?

FANNY.

Pourquoi pas ici ?

ACTE PREMIER

PANISSE.

Parce que je refuserai, désormais, de mettre le pied dans une maison, où les gens ne savent pas se tenir à leur place.

MARIUS.

Vous avez beau prendre l'accent parisien, ça ne m'impressionne pas.

PANISSE (*comme s'il n'avait pas entendu*).

Alors, Fanny, à tout à l'heure, je t'attends là-bas. (*A Marius.*) Deux anisettes à deux francs vingt-cinq font quatre francs cinquante. Tenez : gardez tout, garçon.

(*Et il sort, laissant Marius pétrifié. Fanny sourit. Un temps de silence assez lourd.*)

Scène X

FANNY, MARIUS, PIQUOISEAU.

FANNY.

Marius, tu n'es pas gentil de faire tant de bruit pour des choses qui ne te regardent pas.

MARIUS (*furieux*).

Et puis je t'apprendrai qu'ici c'est un bar, ce n'est pas une maison de rendez-vous.

FANNY.

Dis donc, sois un peu poli avec moi, au moins.

MARIUS.

Tu ne le mérites pas.

MARIUS

FANNY.

Pourquoi ?

MARIUS.

Ah ! si je ne l'avais pas vu, je ne l'aurais jamais cru. C'est honteux ce que tu fais avec ce pauvre vieux.

FANNY.

Quel pauvre vieux ?

MARIUS.

Tu ne vois pas que tu risques de le tuer ? Du temps, qu'il regardait dans ton corsage, il soufflait, il suait, il était rouge comme un gratte-cul.

FANNY.

Tu étais bien plus rouge que lui. Et puis, j'ai un soutien-gorge. Et puis ça ne te regarde pas.

MARIUS.

Au fond, tu as bien raison, et j'ai bien tort de m'en mêler. J'ai d'autres soucis en tête, heureusement. (*Il est retourné au comptoir, il rince deux ou trois verres.*) Seulement, ça me fait de la peine de voir que tu es en train de devenir comme ta tante Zoé.

FANNY.

Je n'ai pas le droit de me marier ?

MARIUS.

Non, tu n'as pas le droit d'épouser un veuf qui a soixante ans.

FANNY.

Pourquoi ? Tu sais qu'il a beaucoup d'argent, Panisse.

ACTE PREMIER

J'aurai une bonne... et il me fait une dot de cent mille francs.

MARIUS.

Dis-moi tout de suite que tu te vends.

FANNY.

Pourquoi pas ?

MARIUS.

Fanny, si tu faisais ça, tu serais la dernière des dernières.

FANNY.

Quand on a une bonne, elle est encore plus dernière que vous.

MARIUS.

Mais ce n'est pas possible, voyons... Fanny, est-ce que tu as pensé à tout ?

FANNY.

Comment, à tout ?

MARIUS.

Tu sais bien que quand on se marie, il ne suffit pas d'aller à la mairie, puis à l'église.

FANNY.

On commence par là.

MARIUS.

Et après ?

FANNY.

Après, il y aura un grand dîner chez Basso.

MARIUS

MARIUS.

Oui, mais après ? Quand tu seras seule avec lui ?

FANNY.

Je verrai bien !

MARIUS.

Il faudra que tu te laisses embrasser...

FANNY.

Tant pis !

MARIUS.

Il t'embrassera sur la bouche, et puis sur l'épaule...

FANNY.

Tais-toi, Marius. Ne me parle pas de ces choses...

MARIUS.

Il faut en parler maintenant, parce qu'après ce sera trop tard... Fanny, pense aux choses que je ne peux pas te dire... Il va te serrer dans ses bras, ce dégoûtant, ce voyou ! *(Il court à la porte et crie.)* O saligaud ! *(Une vieille dame qui passait reçoit le mot en pleine figure. Elle pirouette et disparaît. Fanny rit joyeusement.)* Oh ! je sais bien pourquoi tu ris, va. Mais ce n'est pas vrai.

FANNY.

Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

MARIUS.

Tu t'imagines que je suis jaloux, n'est-ce pas ?

FANNY.

Oh ! Voyons, Marius... Pour être jaloux, il faut être amoureux.

ACTE PREMIER

MARIUS.

Justement, et je ne suis pas amoureux de toi.

FANNY.

Je le sais bien.

MARIUS.

Ce n'est pas parce qu'on a joué aux cachettes qu'on est amoureux.

FANNY.

Mais bien sûr, voyons !

MARIUS.

Remarque bien, je ne veux pas dire que je te déteste, non ce n'est pas ça. Au contraire, j'ai beaucoup d'affection pour toi. Je viens de t'en donner la preuve. Mais de l'amour ? Non. Oh ! naturellement, si j'avais voulu, moi aussi, j'aurais pu t'aimer... Jolie comme tu es, ça n'aurait pas été difficile. Mais je n'ai pas voulu... Parce que je savais que je ne pourrais pas me marier. Ni avec toi, ni avec personne.

FANNY.

Tu veux te faire moine ?

MARIUS.

Non, mais je ne peux pas me marier.

FANNY.

Pourquoi dis-tu une bêtise pareille ?

MARIUS.

Oh ! Ce n'est pas une bêtise ! C'est la vérité... (*Entre Piquoiseau qui lui parle bas à l'oreille.*) Tout de suite ?

MARIUS

(Piquoiseau dit oui de la tête et va s'asseoir à sa place habituelle.)

MARIUS.

Fanny, veux-tu garder le bar quelques minutes ?

FANNY (*nerveuse*).

Et s'il vient des clients ?

MARIUS.

Tu les serviras...

FANNY.

Je ne sais pas les prix.

MARIUS.

Tu as un tarif... Tu t'arrangeras à peu près...

FANNY.

Bon. Mais tâche de revenir avant 4 heures, parce que tu sais que je vais goûter chez Panisse !...

MARIUS.

Bon... Je serai de retour dans vingt minutes...

(Il sort en hâte. Fanny reste songeuse. Brusquement, la sirène siffle : les ouvriers qui dormaient au soleil se lèvent et s'en vont, la veste pendue à l'épaule. On entend au loin les coups de marteau des démolisseurs de navires. Le rideau descend.)

RIDEAU

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

Le petit bar. Il est 9 heures et demie du soir.

Scène I

CÉSAR, FANNY, LE CHAUFFEUR.

César est à la caisse et il compte la recette de la journée. Il a fait de petits rouleaux avec des pièces de 1 et 2 francs, il épingle les billets par liasses et il recolle ceux qui sont en loques. Fanny qui est en train de rentrer ses bourriches, paraît triste. Assis tout seul devant une petite table, le chauffeur du ferry-boat déguste un bock et fume un ninas. Il a mis un complet très clair, avec des souliers vernis. Sa figure est presque propre. Après chaque gorgée de bière, il aspire fortement en avançant la lèvre inférieure, comme les gens qui sucent leur moustache. Il regarde Fanny, avec une intensité effrayante.

CÉSAR.

Dis, gommeux, tu n'as pas vu sortir Marius ?

LE CHAUFFEUR.

Non, je l'ai pas vu.

(On frappe à la vitre, c'est un client de la terrasse.)

MARIUS

CÉSAR (*derrière le comptoir*).

On y va ! (*Cependant, il ne se dérange pas et continue à coller. Au bout d'une minute, on frappe de nouveau.*) Qu'il est pressé, celui-là ! (*Il se lève.*) Il faut tout de même y aller. (*Il sort.*)

FANNY (*au chauffeur qui est devant le comptoir*).

Dis donc, est-ce que tu connais cet homme qui est venu chercher Marius tout à l'heure ?

LE CHAUFFEUR (*tout rouge*).

Peut-être je l'aurais connu si je l'aurais vu.

FANNY.

Il est grand, la figure basanée, tout rasé. Tu ne l'as jamais vu avec Marius ?

LE CHAUFFEUR.

Non, et je le regrette bien. Ah ! oui, je le regrette bien.

FANNY.

Pourquoi ?

LE CHAUFFEUR (*navré*).

Parce que vous ne me parlez pas souvent, et pour une fois que ça m'arrive, je ne sais pas quoi vous répondre.

FANNY (*elle rit*).

Tu es amoureux de moi ? (*Le chauffeur avale sa salive et devient rouge comme une pivoine.*) Eh bien, tu perds ton temps.

(*Elle remonte vers son éventaire.*)

LE CHAUFFEUR.

Ah ! je le sais bien, et c'est ça le plus triste. Mais ça

ACTE DEUXIÈME

n'empêche pas les sentiments...

CÉSAR

(rentre par la baie, une grappe de verres vides dans chaque main et va derrière son comptoir. Au chauffeur).

Dis donc, Frisepoulet, Panisse est là-bas, devant sa porte, qui fume la pipe. Cours vite lui dire que je l'attends pour boire une bouteille de mousseux.

(Le chauffeur réfléchit fortement, puis il regarde César en faisant la moue et en secouant la tête.)

LE CHAUFFEUR *(convaincu).*

C'est loin.

CÉSAR.

Qué, c'est loin ? Il y a trente mètres.

LE CHAUFFEUR.

Qu'est-ce que vous me donnez si j'y vais ?

CÉSAR.

Je te donnerai un bon chicoulon de mousseux.

LE CHAUFFEUR.

Alors, j'y vais. *(Il se lève, va jusque devant la porte et hurle.)*
Panisse ! O Panisse ! M. César vous offre le champagne !

CÉSAR *(indigné).*

O marrias, tais-toi, que tu vas faire venir tous les soiffeurs du quartier ! *(Il cache la bouteille sous la table.)* Tu es si bête que ça ? On ne les dit jamais, ces choses-là !

LE CHAUFFEUR.

Il vient.

MARIUS

(Un temps. César reprend la bouteille et la débarrasse de ses fils de fer. Le chauffeur prépare trois verres. Entre Panisse par la baie venant de coulisse premier plan jardin. Il est toujours en manches de chemise, la pipe à la bouche, il a des souliers extraordinaires, longs et pointus comme des aiguilles.)

Scène II

CÉSAR, PANISSE, LE CHAUFFEUR, L'AGENT.

CÉSAR *(il garde sa main sur le bouchon de la bouteille).*

O Panisse, que tu te fais rare ! On ne t'a pas vu depuis hier.

PANISSE *(très digne).*

Puisque tu m'invites, je viens ; il serait bien mal poli de te refuser un verre de mousseux.

CÉSAR.

Je comprends !

PANISSE *(grave, et presque solennel).*

Mais j'avais juré de ne plus remettre les pieds chez toi, et c'est une promesse que je tiendrai.

CÉSAR.

Et pourquoi tu ne veux plus remettre les pieds chez moi ?

PANISSE *(sévère).*

Parce que ton fils est un grossier.

CÉSAR.

Mon fils est un grossier ?

ACTE DEUXIÈME

PANISSE.

Un véritable grossier.

CÉSAR (*il hausse les épaules*).

Ah vouatt !

PANISSE.

Il n'y a pas de vouatt ! Et la première fois que je le rencontre, ça sera un coup de pied au derrière.

CÉSAR.

Ah vouatt !

PANISSE (*menaçant et cruel*).

Et tu peux remarquer que je ne porte plus les espadrilles. Aujourd'hui, j'ai mis les souliers.

(*Il exhibe les souliers. Cette menace précise met César hors de lui-même.*)

CÉSAR.

Et c'est à moi que tu viens dire ça ?

PANISSE (*sévère*).

C'est à toi.

(*César descend du comptoir. Le chauffeur veut se mettre entre eux.*)

LE CHAUFFEUR.

Ayayaïe !

CÉSAR (*il repousse le chauffeur du côté gauche*).

Panisse, si seulement tu touches mon petit, moi je t'en fous un de coup de pied dans le derrière, qui te fera claquer des dents !

MARIUS

PANISSE (*il ricane*).

C'est à voir...

LE CHAUFFEUR.

Ayayaïe !

CÉSAR (*il repousse le chauffeur*).

Non, c'est tout vu. Si seulement tu lèves la main sur Marius tu le regretteras six mois à l'hôpital !

PANISSE (*hésitant*).

César, tu ne me fais pas peur.

LE CHAUFFEUR (*même jeu, il se met au milieu*).

Ayayaïe, Ayayaïe !

CÉSAR (*il repousse le chauffeur*).

Si tu frôles un cheveu de sa tête, ce n'est pas à l'hôpital que tu te réveilleras : c'est au cimetière !

PANISSE (*faiblement*).

Tu sais, j'en ai assommé de plus forts que toi !

CÉSAR (*les yeux au ciel*).

Bonne Mère, c'est un meurtre, mais c'est lui qui l'a voulu !
(*Le chauffeur s'est mis entre eux. César, les mains largement ouvertes, s'avance vers Panisse pour l'étrangler. Solennel.*)
Adieu Panisse !

PANISSE (*il flageole et, d'une voix résignée*).

Adieu César ! (*Il tombe sur la première chaise à droite. César l'étrangle. Le chauffeur a bondi jusqu'à la porte et regarde le combat, épouvanté. Soudain une détonation retentit. Le chauffeur disparaît dans la rue. C'est le bouchon du mousseux qui vient de sauter. Panisse râle.*) Le mousseux... Le mousseux.

ACTE DEUXIÈME

CÉSAR.

O coquin de sort !

(Il lâche Panisse et court derrière le comptoir chercher la bouteille de mousseux. Il saisit la bouteille et la bouche avec la paume de sa main. Panisse, qui est remonté devant le comptoir, à droite, a pris les deux verres et les lui tend. César les remplit. Puis il en prend un et boit. Panisse fait de même. Un temps.)

PANISSE *(très naturel)*.

Il n'est pas assez frais.

CÉSAR *(il regrette une erreur)*.

C'est vrai, il n'est pas assez frais. Je vais en mettre une bouteille dans le puits pour demain.

PANISSE *(il tend de nouveau son verre)*.

Mais quand même, il n'est pas mauvais...

(César remplit le verre de Panisse. A ce moment, reparait le chauffeur. Il n'ose pas entrer, il reste au milieu du trottoir et il désigne le bar à quelqu'un qu'on ne voit pas.)

LE CHAUFFEUR.

C'est là !

(Entre un agent de police.)

L'AGENT.

Où donc ?

CÉSAR.

Quoi ! Qu'est-ce que vous cherchez ?

MARIUS

L'AGENT.

La bagarre.

PANISSE.

Quelle bagarre ?

LE CHAUFFEUR (*qui se rapproche et descend*).
Je croyais que vous vous battiez ?

CÉSAR.

Qué battiez ? Nous parlions !

PANISSE.

Ça te regarde, ce que nous disons, petit galapiat ?

CÉSAR (*affectueux*).

Té, Panisse, rends-moi service. Profite que tu as des souliers pointus pour lui donner un coup de pied au cul.

PANISSE

(*au milieu de la scène, fait signe au chauffeur d'approcher*).

Approche-toi un peu, pour voir !

LE CHAUFFEUR

(*qui bat en retraite derrière la table de gauche, puis prend son verre vide et remonte derrière l'agent*).

Et le mousseux, alors ?

CÉSAR.

Le mousseux n'est pas pour les vipères. Cours te noyer, va !

LE CHAUFFEUR (*dégoûté, repose son verre*).

Té, je vous séparerai plus, et j'irai plus faire vos commissions.

ACTE DEUXIÈME

(Il s'enfuit par la baie.)

L'AGENT.

Il est venu me dire qu'il avait entendu un coup de feu!

CÉSAR.

Qué coup de feu ? C'est le bouchon du mousseux qui a pété !

L'AGENT *(lorgne la bouteille)*.

Ah ! fort bien ! Ce doit être un grand vin, pour que son explosion puisse prêter à confusion avec la déflagration d'une détonation. Il a l'air gaillard !

CÉSAR.

Je comprends qu'il est gaillard ! Dites, vous n'en boirez pas souvent comme celui-là. *(Il a rempli un verre. L'agent tend la main.)* Vous n'en boirez même peut-être jamais.

(César a pris le verre et le boit.)

L'AGENT *(il lorgne toujours la bouteille)*.

En somme, il ne me reste plus qu'à me retirer ?

CÉSAR.

Bien sûr !

L'AGENT.

Bon. Bon. Bon.

(Il sort, vexé.)

CÉSAR.

Tu crois pas, cette petite crapule de chauffeur qui va chercher les gendarmes ! *(Ils boivent de nouveau. D'une voix*

MARIUS

très conciliante.) Dis, Panisse, si tu rencontres Marius, ne lui donne pas, ce coup de pied.

PANISSE (*affectueux*).

Tu le sais bien, que je ne le donnerai pas. Ce que j'en disais c'était question d'amour propre... A la tienne.

(*Ils boivent.*)

CÉSAR.

Dis, maintenant soyons sérieux. Qu'est-ce qu'il t'a fait le petit ?

PANISSE.

Il m'a provoqué, il m'a reproché d'avoir les cheveux un peu gris, comme si c'était de ma faute !

CÉSAR.

Mais toi, tu lui avais dit quelque chose ?

PANISSE (*innocent*).

Rien du tout.

CÉSAR.

Voyons, si tu ne lui avais pas cherché dispute, il se serait tenu tranquille !

PANISSE.

Et pourquoi je lui aurais cherché dispute ? Je me connais, César, j'ai appris à me méfier de mon caractère, et c'est pour cela que je ne suis pas homme à commencer une querelle qui peut finir par un massacre. Je t'affirme que je ne lui disais rien, absolument rien. Je ne le regardais même pas, et il s'est jeté sur moi.

CÉSAR.

Ça tout de même, c'est un peu fort !

ACTE DEUXIÈME

PANISSE.

Et il a fait un geste comme pour m'étrangler !

CÉSAR (*désespéré*).

S'il s'amuse à étrangler la clientèle maintenant !... Oh !...
Il n'y a pas à dire, cet enfant a quelque chose.

PANISSE.

Et quoi ?

CÉSAR.

Je me le demande. Tu n'as rien remarqué, toi ?

PANISSE.

Si. J'ai remarqué qu'il a voulu m'étrangler.

CÉSAR.

Mais à part ça, tu n'as rien vu ?

PANISSE.

Non, je n'ai rien vu, mais, je suis de ton avis : il a beaucoup changé, ton fils. Il est tout drôle, tout chose...

CÉSAR.

Et pour quelle raison ?

PANISSE.

Oui, pour quelle raison ? (*Un temps.*) Peut-être qu'il fume de l'opion.

CÉSAR.

De l'opion ?

PANISSE.

Eh oui, comme les Chinois, avec un bambou. Ça vous fait devenir fada.

MARIUS

CÉSAR.

Oh ! mais dis donc, tu as vite fait, toi, de déshonorer les familles ! De l'opion !

PANISSE.

Remarque, c'est toi qui me demandes mon idée : je cherche, j'étudie...

CÉSAR.

Eh bien ! moi, je crois que c'est bien plus simple, et bien plus naturel : (*à mi-voix.*) Tu ne saurais pas, par exemple, s'il a une maîtresse ?

PANISSE.

Ça, je ne sais pas.

CÉSAR.

Eh bien, moi, je sens une femme là-dessous, parce qu'il n'y a que l'amour qui puisse rendre un homme aussi bête.

PANISSE (*s'assied*).

Tu ne crois pas, par exemple, qu'il soit amoureux de Fanny ?

CÉSAR.

Oh ! non. Ils se connaissent depuis trop longtemps !

PANISSE.

Je te dis ça parce qu'au moment où il s'est rué sur moi, j'étais là, assis à côté de Fanny.

(*Il désigne la banquette de droite.*)

CÉSAR.

Je ne vois pas le rapport.

ACTE DEUXIÈME

PANISSE.

Il a eu peut-être l'idée que je lui faisais la cour.

CÉSAR.

Toi ? (*Il rit.*) Il est fou, mais pas au point d'être jaloux d'un homme de ton âge.

PANISSE (*vexé*).

Qui sait ?

CÉSAR.

Allons, je te parle sérieusement. Non, il ne s'agit pas de Fanny. Pour moi, il doit connaître en ville une femme qui le fait souffrir, et (*tragique*) j'ai peur que ce soit la femme d'Escartefigue.

PANISSE.

Oh ! elle en a rendu heureux plus de cinquante, elle ne ferait pas souffrir le fils d'un ami.

CÉSAR.

Alors qui est-ce ?

PANISSE.

Tu devrais interroger Marius.

CÉSAR.

Oh ! c'est bien ce que je vais faire à la fin. Jusqu'ici, je n'ai pas osé. Marius, quoiqu'il ait vingt-trois ans, je lui donnerais encore des calottes si c'était nécessaire. Mais je n'ose pas lui parler de femmes.

PANISSE.

Pourquoi ?

MARIUS

CÉSAR.

Par un sentiment bien drôle. La pudeur.

PANISSE.

Qué pudeur ?

CÉSAR.

La Pudeur Paternelle.

PANISSE.

Tu as des sentiments bien distingués.

(Il se tient le pied gauche à deux mains et tire sur son soulier en faisant des grimaces.)

CÉSAR *(rêveur et digne)*.

Si tu étais père, tu serais aussi distingué que moi. *(Panisse se lève, il souffre du pied gauche.)* Qu'est-ce que tu as ?

PANISSE *(essaie de marcher)*.

La pointe me presse sur mon oignon. Je crois que je ferais mieux de les quitter...

CÉSAR

(s'est approché de lui et se baisse pour examiner les chaussures de Panisse).

Oyayaïe ! Coquin de sort, comme ils sont tendus !

PANISSE.

C'est ceux de mon mariage.

CÉSAR *(inquiet)*.

Je ne sais pas si tu vas pouvoir les enlever...

PANISSE *(optimiste)*.

Oh ! avec une paire de ciseaux, on peut toujours...

ACTE DEUXIÈME

Alors sans rancune, qué ?

CÉSAR.

Mais, naturellement !

PANISSE (*se dirige vers la baie en passant devant César*).

Et ne te fais pas de mauvais sang pour ton fils. Ça lui passera.

CÉSAR.

Je vais m'en occuper. A demain, ma vieille Panisse. Et ne fais pas de mauvais rêves.

PANISSE.

Risque pas !

(*Il sort en riant et en boîtant.*)

CÉSAR (*sur le seuil de la baie, il crie*).

Et ne vas pas jouer au football avec ces souliers-là, surtout !

(*Dix heures sonnent au clocher des Accoules. Puis Honorine surgit dans la lumière de la terrasse.*)

Scène III

HONORINE, CÉSAR, MARIUS.

HONORINE.

Bonsoir César.

CÉSAR (*finit de ranger sa caisse*).

Bonsoir Norine. C'est vous ? A dix heures du soir ?

MARIUS

HONORINE.

Eh oui. C'est mercredi, aujourd'hui. Je vais à Aix, chez ma sœur Claudine, par le train de onze heures... Alors, comme j'étais un peu en avance, je suis passée par ici parce que j'ai quelque chose à vous dire.

CÉSAR.

Eh bien, dites-le, Norine.

HONORINE (*gênée*).

C'est que c'est pas facile.

CÉSAR.

Pourquoi ?

HONORINE.

Je viens vous parler de Fanny.

CÉSAR.

Me parler de Fanny ?

HONORINE (*mystérieuse*).

De Fanny et de Marius.

CÉSAR (*intéressé*).

De Fanny et de Marius ? Alors, asseyez-vous, Norine. Qu'est-ce que vous prenez ?

HONORINE.

Ce sera un mandarin-citron.

(*Elle va s'asseoir.*)

CÉSAR (*il prépare deux verres*).

Alors ? Fanny et Marius ? (*Honorine hésite.*) C'est si difficile que ça ?

ACTE DEUXIÈME

HONORINE (*brusquement*).

Enfin, bref, Panisse veut la petite.

CÉSAR (*perplexe*).

Panisse veut la petite. Pourquoi faire ?

HONORINE.

Pour l'épouser.

CÉSAR (*stupéfait*).

Comment ! Panisse veut épouser Fanny ?

HONORINE.

Il me l'a demandée ce matin.

CÉSAR.

Oh ! le pauvre fada ! Quelle mentalité ! Mais il est fou, ce pauvre vieux ?

HONORINE.

C'est ce que j'y ai dit. Mais il veut une réponse pour demain.

CÉSAR.

Et qu'est-ce qu'elle dit la petite ?

HONORINE.

Elle dira peut-être oui, si elle ne peut pas avoir celui qu'elle veut.

CÉSAR (*avec finesse*).

Et celui qu'elle veut c'est Marius.

HONORINE (*gênée*).

Tout juste.

MARIUS

CÉSAR.

Ayayaïe ! Je commence à comprendre le carnage d'hier matin.

HONORINE (*elle se rapproche*).

Figurez-vous que, tout à l'heure, je l'entends qui pleure dans sa chambre. Déjà, cette nuit, il m'avait semblé qu'elle reniflait beaucoup... Alors j'y vais sans faire de bruit et je la trouve allongée sur son lit. « Qu'est-ce que tu as ? » Elle me fait : « J'ai la migraine. — Cette nuit aussi, tu avais la migraine ? — Oui, cette nuit aussi. — Alors il va falloir te mener au docteur. — Non, je ne veux pas aller au docteur. » Et elle pleurait toujours. Alors, je lui dis : « Vé, ma petite Fanny, je suis ta mère, n'est-ce pas ? Si tu ne le dis pas à moi, tu ne le diras à personne. Qu'est-ce que tu as ? — J'ai rien. » Alors, je l'embrasse, je la menace, je la gronde, je la supplie. Bou Diou, qué patienço ! Si j'avais fait ça à ma pauvre mère, d'un viremain, elle m'aurait mis la figure de l'autre côté.

CÉSAR (*convaincu*).

Ah ! je comprends ! Et alors ?...

HONORINE.

Et enfin, bref, à la fin des fins, elle me dit qu'elle aime Marius et qu'ils se sont parlé hier au soir.

CÉSAR (*charmé*).

Très bien. Et qu'est-ce qu'il lui a dit ?

HONORINE.

Il ne veut pas qu'elle prenne Panisse.

CÉSAR.

Bon. Mais lui, Marius, il lui a dit qu'il l'aimait ?

ACTE DEUXIÈME

HONORINE.

A ce qu'il paraît qu'il le lui a fait comprendre.

CÉSAR (*clin d'œil malicieux*).

Ah ! oui ! Il l'a un peu embrassée ?

HONORINE.

Eh non ! Il « le lui a fait comprendre ». Voilà ce qu'elle m'a dit.

CÉSAR.

C'est bizarre. Il lui a fait comprendre sans l'embrasser ?

HONORINE (*évasive*).

A ce qu'il paraît.

CÉSAR.

Enfin, elle vous a dit qu'ils se veulent tous les deux ?

HONORINE (*elle explose*).

Marius lui a dit qu'il ne pouvait pas l'épouser !

CÉSAR.

Pourquoi ?

HONORINE (*violente*).

Il ne veut pas le dire ! Ma petite lui a presque demandé sa main, à ce beau monsieur, et il ne répond pas, et il me la fait pleurer sans même dire pourquoi ! Dites, César, qu'est-ce que c'est, des manières comme ça ? Qu'est-ce qu'il lui faut, à ce petit mastroquet, une princesse ?

CÉSAR.

Ne vous fâchez pas, Norine ! Après tout, peut-être qu'il ne l'aime pas.

MARIUS

HONORINE.

Il ne l'aime pas ? Il serait le seul à Marseille ! Tous les hommes la regardent, et il n'y a que lui qui ne la verrait pas ! Et puis, s'il ne l'aime pas, pourquoi est-il jaloux de Panisse !

CÉSAR (*après un temps de réflexion*).

Tout ça n'est peut-être pas difficile à arranger.

HONORINE (*se lève, furieuse*).

Eh bien, tâchez de l'arranger vite, parce que si ma petite continue à pleurer la nuit, moi je fous le feu à votre baraque !

CÉSAR.

Hé ! doucement, Norine, doucement ! Il la refuse. Eh bien, nous allons l'attendre ici, et puis nous lui demanderons pourquoi.

HONORINE.

Ah ! non ! Pas devant moi !

CÉSAR.

Pourquoi ?

HONORINE.

Je ne veux pas qu'il sache que je suis venue. Parce que, moi je connais les hommes. Si on lui dit que c'est Fanny qui a demandé sa main, elle ne pourra plus jamais lui faire une observation, parce qu'il lui dira : « C'est toi qui m'as demandé, c'est ta mère qui est venue raconter que tu pleurais », exétéra, exétéra... Il finira par la mépriser et ils seront très malheureux.

CÉSAR.

Eh bien, je ne le lui dirai pas. Mais alors, elle, il ne faudra pas qu'elle lui parle de Panisse.

ACTE DEUXIÈME

HONORINE.

Et pourquoi elle lui en parlerait ?

CÉSAR.

Parce que si vous connaissez les hommes, moi, je connais les femmes. Quand ils seront mariés, à la moindre dispute, elle lui dira : « Et dire que pour toi, j'ai refusé Panisse, un homme qui avait des cent mille francs ! Maintenant, je serais riche j'aurais la bonne et l'automobile », exétera... exétera... Et elle le fera mourir à coups de Panisse. Je connais le refrain je l'ai entendu. Ma pauvre femme, elle, c'était un marchand de bestiaux qui l'avait demandée ! Elle m'en a parlé pendant vingt ans ! Vingt ans ! (*Gravement.*) Et pourtant, c'était une femme comme on n'en verra jamais plus.

HONORINE.

Écoutez, ne lui dites rien, et je vous promets qu'elle ne parlera jamais de Panisse.

CÉSAR.

D'accord.

HONORINE.

On trinque ?

CÉSAR.

On trinque.

(*Ils trinquent avec une certaine gravité.*)

HONORINE.

Alors, l'idée de ce mariage vous plaît à vous ?

MARIUS

CÉSAR.

C'est à voir. (*Il va à la porte, soupçonneux.*) Attention que Marius ne vienne pas nous écouter. Si l'affaire se faisait, qu'est-ce que vous lui donneriez, vous, à la petite ?

HONORINE.

Je lui donnerais l'inventaire de coquillages. En le faisant tenir par une bonne commise, ça peut rapporter quarante francs par jour de bénéfice net.

CÉSAR (*déçu*).

Ce n'est pas beaucoup.

HONORINE (*explosion*).

Vous savez, il y en a qui seraient bien contents de la prendre sans rien ! Nous ne sommes pas chez les nègres et elle n'est pas bossue pour que je lui achète un mari !

CÉSAR (*violent*).

Oh ! mais, dites, si votre fille n'est pas bossue, moi, mon petit n'est pas boiteux ! Et vous pouvez chercher sur tout le port de Marseille. Vous en trouverez peut-être des plus grands et des plus gros, mais des plus beaux, il n'y en a pas ! Il n'y en a pas ! Vous avez beau rire ! Il n'y en a PAS ! Et vous savez, ce n'est pas parce que c'est mon fils : moi, je vous parle impartialement. Il est beau, mon petit... C'est un beau petit...

HONORINE (*sarcastique*).

Alors, parce qu'il est beau, il lui faut la fille de Rochilde ?

CÉSAR.

Mais non ! Il ne s'agit pas de Rochilde ? Mais s'ils se marient et qu'ils aient des enfants tout de suite, il leur faut de l'argent !

ACTE DEUXIÈME

HONORINE (*attendrie*).

Ah ! s'ils ont des enfants, je leur ferai une petite rente tant que j'aurai mon banc à la poissonnerie. Quatre ou cinq cents francs par mois.

CÉSAR.

Alors, comme ça, ça peut aller.

HONORINE.

Et vous, qu'est-ce que vous lui donnez ?

CÉSAR.

Moi ?... Il continuera à m'aider au bar en attendant que je me retire... Je les logerai ici... il y a de la place ; et je lui donnerai quinze cents francs par mois.

HONORINE.

Ah ! non, César. Il faut que vous lui donniez un peu plus.

CÉSAR.

Et qu'est-ce que vous voulez que je lui donne ?

HONORINE.

Il faut que vous lui donniez... (*Marius paraît sur la porte. Honorine le voit. Elle change de ton et parle au hasard, comme si elle continuait une conversation.*) Deux belles tranches de fiala et une rascasse de deux kilos qui remue encore la queue.

CÉSAR (*stupéfait*).

Que je lui donne une rascasse de deux kilos qui remue la queue ?

HONORINE (*elle cligne un œil désespérément*).

Mais oui... Et puis, je vous mettrai des fioupelans, des favouilles et un peu de galinette...

MARIUS

CÉSAR (*affolé, d'une voix blanche*).

Dites, Norine... Ne buvez plus, Norine !

(*Il va lui prendre son verre.*)

HONORINE (*à voix basse*).

Marius...

CÉSAR (*à haute voix*).

Marius ? (*Il tourne la tête, il le voit.*) Ah ! oui, naturellement. Des fioupelans, un peu de galinette, oui... Et même, vous pouvez mettre une jolie langouste...

MARIUS (*il paraît très agité, très content*).

Tu commandes une bouillabaisse ?

CÉSAR.

Eh oui, une belle bouillabaisse. Tu arrives enfin !

MARIUS.

J'étais allé faire un petit tour et je me suis mis en retard.

CÉSAR.

Alors, Honorine, c'est entendu... Demain, nous nous mettrons d'accord là-dessus...

HONORINE.

Le plus tôt possible, parce que cette bouillabaisse-là, ça n'attend pas... Allons, je vais prendre mon train. Au revoir, César...

CÉSAR.

Au revoir, Norine... A demain...

ACTE DEUXIÈME

HONORINE.

Bonsoir, Marius...

MARIUS.

Bonsoir, Norine...

(Elle sort. Un temps.)

Scène IV

CÉSAR, MARIUS.

CÉSAR.

Et voilà.

(Il bâille. Au dehors, passent deux femmes avec des marins américains.)

Marius regarde quelque chose qui brille sous la banquette. Il se baisse, et ramasse un étui à cigarettes doré.)

MARIUS.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉSAR.

Je crois bien que c'est celui de Panisse. *(Il l'ouvre.)*
H. P. Cheval vapeur. C'est ses initiales... Il a dû le perdre pendant la bataille.

MARIUS.

Vous vous êtes battus ?

CÉSAR.

Presque. Je le lui rendrai demain... *(Il bâille.)* Et voilà.

MARIUS

MARIUS.

Et voilà. Tu ne vas pas te coucher ?

CÉSAR.

Pourquoi me dis-tu ça ?

MARIUS.

Parce que si tu ne dors jamais, tu finiras par te ruiner la santé.

CÉSAR.

Merci, Marius. Tu es un bon fils. Je vais y aller. Il est 11 heures. Maintenant, tu peux fermer, parce que tu ne travailleras guère, et ton bénéfice serait pour la compagnie d'électricité.

MARIUS.

Oui, je vais fermer.

(Il commence à éteindre la terrasse. Puis il rentre les chaises pendant la scène suivante et les met à l'envers au bord des tables. César s'assoit.)

CÉSAR.

Où es-tu allé, ce soir ?

MARIUS.

Une petite partie de billard à la brasserie suisse.

CÉSAR.

Avec qui ?

MARIUS.

Des amis...

ACTE DEUXIÈME

CÉSAR (*calme*).

Je suis persuadé que ce n'est pas vrai.

MARIUS.

Comment ? Ce n'est pas vrai ?

CÉSAR.

Non, ce n'est pas vrai. Tais-toi. N'en parlons plus. J'ai des choses plus sérieuses à te dire.

MARIUS.

Quelles choses ?

CÉSAR (*se lève*).

Voilà. Un jour ou l'autre, tu finiras bien par te marier ?

MARIUS.

Moi ? Pourquoi ?

CÉSAR.

Parce que c'est naturel, c'est normal. Dans un commerce, c'est nécessaire. Est-ce que tu es décidé à ne jamais prendre une femme ?

MARIUS (*va au comptoir*).

Je n'y ai pas encore pensé.

CÉSAR (*passe*).

Eh bien, c'est peut-être le moment d'y penser.

MARIUS.

Pourquoi ?

CÉSAR (*lentement*).

Parce que Panisse a demandé Fanny.

MARIUS

MARIUS.

Je le sais. Mais je ne vois pas bien le rapport.

CÉSAR.

Allons, ne fais pas la bête. Je sais très bien que tu es amoureux de Fanny.

MARIUS.

Qui t'a dit ça ?

CÉSAR.

Mon petit doigt.

MARIUS.

Ton petit doigt n'est pas malin.

CÉSAR.

Oh ! que si. Tu es amoureux de Fanny et la preuve c'est qu'hier matin, tu t'es jeté sur Panisse comme une bête fauve, et que si on ne vous avait pas séparés, tu l'aurais étranglé. Mort. Mort... *(Il montre du doigt le cadavre de Panisse étendu devant le comptoir.)*

MARIUS *(il hausse les épaules)*.

Nous nous sommes simplement disputés à propos...

CÉSAR.

A propos de quoi ?

MARIUS.

De je ne sais plus quoi.

CÉSAR.

A propos de Fanny. Tu voulais supprimer un rival, voilà tout.

ACTE DEUXIÈME

MARIUS.

Allons donc !

CÉSAR.

Tu n'as pas réfléchi que tu as une autre façon de le supprimer ? Tu n'as qu'à demander la main de Fanny.

MARIUS.

Tu crois qu'elle accepterait ?

CÉSAR.

Je le crois.

MARIUS.

Tu en as parlé à sa mère ?

CÉSAR.

Mais non, mais non. Je ne parle jamais à sa mère ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ! Mais je crois qu'elle dirait « oui ».

MARIUS.

Peut-être, mais je n'y tiens pas.

CÉSAR.

Pourquoi ?

MARIUS.

Parce que je n'ai pas envie de me marier. Je ne sais pas si je l'aime assez pour ça.

CÉSAR (*calme*).

Marius, tu es un menteur.

MARIUS.

Pourquoi ?

MARIUS

CÉSAR (*avec violence*).

Parce que tu mens. Tu mens ! Tu aimes Fanny. Tu es fou de rage parce qu'un autre va te la prendre et tu refuses de l'épouser ? Tu deviens insupportable, à la fin ! Si tu es fou, dis-le franchement, je t'envoie à l'asile et on n'en parle plus. Si tu n'es pas fou, si tu as la moindre confiance en ton père, dis-moi ce qui se passe. Il y a une femme là-dessous, hein ?

MARIUS (*hésitant*).

Eh bien... oui...

CÉSAR (*trionphal*).

Ha ! ha ! Nous y voilà. Ha ! ha ! Je le savais bien ! Oh ! Je le savais bien ! (*Un temps.*) Qui est-ce ?

MARIUS (*sans le regarder*).

Ça me gêne de te parler de ces choses-là !

CÉSAR.

Moi aussi, ça me gêne horriblement. Mais ça me gêne encore plus de te voir idiot, et je voudrais au moins savoir pourquoi ! Qui est cette femme ? Tu ne peux pas l'aimer, puisque tu aimes Fanny.

MARIUS (*les yeux baissés*).

J'ai peut-être pitié d'elle.

CÉSAR.

Et c'est la pitié qui te rend idiot ?

MARIUS (*tout en rinçant des verres*).

Écoute, puisque tu y tiens, je vais te le dire : c'est une femme... que j'ai aimée... et qui m'aime beaucoup... Si je lui disais que je vais me marier, elle souffrirait.

ACTE DEUXIÈME

CÉSAR (*il hausse les épaules*).

Oui, elle souffrirait.

MARIUS.

Elle se suiciderait peut-être.

CÉSAR (*il fait la grimace*).

Oh ! mauvais...

MARIUS.

Et peut-être, elle me tirerait un coup de revolver.

CÉSAR.

Oh ! Affreux. Pas de ça ! Pas de ça !

MARIUS.

Alors, il faut me laisser du temps... pour la préparer à cette idée. Tu vois que... en somme, c'est très simple.

CÉSAR.

C'est simple, oui, c'est simple. Je ne te demande pas de me dire son nom, puisque tu me le diras pas. Mais dis-moi que ce n'est pas Mme Escartefigue.

MARIUS (*il rit*).

Non, ce n'est pas elle.

CÉSAR.

Bon. C'est fini. Alors, pour Fanny, qu'est-ce que nous faisons ?

MARIUS.

Attendons.

CÉSAR.

Mais si elle accepte Panisse ?

MARIUS

(Il range la recette dans un sac.)

MARIUS.

Alors, tant pis.

CÉSAR *(il bâille horriblement)*.

Tant pis. Tout de même, il faudra un peu reparler de tout ça demain matin. Donne-moi la caisse. Moi, je sens que je vais y réfléchir toute la nuit.

MARIUS.

Tu bâilles beaucoup pour un homme qui va réfléchir...

CÉSAR *(il a pris la caisse)*.

Bonsoir petit.

MARIUS.

Bonsoir Papa.

(César est sur la première marche de l'escalier tournant. Marius le rappelle avec une certaine timidité.)

MARIUS.

Papa !

CÉSAR.

Oou ?

MARIUS.

Je t'aime bien, tu sais.

CÉSAR *(ahuri)*.

Qu'est-ce que tu dis ?

MARIUS.

Je t'aime bien.

ACTE DEUXIÈME

CÉSAR (*un peu ému et choqué*).

Mais moi aussi, je t'aime bien. Pourquoi me dis-tu ça ?

MARIUS.

Parce que je vois que tu t'occupes de moi, que tu te fais du souci pour moi. Et alors, ça me fait penser que je t'aime bien.

CÉSAR (*très ému*).

Mais bien sûr, grand imbécile !

MARIUS.

Bonsoir papa.

(Il va à lui, il lui tend son front. César l'embrasse gauchement. Puis il le regarde un instant et le prend aux épaules.)

CÉSAR.

Bonsoir, mon fils. (*Un petit temps.*) Tu sais, des fois, je dis que tu m'empoisonnes l'existence, mais ce n'est pas vrai.

(Il monte et disparaît. Marius reste seul, il est ému, agité. Il continue à placer les chaises, puis il prend une longue manivelle, l'enfonce dans le mur et commence à baisser le rideau de fer. Soudain. Piquoiseau paraît.)

MARIUS

Scène V

PIQUOISEAU, MARIUS, FANNY,
CÉSAR, PANISSE.

PIQUOISEAU.

Marius !

MARIUS (*inquiet*).

Il est rentré ?

PIQUOISEAU (*souriant*).

Mais non !

MARIUS.

Oh ! comme tu m'as fait peur !

PIQUOISEAU.

Et maintenant, il ne rentrera plus. Il n'y a plus de train.

MARIUS.

Mais il est peut-être à Marseille, chez une femme.

PIQUOISEAU.

Ça m'étonnerait. En tout cas, s'il n'est pas à bord à minuit, il est déserteur, et tu prends sa place. Tu es prêt ?

MARIUS.

Viens voir.

(*Il prend sous le comptoir un sac de marin.*)

PIQUOISEAU.

Il est beau ! J'en ai eu, des comme ça... J'en ai eu...
Laisse-moi l'emporter ?





ACTE DEUXIÈME

MARIUS.

Pas encore... Retourne là-bas surveiller...

PIQUOISEAU.

Dès que minuit sonne, je viens te chercher...

MARIUS.

Ne fais pas de bruit surtout. (*Il montre le plafond.*)

PIQUOISEAU.

N'aie pas peur ! On ne le réveillera pas ! Il dort là-haut !
Hi ! Hi ! Il dort !

(*Il disparaît. Marius ferme la petite porte puis il prépare des lettres. On frappe à la porte. Marius cache ses lettres et se hâte d'aller ouvrir. Fanny entre en disant : « C'est moi ! »*)

MARIUS.

Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

FANNY.

Rien de grave. Est-ce que ma mère s'est arrêtée ici avant de partir pour Aix ?

MARIUS.

Oui. Elle était là tout à l'heure. Quand je suis arrivé, mon père lui commandait une bouillabaisse.

FANNY.

Et quand elle est partie, il ne t'a rien dit ton père ?

MARIUS.

Rien d'extraordinaire. Pourquoi ?

FANNY.

Tu sais, maman parle beaucoup, et elle a une grosse

MARIUS

imagination. Et comme Panisse lui a raconté la bagarre d'hier, elle en a fait tout un roman.

MARIUS.

Quel roman ?

FANNY.

Elle m'a dit : « La vérité, c'est que Marius est jaloux de Panisse parce qu'il a des idées sur toi. » Moi, je lui ai dit : « Marius c'est un peu mon frère... Et puis, s'il avait des intentions, il m'en aurait parlé depuis longtemps... » Alors, elle me fait : « Eh bien, moi, avant de dire « oui » à Panisse, je vais en dire deux mots à César, pour savoir à quoi m'en tenir... » Alors je lui dis : « Malheureuse ! Sur-tout ne fais pas ça ! De quoi j'aurai l'air ? Ce n'est pas aux filles de demander la main des garçons ! C'est à eux de parler les premiers ! Et puis, si je refuse Panisse, ce n'est pas les partis qui me manquent ! Et puis ça c'est des choses personnelles, et je ne veux pas que tu t'en mêles ! » Elle me dit : « Bon, bon, bon ! » et moi je vais me coucher ; je l'entends qui part. Et tout d'un coup je m'aperçois qu'elle est partie une heure plus tôt que d'habitude. C'est pour ça que je me suis rhabillée, et que je suis là. En tout cas, si ton père t'en parle, je veux que tu saches que ce n'est pas moi qui l'ai envoyée.

MARIUS (*gêné*).

Les parents se mêlent souvent de ce qui ne les regarde pas. Et puis, maintenant que tu es la fiancée de Panisse...

FANNY (*elle rit*).

Moi ? Jamais de la vie ! Ce que tu m'as dit m'a fait réfléchir. Et alors tout à l'heure, en quittant le travail, je suis allée chez lui. Il était dans la salle à manger en train de lire son journal, avec ses grosses lunettes. Il a des meubles superbes... Des carafes habillées en argent. Des tapis

ACTE DEUXIÈME

épais comme ça... Je lui ai dit que je l'aimais bien, mais que je ne voulais pas me marier avec lui.

MARIUS.

Je ne sais pas si tu as eu raison...

FANNY (*inquiète*).

Comment ? C'est toi qui m'as conseillé de refuser.

MARIUS (*hésitant et gêné*).

Je trouve que tu es allée un peu vite... et moi, peut-être j'aurais mieux fait de me taire... et de ne pas prendre une pareille responsabilité.

FANNY.

Laquelle ?

MARIUS.

De te faire manquer un beau parti. (*On entend un soulier qui tombe sur le plafond.*) C'est mon père qui se couche.

FANNY.

Oh ! ne sois pas inquiet pour moi, ce ne sont pas les partis qui manquent...

(*On entend le deuxième soulier.*)

MARIUS.

Panisse, c'était bien, tu sais... Enfin, quand tu le voudras tu le rattraperas.

FANNY.

Tu sais très bien que Victor et Panisse c'était tout juste pour te faire bisquer.

LA VOIX DE CÉSAR.

Marius !

MARIUS

(Marius va au bas de l'escalier.)

MARIUS.

Quoi ?

CÉSAR.

Avec qui tu parles ?

MARIUS.

Avec personne. Je finis mon travail.

CÉSAR.

Alors tu parles tout seul ? Tu es somnambule, maintenant ? Couche-toi vite. Et jette un coup d'œil sur le troisième tonneau de bière. Je ne sais pas si j'ai bien fermé le robinet.

MARIUS.

Oui. Je vais voir, et je me couche tout de suite. *(Marius revient vers Fanny.)* Écoute, Fanny, nous parlerons de tout ça demain... Tu vois, mon père ne dort pas encore, il pourrait descendre. A demain, ma petite Fanny.

FANNY *(blessée)*.

Bon. Je m'en vais puisque tu me mets à la porte.

MARIUS.

Mais non, Fanny, ne dis pas ça !

FANNY.

D'ailleurs, c'est ton droit, tu es chez toi.

MARIUS.

Fanny, ne me quitte pas fâchée. Surtout ce soir. Reste encore cinq minutes avec moi.

ACTE DEUXIÈME

FANNY.

Tu as déjà regardé la pendule. Deux fois. Je vois bien que tu attends quelqu'un !

MARIUS.

Je n'attends personne, je t'assure. Viens t'asseoir ici, viens.

FANNY.

Tu as quelque chose à me dire ?

MARIUS.

Oui. *(Elle s'assoit.)* Je veux te parler à propos de Panisse. Je veux te parler comme un frère.

FANNY.

Tu n'es pas mon frère.

MARIUS.

C'est toi qui me l'as dit tout à l'heure.

FANNY.

Des fois on dit des choses, et puis on pense tout le contraire.

MARIUS.

En tout cas, moi, je te considère comme ma petite sœur.

FANNY *(brusquement)*.

Je ne veux pas être ta sœur. C'est toi que j'aime, c'est toi que je veux. *(Il s'approche d'elle, qui baisse la tête, il essaie de lui relever le menton. Elle repousse vivement sa main, et se détourne de lui.)* Maintenant que tu me l'as fait dire, sois au moins assez poli pour ne pas me regarder !

MARIUS

MARIUS.

Je ne sais plus quoi répondre.

FANNY (*violente*).

Alors, si tu ne m'aimes pas, pourquoi me fais-tu des scènes de jalousie, pour Victor et pour Panisse ? Et le jour de ma première communion, tu m'as dit : « Dans huit ans, je te paierai une autre robe comme celle-là ». Ça fait huit ans maintenant, et tu ne sais pas quoi dire ? Eh bien, moi, je te préviens : si tu ne me veux pas, ou bien je rentre au couvent, ou bien je ferai la fille des rues, là, devant ton bar, pour te faire honte !

MARIUS.

Fanny, ma chérie !

FANNY.

Pourquoi tu m'appelles ma chérie ?

MARIUS.

Parce que je t'aime, et si je pouvais me marier, ça serait avec toi.

FANNY.

Pourquoi dis-tu que tu ne peux pas te marier ? Parce que tu as une maîtresse ? Tu pourrais bien me l'avouer. Pour un garçon, ce n'est pas une honte ! Oh ! va, j'ai déjà demandé à la fille du café de la Régence !

MARIUS.

Qu'est-ce que tu lui as demandé ?

FANNY.

Si elle était ta bonne amie. Elle m'a juré qu'elle ne te connaît pas, et elle se marie la semaine prochaine, avec un peseur-juré.

ACTE DEUXIÈME

MARIUS.

Qu'est-ce qu'elle va penser de toi ?

FANNY (*se lève*).

Oh ! ce qu'elle voudra. Et, maintenant, je vais surveiller le jour et la nuit, et je finirai bien par savoir qui c'est !

MARIUS.

Mais ce n'est personne !

FANNY.

Allons donc ! Tu m'aimes, mais il y a dans ta vie une femme qui te tient d'une façon ou d'une autre... Tu lui as peut-être donné un enfant... Réponds, tu as un enfant ?

MARIUS.

Mais non, je te le jure !

FANNY.

Ou alors, c'est quelque vilaine femme des vieux quartiers et tu as peur d'elle ? Peut-être, tu as peur qu'elle se venge sur moi ? Dis-moi que c'est ça, Marius ?

MARIUS.

Mais non, ce n'est pas ça ! C'est bien plus bête que ça...

FANNY.

Si tu ne veux pas répondre, c'est que tu l'aimes ! Tu l'aimes ! Elle est donc bien belle, celle-là ?

MARIUS.

Fanny, je te jure qu'il n'y a pas de femme qui ait de l'importance dans ma vie.

FANNY.

Alors, c'est simplement parce que tu ne veux pas de

MARIUS

moi. C'est à cause de ma tante Zoé que tu as honte de m'épouser ? Tu sais moi, je ne suis pas comme elle ! Au contraire !

MARIUS.

Je le sais bien.

FANNY.

Alors, dis-moi que je ne suis pas assez jolie, ou pas assez riche... Enfin, donne-moi une raison, et je ne t'en parlerai jamais plus.

MARIUS.

Si je te le disais, tu ne comprendrais pas, et peut-être tu le répéterais, parce que tu croirais que c'est pour mon bien.

FANNY.

Dis-moi ton secret, et je te jure devant Dieu que personne ne le saura jamais !...

MARIUS.

Fanny, je ne veux pas rester derrière ce comptoir toute ma vie à rattraper la dernière goutte ou à calculer le quatrième tiers pendant que les bateaux m'appellent sur la mer.

FANNY

(elle pousse un soupir. Elle est presque rassurée).

Ah bon ! C'est Piquoiseau qui t'a monté la tête ?

MARIUS.

Non... Il y a longtemps que cette envie m'a pris... Bien avant qu'il vienne... J'avais peut-être dix-sept ans... et un matin, là, devant le bar, un grand voilier s'est amarré... C'était un trois-mâts franc qui apportait du bois des Antilles, du bois noir dehors et doré dedans, qui sentait

ACTE DEUXIÈME

le camphre et le poivre. Il arrivait d'un archipel qui s'appelait les Iles Sous le Vent... J'ai bavardé avec les hommes de l'équipage quand ils venaient s'asseoir ici; ils m'ont parlé de leur pays, ils m'ont fait boire du rhum de là-bas, du rhum qui était très doux et très poivré. Et puis un soir, ils sont partis. Je suis allé sur la jetée, j'ai regardé le beau trois-mâts qui s'en allait... Il est parti contre le soleil il est allé aux Iles Sous le Vent... Et c'est ce jour-là que ça m'a pris.

FANNY.

Marius, dis-moi la vérité : il y avait une femme sur ce bateau et c'est elle que tu veux revoir ?

MARIUS.

Mais non ! Tu vois, tu ne peux pas comprendre.

FANNY.

Alors ce sont ces îles que tu veux connaître ?

MARIUS.

Les Iles Sous le Vent ? J'aimerais mieux ne jamais y aller pour qu'elles restent comme je les ai faites. Mais j'ai envie d'ailleurs, voilà ce qu'il faut dire. C'est une chose bête, une idée qui ne s'explique pas. J'ai envie d'ailleurs.

FANNY.

Et c'est pour cette envie que tu veux me quitter ?

MARIUS.

Ne dis pas que « je veux », parce que ce n'est pas moi qui commande... Lorsque je vais sur la jetée, et que je regarde le bout du ciel, je suis déjà de l'autre côté. Si je vois un bateau sur la mer, je le sens qui me tire comme avec une corde. Ça me serre les côtes, je ne sais plus où je suis... Toi, quand nous sommes montés sur le Pont Trans-

MARIUS

bordeur, tu n'osais pas regarder en bas... Tu avais le vertige, il te semblait que tu allais tomber. Eh bien moi, quand je vois un bateau qui s'en va, je tombe vers lui...

FANNY.

Ça ce n'est pas bien grave, tu sais... C'est des bêtises, des enfantillages... Ça te passera tout d'un coup...

MARIUS.

Ne le crois pas ! C'est une espèce de folie... Oui, une vraie maladie... Peut-être c'est le rhum des Iles Sous le Vent que ces matelots m'ont fait boire... Peut-être qu'il y a de l'autre côté un sorcier qui m'a jeté un sort... Ça paraît bête ces choses-là, mais ça existe... Souvent, je me défends : je pense à toi, je pense à mon père... Et puis, ça siffle sur la mer, et me voilà parti ! Fanny, c'est sûr qu'un jour ou l'autre je partirai, je quitterai tout comme un imbécile... Alors, je ne peux pas me charger de ton bonheur... Si je te la gâche, ta vie ?

FANNY.

Si tu ne me veux pas, c'est déjà fait.

MARIUS.

Mais non, mais non. Tu es jeune, tu m'oublieras...

FANNY.

Ça te plairait que je ne t'aime plus ? Malheureusement, ce n'est pas possible... Marius, depuis un quart d'heure nous disons des bêtises. Finalement tu veux être marin ? Eh bien sois marin ! C'est un métier comme un autre.

MARIUS.

Oui, mais moi, ce n'est pas comme Escartefigue, ou comme ceux des chalutiers... Ma folie, c'est l'Australie, la Chine, les Amériques !... Et d'être la femme d'un vrai marin, ce n'est pas une vie...

ACTE DEUXIÈME

FANNY.

Si tu veux, ce sera la mienne. Je saurai que je t'attends, tu seras quand même avec moi...

MARIUS.

Tu m'aimes tant que ça ?

FANNY.

Plus que ça.

(Il la regarde, la prend aux épaules, la serre dans ses bras, et l'embrasse. Elle le repousse doucement.)

FANNY *(elle a peur)*.

Nous en reparlerons demain matin... Si je rentre trop tard, les voisins le diront à ma mère... Alors, au revoir... Tu ne m'as pas dit si tu m'aimes.

MARIUS.

Je t'aime, c'est la vérité. Quoi qu'il arrive, je t'aime.

(Sur la porte, elle hésite.)

FANNY.

Tout d'un coup il me semble que si je te quitte, je ne te verrai plus jamais...

MARIUS.

Pourquoi ?

FANNY.

Je ne sais pas... Jure-moi que demain matin tu seras là. Jure sur le souvenir de ta mère.

MARIUS

MARIUS.

Je n'aime pas jurer... Ca porte malheur...

FANNY.

Ça porte malheur quand on ne dit pas la vérité. Tu ne veux pas jurer ?

(De la tête, il dit « Non ».)

FANNY *(brusquement)*.

Marius, tu pars cette nuit !

MARIUS.

Peut-être.

FANNY.

Pourquoi peut-être ?

MARIUS.

Parce que ce n'est pas sûr... Un matelot du Coromandel, qui était en permission, n'est pas rentré. S'il n'est pas à bord à minuit, je prends sa place.

FANNY.

Et tu attends qu'on vienne t'appeler ?

MARIUS.

Oui.

FANNY.

Où va-t-il ce bateau ?

MARIUS.

En Australie.

ACTE DEUXIÈME

FANNY.

Dans combien de temps reviendras-tu ?

MARIUS.

C'est un voilier. Il faut compter dix mois.

FANNY (*elle s'accroche à lui*).

Non, pas ce soir. Non... Un peu plus tard, sur un autre bateau... Je t'en supplie, pas aujourd'hui... Reste encore quelques jours...

MARIUS.

Maintenant, je suis forcé; s'il ne rentre pas, il faut que je parte.

(*La petite porte qui donne sur la terrasse s'ouvre lentement. Fanny s'élance,*)

FANNY.

Non ! Il ne part pas !

(*Piquoiseau entre sans bruit. Il secoue tristement la tête, et ouvre ses bras, désolé.*)

PIQUOISEAU.

Il est rentré... Il vient de rentrer...

(*Au premier étage, la voix de César retentit.*)

CÉSAR.

Marius ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ?

(*Piquoiseau s'enfuit. Marius referme la porte.*)

MARIUS

MARIUS.

Je finis de ranger le bar, et maintenant je vais me coucher.

CÉSAR.

Qui est-ce qui a ouvert la porte ?

MARIUS.

C'est moi. On avait oublié des verres à la terrasse...

CÉSAR.

C'est de ma faute. Va dormir, maintenant. Bonne nuit !

MARIUS.

Bonne nuit papa...

(Ils écoutent le silence puis Fanny parle à voix basse.)

FANNY.

Tu vois, c'est le bon Dieu qui ne l'a pas voulu.

(On frappe aux volets. On entend la voix de Panisse.)

PANISSE.

O César ! C'est moi, c'est Honoré !

(Marius fait signe à Fanny de se taire. Panisse frappe de nouveau et appelle.)

Marius !

(On entend la fenêtre du premier étage qui s'ouvre.)

CÉSAR.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ACTE DEUXIÈME

PANISSE.

J'ai perdu mon étui à cigarettes en or. Tu l'as pas trouvé ?

CÉSAR.

Oui. Il est dans le tiroir du comptoir. *(Il ouvre la porte de sa chambre. Marius entraîne Fanny dans la sienne, et referme la porte sans bruit. César l'appelle.)* Marius ! Il est allé se coucher et il laisse l'électricité allumée !

(César dans une immense chemise de nuit, descend l'escalier, et va ouvrir la porte à Panisse qui entre. Il passe derrière le comptoir, prend l'étui à cigarettes, et le tend à Panisse.)

PANISSE.

Merci, je me faisais du mauvais sang parce qu'il est en or véritable. Dis donc, je t'avais jamais vu en chemise de nuit. Tu es superbe.

CÉSAR.

Tu ne dois pas être vilain non plus. On boit la dernière ?

PANISSE.

Avec plaisir... Et je t'expliquerai pourquoi j'ai fait la bêtise de demander la main de Fanny...

CÉSAR.

Et moi, je te raconterai la suicidée de Marius. Mais mettons-nous là-bas et ne parle pas fort, parce que le petit dort.

(Il a pris deux verres et une bouteille, et ils s'installent au fond du bar. Panisse commence à parler très bas. On ne doit entendre qu'un chuchotement, illustré par des gestes, pendant que le rideau descend.)

MARIUS

TEXTE A MIMER PAR PANISSE.

Écoute : Je ne voudrais pas que tu me prennes pour un vieux satyre. Mais mets-toi à ma place : j'étais veuf, et encore gaillard... Et alors, belle comme elle est (*il dessine un joli visage, des seins*) moi, ça m'a affolé ! J'aurais dû comprendre qu'elle faisait tout ça pour piquer Marius (*il montre du doigt la porte de la chambre*). Mais qu'est-ce que tu veux...

RIDEAU

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME





ACTE TROISIÈME

Il est 9 heures du soir. Dans le petit café, Escartefigue, Panisse, César et M. Brun sont assis autour d'une table. Ils jouent à la manille. Autour d'eux, sur le parquet, deux rangs de bouteilles vides. Au comptoir, le chauffeur du ferry-boat, déguisé en garçon de café, mais aussi sale que jamais.

Scène I

PANISSE, ESCARTEFIGUE, CÉSAR,
LE CHAUFFEUR, M. BRUN.

(Quand le rideau se lève, Escartefigue regarde son jeu intensément, et, perplexe, se gratte la tête. Tous attendent sa décision.)

PANISSE (*impatient*).

Eh bien quoi ? C'est à toi !

ESCARTEFIGUE.

Je le sais bien. Mais j'hésite...

(Il se gratte la tête. Un client de la terrasse frappe sur la table de marbre.)

MARIUS

CÉSAR (*au chauffeur*).

Hé, l'extra ! On frappe !

(*Le chauffeur tressaille et crie.*)

LE CHAUFFEUR.

Voilà ! Voilà !

(*Il saisit un plateau vide, jette une serviette sur son épaule et s'élance vers la terrasse.*)

CÉSAR (*à Escartefigue*).

Tu ne vas pas hésiter jusqu'à demain !

M. BRUN.

Allons, capitaine, nous vous attendons !

(*Escartefigue se décide soudain. Il prend une carte, lève le bras pour la jeter sur le tapis, puis, brusquement, il la remet dans son jeu.*)

ESCARTEFIGUE.

C'est que la chose est importante ! (*A César.*) Ils ont trente-deux et nous, combien nous avons ?

(*César jette un coup d'œil sur les jetons en os qui sont près de lui, sur le tapis.*)

CÉSAR.

Trente.

M. BRUN (*sarcastique*).

Nous allons en trente-quatre.

PANISSE.

C'est ce coup-ci que la partie se gagne ou se perd.

ACTE TROISIÈME

ESCARTEFIGUE.

C'est pour ça que je me demande si Panisse coupe à cœur.

CÉSAR.

Si tu avais surveillé le jeu, tu le saurais.

PANISSE (*outré*).

Eh bien, dis donc, ne vous gênez plus ! Montre-lui ton jeu puisque tu y es !

CÉSAR.

Je ne lui montre pas mon jeu. Je ne lui ai donné aucun renseignement.

M. BRUN.

En tout cas, nous jouons à la muette, il est défendu de parler.

PANISSE (*à César*).

Et si c'était une partie de championnat, tu serais déjà disqualifié.

CÉSAR (*froid*).

J'en ai vu souvent des championnats. J'en ai vu plus de dix. Je n'y ai jamais vu une figure comme la tienne.

PANISSE.

Toi, tu es perdu. Les injures de ton agonie ne peuvent pas toucher ton vainqueur.

CÉSAR.

Tu es beau. Tu ressembles à la statue de Victor Gelu.

ESCARTEFIGUE (*pensif*).

Oui, et je me demande toujours s'il coupe à cœur.

MARIUS

(A la dérobée, César fait un signe qu'Escartefigue ne voit pas, mais Panisse l'a surpris.)

PANISSE *(furieux)*.

Et je te prie de ne pas lui faire de signes.

CÉSAR.

Moi je lui fais des signes ? Je bats la mesure.

PANISSE.

Tu ne dois regarder qu'une seule chose : ton jeu. *(A Escartefigue.)* Et toi aussi !

CÉSAR.

Bon.

(Il baisse les yeux vers ses cartes.)

PANISSE *(à Escartefigue)*.

Si tu continues à faire des grimaces, je fous les cartes en l'air et je rentre chez moi.

M. BRUN.

Ne vous fâchez pas, Panisse. Ils sont cuits.

ESCARTEFIGUE.

Moi, je connais très bien le jeu de la manille, et je n'hésiterais pas une seconde si j'avais la certitude que Panisse coupe à cœur.

PANISSE.

Je t'ai déjà dit qu'on ne doit pas parler, même pour dire bonjour à un ami.

ESCARTEFIGUE.

Je ne dis bonjour à personne. Je réfléchis à haute voix.

ACTE TROISIÈME

PANISSE.

Eh bien ! réfléchis en silence... (*César continue ses signaux.*) Et ils se font encore des signes ! Monsieur Brun, surveillez Escartefigue, moi, je surveille César.

(*Un silence. Puis César parle sur un ton mélancolique.*)

CÉSAR (*à Panisse*).

Tu te rends compte comme c'est humiliant ce que tu fais là ? Tu me surveilles comme un tricheur. Réellement, ce n'est pas bien de ta part. Non, ce n'est pas bien.

PANISSE (*presque ému*).

Allons, César, je t'ai fait de la peine ?

CÉSAR (*très ému*).

Quand tu me parles sur ce ton, quand tu m'espinches comme si j'étais un scélérat... Je ne dis pas que je vais pleurer, non, mais moralement, tu me fends le cœur.

PANISSE.

Allons César, ne prends pas ça au tragique !

CÉSAR (*mélancolique*).

C'est peut-être que sans en avoir l'air, je suis trop sentimental. (*A Escartefigue.*) A moi, il me fend le cœur. Et à toi, il ne te fait rien ?

ESCARTEFIGUE (*ahuri*).

Moi, il ne m'a rien dit.

CÉSAR (*il lève les yeux au ciel*).

O Bonne Mère ! Vous entendez ça !

(*Escartefigue pousse un cri de triomphe. Il vient enfin de comprendre, et il jette une carte sur le tapis. Panisse la regarde,*

MARIUS

regarde César, puis se lève brusquement, plein de fureur.)

PANISSE.

Est-ce que tu me prends pour un imbécile ? Tu as dit : « Il nous fend le cœur » pour lui faire comprendre que je coupe à cœur. Et alors, il joue cœur, parbleu !

(César prend un air innocent et surpris.)

PANISSE *(il lui jette les cartes au visage)*.

Tiens, les voilà tes cartes, tricheur, hypocrite ! Je ne joue pas avec un Grec ; siou pas plus fada qué tu, sas ! Fooou pas mi prendré per un aoutré ! *(Il se frappe la poitrine.)* Siou mestré Panisse, et siès pas pron fin per m'aganta !

(Il sort violemment en criant : « Tu me fends le cœur. » En coulisse, une femme crie : « Le Soleil ! Le Radical ! »)

Scène II

M. BRUN, CÉSAR, ESCARTEFIGUE.

M. BRUN.

Cette fois-ci, je crois qu'il est fâché pour de bon.

CÉSAR *(catégorique)*.

Eh bien, tant pis pour lui, il a tort.

M. BRUN.

Il a eu tort de se fâcher, mais vous avez eu tort de tricher.

CÉSAR *(sincère)*.

Si on ne peut plus tricher avec ses amis, ce n'est plus la peine de jouer aux cartes.

ACTE TROISIÈME

ESCARTEFIGUE (*charmé*).

Surtout que c'était bien trouvé, ce que tu as dit.

LA FEMME (*entrant leur proposer des journaux*).

Le Soleil... Le Radical...

(*Ils prennent chacun un journal.*)

CÉSAR.

Tant pis, tant pis ! Oh ! il ne faut pas lui en vouloir... Depuis quinze jours, il n'est plus le même. Depuis que Fanny lui a dit « non ».

M. BRUN.

Il vous en veut un peu, parce que si elle a dit non, c'est à cause de Marius.

ESCARTEFIGUE.

Il devrait bien comprendre que Marius et Fanny, c'est une jolie paire.

M. BRUN.

Je croyais même que c'était pour ne pas lui faire de peine que vous n'aviez pas encore annoncé les fiançailles.

CÉSAR.

Oh ! non, ça n'a aucun rapport. Ils ne sont pas encore fiancés parce qu'ils n'en ont pas encore parlé à leurs parents.

M. BRUN.

Pourtant, ils se regardent toute la journée, et d'une façon qui ne trompe personne.

MARIUS

CÉSAR.

Bien sûr, ça finira par une noce. Mais pour le moment, ils n'ont rien dit, ni à Honorine, ni à moi. Allez, on boit la dernière et on fait une manille aux enchères à trois, pour savoir qui paiera les consommations ?

ESCARTEFIGUE.

Ça va.

(César bat les cartes et fait couper M. Brun. Fanny qui depuis un moment refermait son éventaire entre dans le bar.)

Scène III

FANNY, CÉSAR, ESCARTEFIGUE,
M. BRUN, MARIUS.

FANNY.

Bonsoir, César.

CÉSAR.

Tu vas déjà te coucher ?

FANNY.

Oh ! non. Je vais accompagner ma mère à la gare.

CÉSAR.

Tu es une bonne fille.

ESCARTEFIGUE.

Trente.

ACTE TROISIÈME

M. BRUN.

Trente et un, sans voir.

CÉSAR.

Trente-deux.

ESCARTEFIGUE.

Trente-trois.

FANNY.

Marius est déjà parti ?

CÉSAR.

Non. Qu'est-ce que tu lui veux ?

FANNY.

C'est pour qu'il m'aide à rentrer mes paniers d'huîtres.

CÉSAR.

Je crois qu'il s'habille pour sortir. Trente-cinq.

ESCARTEFIGUE.

Quarante.

M. BRUN.

C'est bon.

CÉSAR.

C'est bon.

ESCARTEFIGUE.

A trèfle.

(Pendant ces répliques, Fanny est allée près de la porte de la chambre de Marius.)

MARIUS

FANNY.

Marius !

MARIUS.

Bonsoir Fanny.

(La porte s'ouvre, paraît Marius. Il est en bras de chemise. Il a une superbe ceinture en peau de daim.)

Scène IV

ESCARTEFIGUE, FANNY, MARIUS,
CÉSAR, M. BRUN

ESCARTEFIGUE.

Et un tour d'atout !

(Il joue.)

FANNY.

Tu viens m'aider à rentrer mes paniers ?

MARIUS.

Tout de suite.

ESCARTEFIGUE.

Manille de carreau.

CÉSAR.

O Bonne Mère ! Le manillon sec ! O Bonne Mère ! il n'y a donc personne, là-haut ? Eh ! non. Il n'y a personne.

ACTE TROISIÈME

(Marius met son pied sur une chaise et rattache les lacets de ses chaussures.)

FANNY.

Tu vas te promener ?

MARIUS.

Oui, comme d'habitude, tous les soirs.

FANNY *(à voix basse)*.

Ce soir à 10 heures ?

MARIUS *(même jeu)*.

Sûrement.

(Ils sortent tous les deux et rentrent bientôt en portant à deux un gros panier d'huîtres.)

FANNY.

Celui-là, je ne le descends pas à la cave. Laissons-le là. Eh bien merci, Marius, à demain.

MARIUS.

A demain. Bonsoir, Fanny. *(A voix basse.)* Attention que ta mère ne manque pas le train.

FANNY.

Je l'accompagne à la gare.

MARIUS.

Ça va.

FANNY.

Bonsoir, messieurs.

MARIUS

ESCARTEFIGUE.

Bonsoir, Fanny.

M. BRUN.

Bonsoir, mademoiselle Fanny.

(Elle sort.)

ESCARTEFIGUE *(à Marius)*.

Elle est jolie comme un cœur, cette petite. Pas vrai, Marius ?

MARIUS.

Oui, elle est très jolie.

(Il disparaît dans sa chambre.)

Scène V

CÉSAR, M. BRUN, ESCARTEFIGUE.

CÉSAR.

Si elle savait où il va ce soir, elle se ferait de la bile, la petite Fanny.

M. BRUN.

Ah bah ! Pourquoi ?

CÉSAR *(à voix basse)*.

Parce que Monsieur va voir sa maîtresse. Oui, sa vieille maîtresse... Et je soupçonne que c'est pour ça qu'il n'est pas pressé de se fiancer.

ACTE TROISIÈME

ESCARTEFIGUE.

Oh ! qué brigand !

CÉSAR.

Monsieur s'habille pour aller passer la nuit chez une femme. Son jour, c'est le Mercredi.

M. BRUN.

Qu'en savez-vous ?

CÉSAR.

Vous allez voir le coup, tout à l'heure il va sortir et me dire : « Bonsoir, papa » et il s'en ira. Mais après, nous n'aurons qu'à écouter à la porte de sa chambre. Il fait le tour par la petite rue, il rentre dans sa chambre par la fenêtre, et (*Il montre la porte.*) il vient fermer cette porte à clef en dedans.

ESCARTEFIGUE.

Et pourquoi faire ?

CÉSAR.

Pourquoi faire ? Gros malin ! C'est moi qui le réveille tous les matins à huit heures... Si la porte est fermée à clef en dedans, je m'imagine qu'il est rentré et qu'il dort, et je ne puis pas aller le vérifier...

M. BRUN.

C'est très bien imaginé.

CÉSAR.

Oh mais dites il est pas bête mon fils ! Quand il arrive le matin, il rentre par la fenêtre et il vient comme un homme qui s'éveille. Seulement je m'en suis aperçu depuis deux semaines...

MARIUS

M. BRUN.

Et comment ?

CÉSAR.

Parbleu ! Un jeudi matin, moi aussi j'ai fait le tour par la petite rue, et je suis allé voir par la fenêtre. Je ne lui ai encore rien dit, mais je m'amuse à le surveiller.

(A ce moment, l'extra rentre à toute vitesse, en portant à bout de bras un plateau chargé de bouteilles, avec des gestes d'équilibriste.) Eh ! l'Américain, fais attention au matériel.

(L'extra pose son plateau et va s'asseoir à la caisse.)

ESCARTEFIGUE.

Dis César, qui est-ce la maîtresse de Marius ?

CÉSAR.

Je sais pas. *(Escartefigue bat les cartes.)* Nous n'en avons parlé qu'une fois, mais sans détails. D'ailleurs, je suis à peu près fixé et je suis sûr que c'est une femme de navigateur.

ESCARTEFIGUE.

Pourquoi ?

CÉSAR.

D'abord, parce qu'il va passer la nuit entière. C'est donc que le mari n'y couche pas tous les soirs.

M. BRUN.

Oui, évidemment. *(Il regarde ses cartes.)* Trente-deux.

ESCARTEFIGUE.

Trente-cinq.

ACTE TROISIÈME

CÉSAR.

Quarante. Et ensuite tout le monde sait bien que c'est dans la marine qu'il y a le plus de cocus.

ESCARTEFIGUE.

Comment ?

CÉSAR.

Je dis : « C'est dans la marine qu'il y a le plus de cocus ! » Quarante. (*Escartefigue se lève, il lâche les cartes.*) Qu'est-ce qui te prend ? Je t'ai blessé ? Je te demande pardon.

ESCARTEFIGUE (*solennel*).

A qui demandes-tu pardon ? Au marin, ou au cocu ?

CÉSAR (*conciliant*).

A tous les deux.

ESCARTEFIGUE (*furieux*).

Et tu crois qu'il suffit de s'excuser en souriant ?

CÉSAR.

Allons, Félix, ne te fâche pas ! Je ne te reproche pas d'être cocu, je sais bien que ce n'est pas de ta faute. Et puis, tout le monde le sait...

ESCARTEFIGUE (*indigné*).

M. Brun ne le savait pas.

M. BRUN.

Hum.

CÉSAR.

Mais si, il le savait, nous en avons parlé ! N'est-ce pas, Monsieur Brun ?

MARIUS

M. BRUN.

Hum.

ESCARTEFIGUE.

Que je sois cocu, ce n'est pas impossible, et ça n'a d'ailleurs aucune importance. Et puis, moi, tu peux m'injurier, m'escagasser la réputation, je m'en fous. Mais je te DÉFENDS d'insulter la Marine Française. Et après la phrase que tu viens de prononcer, je ne puis plus faire la partie avec toi.

CÉSAR.

Voyons Félix, écoute...

ESCARTEFIGUE.

Je n'écoute rien. Je me présenterai ici demain matin pour recevoir tes excuses. Bonsoir M. Brun.

M. BRUN.

Allons capitaine...

ESCARTEFIGUE.

N'insistez pas, monsieur Brun.

CÉSAR.

Mais si tu veux des excuses, je te les fais tout de suite.

ESCARTEFIGUE.

Non, j'exige des excuses réfléchies... Il faut que tu te rendes compte de la gravité de ce que tu as dit.

CÉSAR.

C'est une phrase en l'air ! Je n'ai jamais eu l'idée d'insulter la marine française. Au contraire, je l'admire, je l'aime...

ACTE TROISIÈME

ESCARTEFIGUE (*sur la porte, avec une grande noblesse*).

Il se peut que tu aimes la marine française, mais la marine française te dit m...

(*Il disparaît.*)

Scène VI

CÉSAR, M. BRUN, MARIUS.

CÉSAR.

Comme il est susceptible !

M. BRUN.

Et voilà encore une partie qui ne finira pas.

CÉSAR.

Et c'est pas gentil ce qu'ils vous ont fait.

M. BRUN.

A moi ? Quoi ?

CÉSAR.

Ils se sont arrangés pour vous laisser les consommations.

M. BRUN.

Pardon. Pour *nous* laisser les consommations.

CÉSAR.

Nous, oui, peut-être... Si on les faisait à l'écarté ?

M. BRUN.

Il est bien tard, et je n'ai pas encore dîné.

MARIUS

CÉSAR.

Un tout petit écarté des familles en cinq points... Allez... allez...

M. BRUN.

Allons-y.

(César bat les cartes. Marius sort de sa chambre, tout prêt.)

CÉSAR.

Eh bien, petit, tu vas faire un tour ?

MARIUS.

Oui, je vais passer la soirée au cinéma.

CÉSAR.

Bon. Que tu es beau ! Approche. Tu as un beau costume. Tu as de l'argent ?

MARIUS.

J'ai ce qu'il me faut.

CÉSAR.

Amuse-toi bien. Et ne rentre pas trop tard, qué ?

MARIUS.

Minuit... Une heure... Bonsoir papa, Bonsoir, monsieur Brun.

M. BRUN.

Bonsoir, Marius.

CÉSAR.

Bonsoir, petit. *(Marius sort.)* Vous allez entendre la clef tout à l'heure... Je tourne le roi.

ACTE TROISIÈME

M. BRUN.

Ça commence bien.

(Il jette une carte sur le tapis.)

CÉSAR.

Je prends avec la dame. *(Il joue à mesure qu'il annonce.)*
L'as, le roi, le valet, le dix, et c'est trois pour moi. A vous de faire, monsieur Brun.

M. BRUN.

A moi. *(Il donne, César prête l'oreille.)* Il n'est pas encore là ?

CÉSAR *(il regarde son jeu).*

Vous allez entendre la clef. J'en demande.

M. BRUN.

Je refuse.

CÉSAR.

Ah ! oh ! *(il joue une carte).*

M. BRUN *(il joue).*

Atout, atout, atout, un as, et le dix de pique ! Et ça fait deux pour moi.

CÉSAR *(il prête l'oreille).*

Le voilà. Approchez-vous. *(M. Brun se lève et vient sur la pointe des pieds près de la porte. Ils écoutent tous deux en souriant, comme des conspirateurs. A voix basse.)* Vous l'entendez ?

M. BRUN *(de même).*

Il a des souliers qui craquent.

MARIUS

CÉSAR.

Chut ! Allez le lui dire !... *(Il tourne la tête vers l'intérieur du bar et parle à très haute voix, comme s'il jouait aux cartes.)* Atout, atout, et la dame de cœur ! Dites quelque chose bon Dieu !

(Il fait signe à M. Brun de l'imiter.)

M. BRUN.

Il me reste l'as de pique et un carreau maître.

(Silence. On entend la clef qui tourne très doucement dans la serrure. César rit sans bruit.)

CÉSAR.

Il va donner encore un tour ! *(La clef tourne pour la seconde fois. Puis le silence.)* Et le voilà parti ! Ah ! le coquin !

(Ils sont retournés devant la table de jeu.)

CÉSAR.

A moi la donne ! *(Il donne les cartes.)* C'est égal !... Ayez donc des enfants ! Vingt-quatre ans ! Et il découche ! Et ça me fait quelque chose ! Et je tourne... le roi !

M. BRUN.

Encore ?

CÉSAR.

Mon cher, j'aime mieux vous prévenir tout de suite : je tourne le roi à tous les coups.

M. BRUN.

Cela pourrait sembler singulier.

ACTE TROISIÈME

CÉSAR.

Ce n'est pas singulier, mais c'est difficile.

M. BRUN.

Alors... vous avouez que vous trichez ?

CÉSAR (*évasif*).

Peut-être, mais comme vous ne le verrez jamais, le coup est régulier.

M. BRUN (*riant*).

Dans ces conditions, je préfère payer les consommations tout de suite.

CÉSAR.

Si vous voulez : (*il compte les bouteilles rangées sur le sol autour de lui*) $4 + 5 + 6 + 6$, ça fait 21 francs tout juste.

M. BRUN.

Voilà. Et voilà 2 francs pour l'extra.

CÉSAR (*il désigne l'extra qui ronfle sur le comptoir*).

Je les lui donnerai quand il s'éveillera. A demain, Monsieur Brun, et bon appétit.

M. BRUN.

A demain !

(*Il sort. César, sur la porte, le regarde partir puis le rappelle en criant à tue-tête : « Monsieur Brun ! »*)

M. BRUN (*au loin*).

Oui !

MARIUS

CÉSAR.

Ne le dites à personne qu'Escartefigue est cocu. Ça pourrait se répéter ! *(Il revient vers les cartes. Il bâille, puis il prend les cartes, les bat en pensant à autre chose. Il murmure.)* Sacré Marius, va ! *(Puis il s'assoit devant la table.)* Si je me faisais une réussite ?

(Et tranquillement, il aligne les cartes sur le tapis et commence la réussite, pendant que le rideau descend.)

RIDEAU

FIN DE L'ACTE TROISIÈME

ACTE QUATRIÈME

Le bar, à 8 heures du matin.

Dehors, sur la terrasse, au soleil, Escartefigue, Panisse et le chauffeur qui regardent vers la droite. Dans le bar, M. Brun, qui trempe un croissant dans son café au lait. Au fond, César se rase, presque sur le trottoir, avec un énorme rasoir. Il a suspendu un petit miroir aux montants qui, en hiver, soutiennent les vitres.

Scène I

ESCARTEFIGUE, PANISSE, LE CHAUFFEUR;
M. BRUN, CÉSAR, PIQUOISEAU

ESCARTEFIGUE (*il rit*).

Et ils n'arrivent pas à le faire descendre !

M. BRUN.

Qui ça ?

CÉSAR.

Piquoiseau. Il s'était caché dans la soute au charbon de la Malaisie, pour partir avec eux, mais on l'a vu...

MARIUS

ESCARTEFIGUE.

Ils lui ont fait la chasse sur le pont, et maintenant le voilà quillé sur la vergue de misaine !

CÉSAR (*il se savonne à nouveau*).

Il a profité du discours du maire pour monter à bord par les chaînes de l'ancre.

M. BRUN.

Et à propos de quoi le maire a-t-il fait un discours ?

ESCARTEFIGUE (*méprisant*).

On se le demande !

CÉSAR.

A 7 heures, la Malaisie est venue se mettre à quai devant la mairie. Sur le pont, il y avait tout l'équipage en blanc, le maire est venu sur le balcon avec plusieurs conseillers et il a fait un discours, que je vous dis que ça ! C'était superbe !

PANISSE.

Et à ce qu'il paraît que quand il sortira du port toutes les sirènes vont sonner, parce que c'est un des derniers grands voiliers.

M. BRUN.

Et aussi à cause des savants qui sont à bord.

CÉSAR (*sur un ton de doute*).

Oh ! des savants !

M. BRUN.

Mais oui, des savants.

ACTE QUATRIÈME

CÉSAR (*sceptique*).

J'en ai vu passer quatre, ce matin. Des hommes de trente-cinq ans, sans barbe, sans lunettes, ils n'avaient pas l'air plus savants que moi.

ESCARTEFIGUE (*avec un mépris souverain*).

Ils n'avaient pas l'uniforme !

M. BRUN (*joyeux*).

C'est tout dire !

ESCARTEFIGUE.

Tiens, ils se mettent sous pression. Ils pourront partir dans une heure.

LE CHAUFFEUR (*il regarde le bateau*).

Cette fois, ils l'ont bien...

ESCARTEFIGUE.

Et il se débat...

LE CHAUFFEUR.

On l'attache avec une corde... (*A ce moment, le chauffeur du ferry-boat est au comble de la joie.*) Ils vont le débarquer avec la grue !

ESCARTEFIGUE.

César, regarde moi ça !

(*César et M. Brun courent à la terrasse. On entend au loin des rires et des cris. Tous regardent en l'air en riant.*)

LE CHAUFFEUR (*il crie, la tête renversée en arrière*).
A Gonfaron, les ânes volent !

ESCARTEFIGUE.

O Piquoiseau ! C'est le moment de piquer les oiseaux !

MARIUS

(A ce moment, on entend, aérienne et étranglée, la voix de Piquoiseau.)

LA VOIX.

Assassins !

L'ÉQUIPAGE *(invisible)*.

Bravo !

LE CHAUFFEUR.

Tiens-toi aux branches !

LA VOIX.

Sauvages ! Vous êtes des sauvages !

(Le cercle de la terrasse s'élargit. On voit paraître au ras de la tente deux pieds énormes et noirs qui s'agitent désespérément. Puis tout le corps de Piquoiseau, qui écume. Il porte sous son bras sa lunette aplatie et tordue, il serre sur son cœur un petit voilier démâté. Il est affreusement noir de charbon. Il touche terre au milieu des rires et des bravos de l'équipage invisible. Il défait le nœud coulant, montre le poing au navire et s'enfuit.)

M. BRUN.

Pauvre homme !...

ESCARTEFIGUE.

Bien fait !

PANISSE.

Pourquoi dis-tu que c'est bien fait ?

ESCARTEFIGUE.

Ça serait trop commode s'il suffisait de se cacher dans la soute au charbon pour devenir un marin !

ACTE QUATRIÈME

PANISSE (*brusquement*).

D'abord toi, ne parle plus de marine, parce que tu commences à m'énervé.

ESCARTEFIGUE (*ahuri*).

Et pourquoi s'il te plaît ?

PANISSE.

Parce que ton bateau c'est pas un bateau. C'est un flotteur et rien d'autre. Tu es un capitaine de bouée, voilà ce que tu es.

ESCARTEFIGUE (*ahuri à César*).

Tu entends ça ?

CÉSAR (*il referme son rasoir*).

Au fond, c'est presque vrai ! Ton ferry-boat, c'est une bouée qui a une hélice.

ESCARTEFIGUE.

Il en a même deux.

PANISSE.

Justement. Un bateau qui a une hélice à chaque bout, c'est un bateau qui marche toujours à reculons. Il n'a pas d'avant ton bateau. Il a deux culs, et toi ça fait trois !

(*Il disparaît, les mains dans les poches, la tête baissée.*)

M. BRUN.

Dites donc, capitaine, je crois qu'il vous met en boîte.

ESCARTEFIGUE.

Oh ! il vaut mieux en rire.

MARIUS

M. BRUN.

Et c'est ce que vous faites ?

ESCARTEFIGUE (*sinistre*).

C'est ce que je fais ! J'en ris ! J'en ris !

(*Il sort avec une grande dignité.*)

Scène II

CÉSAR, M. BRUN.

CÉSAR.

Il ne fait pas beaucoup de bruit quand il rit. (*On entend des fanfares.*) C'est beau la musique !

(*Il bâille horriblement.*)

M. BRUN.

Vous avez déjà sommeil ?

CÉSAR.

Mon cher, je suis ici depuis 3 heures du matin, et je vous déclare qu'il va être bientôt 9 heures ! Et vers dix heures il faut que je sois à la réunion du Syndicat des Débitants de Boissons.

M. BRUN.

Pourquoi faire ?

CÉSAR.

Pour protester.

ACTE QUATRIÈME

M. BRUN.

Contre quoi ?

CÉSAR.

Ça, je ne saurais pas vous le dire. Mais enfin, tous les ans, nous protestons, et il faut absolument que j'y sois, et que je proteste.

M. BRUN.

Votre fils n'est pas là ?

CÉSAR.

Oui, mais il doit encore dormir. Je vais l'appeler. (*Il s'approche de la porte de la chambre et crie.*) Marius ! O Marius, grand feignant, de quoi tu rêves ?

M. BRUN.

De ses amours !

CÉSAR.

Marius, 9 heures ! (*silence*). Il faut que j'aille lui tirer la couverture. (*Il essaie d'ouvrir la porte, mais elle est fermée à clef.*) Fermée à clef ! Ho, ho, ça y est ! Dites, Monsieur Brun, vous connaissez la manœuvre, il a encore découché.

M. BRUN.

Il est peut-être allé faire un tour sur le quai ?

CÉSAR.

Allons donc ! Il est chez sa galante, voilà tout. L'autre soir vous l'avez entendu sortir. Cette fois, vous allez voir le retour : une vraie scène de comédie !

M. BRUN.

Pourquoi ?

MARIUS

CÉSAR.

Il revient par la fenêtre, il se décoiffe et puis il entre ici, comme quelqu'un qui se réveille, en faisant les petits yeux, et il s'étire et il bâille et il dit : « Bonjour, quelle heure est-il, papa ? »

M. BRUN (*il se lève*).

Je regrette de ne pouvoir y assister, mais le Paul Lecat est en train d'accoster au môle B, et je crains que ma responsabilité ne soit engagée en mon absence. Marquez-moi un café et deux croissants.

CÉSAR.

Entendu... Vous venez faire une petite manille dans la soirée ?

M. BRUN.

Oui, mais pas un écarté !

CÉSAR.

Au revoir, Monsieur Brun. (*Il sort. César reste seul un instant. Il bâille. Il rêve. Il va jusqu'à la porte et il s'étire.*) O Marius, tu dis que tu as pitié d'elle ! Mais depuis hier au soir tu as eu le temps d'avoir pitié et à neuf heures tu devrais bien avoir pitié de ton père qui ne peut plus ouvrir les yeux.

ACTE QUATRIÈME

Scène III

CÉSAR, HONORINE.

(César s'installe sur la chaise longue et fait des efforts pour ne pas s'endormir. Soudain, entre Honorine. Elle est toute pâle et très agitée. Elle porte à la main une ceinture d'homme en peau de daim.)

HONORINE.

César !

CÉSAR *(il tressaille)*.

Quoi ?

HONORINE *(elle lui met la ceinture sous le nez)*.

Regardez ça !

CÉSAR.

Qu'est-ce que c'est ?

HONORINE.

Vous la reconnaissez, cette ceinture ?

CÉSAR *(il regarde un instant)*.

Ça ressemble à celle de Marius. *(Il voit qu'elle pleure. Il s'affole.)* Qu'est-ce qu'il y a ? Un accident ?

HONORINE *(elle crie)*.

Risque pas qu'il lui arrive rien, à ce voyou ! *(Elle pleure.)*
Et encore, j'aime mieux que ce soit lui qu'un autre ! César,
il faut les marier tout de suite !

CÉSAR.

Voyons, Honorine, ne pleurez pas comme ça ! Qu'est-ce qu'il y a ?

MARIUS

HONORINE (*à elle-même*).

Ah ! mon Dieu ! Quelle surprise ! Hier soir, j'étais partie pour Aix, comme tous les mercredis...

CÉSAR (*frappé*).

Vous allez à Aix tous les mercredis ?

HONORINE.

Oui, chez ma sœur.

CÉSAR.

Ayayaïe !

HONORINE.

Et au lieu de revenir par le train de 10 heures, comme d'habitude j'ai profité de l'automobile de M. Amourdedieu que j'avais rencontré sur le Cours... J'arrive à 7 heures; je vais droit à la maison... Sur la table, qu'est-ce que je vois ? Deux petits verres, une bouteille de liqueur, et sur une chaise, cette ceinture...

CÉSAR (*il sourit*).

Ayaayaïe ! J'aurais jamais pensé à ça ! Mais enfin, une ceinture ça ne veut rien dire. Et puis ?

HONORINE (*elle se mouche*).

Quand je vois ça, le sang me tourne... Je vais jusqu'à la chambre de Fanny, je pousse la porte... Ah ! brigand de sort ! Sainte Mère de Dieu, qu'est-ce que je vous ai fait ? Ma pitchouno couchado émè un hommé, aquéou brigand de Marius, aquéou voulur...

CÉSAR.

Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

HONORINE.

Ils ne m'ont pas vue, ils ont rien pu dire. Ils dormaient...

ACTE QUATRIÈME

J'ai eu tellement honte que je suis partie sans faire de bruit.

CÉSAR (*souriant malgré lui*).

Marius, ô Marius, qu'est-ce que tu as fait là, va ?

HONORINE.

Elle a dix-huit ans, César ! Dix-huit ans ! Elle finira comme sa tante Zoé !

CÉSAR.

Ne me dites pas ça, Norine, parce que ça ne m'encourage guère à donner mon consentement... Allons, ne vous faites pas tant de mauvais sang. Après tout, il vaut mieux ça que si elle s'était cassé la jambe.

HONORINE (*elle gémit*).

Qui l'aurait dit ! Une petite Sainte-N'y-Touche, qui faisait la pudeur, qui faisait l'enfant !

CÉSAR.

Pourvu qu'elle ne le fasse pas pour de bon !

(*Il rit.*)

HONORINE (*indignée*).

Et vous avez le courage de rire, gros sans cœur ! Vous ne voyez pas que c'est affreux pour moi, ce qui se passe ? Je claque des dents, je suis toute estransinée !

CÉSAR (*prépare un verre*).

C'est vrai peuchère. Qu'est-ce que vous buvez ?

HONORINE (*sanglotant*).

Un mandarin-citron. (*Elle pleure.*) Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

MARIUS

CÉSAR.

Allez, vaï, buvez un coup et puis examinons la situation.

(Elle boit à petites gorgées.)

HONORINE *(brusquement)*.

La situation, elle est toute simple ! dès que je vois ma fille, d'un pastisson, je lui coupe la figure en deux.

CÉSAR.

Allons, allons... vous n'allez pas la tuer pour ça !

HONORINE *(explosant de fureur)*.

A coups de barre ! A coups de barre !

(Elle a pris le gourdin qui est sous le comptoir et elle veut sortir. César la retient.)

CÉSAR.

Norine, voyons, Norine...

HONORINE.

César, lâchez-moi, je ne me connais plus !

CÉSAR *(il la tient par les poignets)*.

Mais moi, je vous connais toujours. Asseyez-vous... asseyez-vous, Norine... et pensez un peu à vous, ça vous calmera.

HONORINE *(qui sanglote)*.

Est-ce que j'ai le temps de penser à moi ?

CÉSAR.

Ce serait pourtant le moment ! Si votre mère vous avait tuée à coups de barre, il y a vingt-cinq ans, quand vous étiez fiancée avec votre pauvre frisé...

ACTE QUATRIÈME

HONORINE (*avec violence*).

Mais nous, ce n'était pas la même chose... Nous habitions sur le même palier et il n'y avait qu'un couloir à traverser... Et puis c'est moi qui allais chez lui... Tandis que votre Marius... Et puis, elle ne savait pas qu'on l'avait déjà fait dans la famille !

CÉSAR.

Bah ! Nous allons les marier dans quinze jours, et voilà tout ! Asseyez-vous, Norine. Calmez votre émotion... Ça ne vaut rien pour la santé.

HONORINE.

Es un pouli pouar voste Marius ! Aquéou salo que venié à l'oustaou coumo moun enfant... De tout sûr, il l'a prise de force !

CÉSAR (*il rit*).

Allez, elle a pas dû crier bien fort ! Buvez un coup !

HONORINE.

Ça vous fait rire, espèce d'indigne !

CÉSAR.

C'est la jeunesse, ça Norine. Ça s'en va vite !

HONORINE.

Je le sais bien... Mais tout de même !

CÉSAR.

Ça s'en va vite et ça ne revient plus... (*Il prête l'oreille.*)
Té, j'entends Marius. Il vient de rentrer par la fenêtre...

HONORINE.

Il vaut mieux que je ne le vois pas, parce que je le graffignerais.

MARIUS

CÉSAR.

Non, non, ne graffignez personne... Allez vous-en... Allez, parler Norine.

HONORINE.

Voyez dans quel état je suis !...

CÉSAR.

Tenez, passez par la cuisine, vous sortirez par la petite porte de l'autre côté. *(César la pousse doucement. Avec sollicitude.)* Ne pleurez plus. On les mariera. Si vous voulez vous essuyer les yeux, prenez le torchon des mains. Il est propre, je viens de le changer.

(Elle sort. César, qui rit tout seul, dispose sur une table deux assiettes, un pot d'anchois, un pot d'olives noires, deux croissants et il dit gravement :)

CÉSAR.

Il faut nourrir cet enfant — plus que jamais !

(On entend tourner avec précaution la clef dans la serrure de la porte de Marius. Il entre, les cheveux hérissés, et se frotte un œil du dos de la main.)

Scène IV

MARIUS, CÉSAR.

MARIUS.

Bonjour, papa !

ACTE QUATRIÈME

CÉSAR.

Bonjour, petit. Tu as fini par t'éveiller ?

MARIUS (*il bâille difficilement*).

Oui... Quelle heure est-il ?

CÉSAR.

Neuf heures passées.

MARIUS.

Oh ! Coquin de sort ! J'ai lu dans mon lit, hier au soir... J'ai lu assez tard... Quand je me suis endormi, le jour se levait...

CÉSAR (*bonhomme*).

Je te l'ai dit vingt fois que c'est fatigant de lire si tard... Tu n'as pas très bonne mine. Tu es pâle, tu as les yeux battus...

MARIUS.

Tu crois ?

CÉSAR.

Si je ne t'avais pas vu sortir de ta chambre, je me demanderais d'où tu viens !

MARIUS.

Tu m'as appelé à 7 heures ?

CÉSAR.

Oui, je t'ai appelé, mais vouatt ! Tu as continué à dormir... On t'entendait ronfler d'ici...

MARIUS.

Ça c'est pas possible.

MARIUS

CÉSAR.

Pourquoi ?

MARIUS (*très gêné*).

Parce que... Je ne ronfle jamais.

CÉSAR.

Tu as ronflé si fort que tous les clients en rigolaient. J'ai voulu aller te réveiller, mais tu avais fermé à clef.

MARIUS.

Oui, je viens de m'en apercevoir... J'ai dû tourner la clef machinalement...

CÉSAR.

Eh oui, machinalement... Eh bien, on va déjeuner ensemble...

(*On entend une fanfare assez proche.*)

MARIUS.

Qu'est-ce que c'est, cette musique ?

CÉSAR.

C'est pour le bateau qui s'en va. Celui que Panisse lui a fait des voiles...

MARIUS.

La Malaisie ?

CÉSAR.

Oui, c'est ça... (*Il va s'asseoir devant le pot d'anchois. Marius est allé jusqu'à la terrasse. Il regarde à gauche le bateau.*) Apporte ton café et les croissants... Tu n'as pas faim ?

ACTE QUATRIÈME

MARIUS.

Oui, bien sûr... *(Il va au percolateur, et remplit une tasse de café tout en parlant.)* Ils ne devaient partir que lundi prochain.

CÉSAR.

Qui ça ?

MARIUS.

La Malaisie.

CÉSAR.

Qu'est-ce que ça peut nous faire ?

MARIUS.

Oh rien, bien sûr.

(Son café dans une main, la corbeille de croissants dans l'autre, il s'avance vers son père.)

CÉSAR.

On dirait que tu perds ton pantalon.

MARIUS.

Tu crois ?

CÉSAR.

C'est une impression.

MARIUS.

C'est vrai. J'ai dû maigrir.

CÉSAR.

Tu lis trop. Tu as tort de lire toute la nuit. Si tu continues à lire comme ça, tu finiras par devenir maigre comme un stoquefiche. Pourquoi ne mets-tu pas une ceinture ?

MARIUS

MARIUS.

C'est vrai, tiens. J'en achèterai une.

(Il s'assoit en face de César. Tous deux mangent. César regarde son fils avec un sourire plutôt satisfait. On voit Honorine qui ouvre l'éventaire. Marius paraît surpris.)

MARIUS.

Tiens, Honorine est rentrée ?

CÉSAR.

Oui. Elle est arrivée en automobile à 7 heures du matin. *(Marius paraît très mal à son aise. Un temps. César le regarde.)* Sacré Marius, va !

MARIUS.

Pourquoi me dis-tu ça ?

CÉSAR.

Pour rien ! Sacré Marius ! Tu as bon appétit, ce matin.

MARIUS *(très gêné)*.

Oui, ça va.

CÉSAR.

Dis donc, où en es-tu avec ton ancienne maîtresse ? Tu sais bien, celle que tu gardais par pitié ? La suicidée ? Tu la vois toujours ?

MARIUS.

Oui, naturellement.

CÉSAR.

Oh ! mais dis donc, tu es un gaillard redoutable ! Quel lecteur !

ACTE QUATRIÈME

MARIUS.

Pourquoi ?

CÉSAR.

Pour rien. Sacré Marius ! (*Un temps. Il mange des olives.*)
Tu lui as dit que tu allais te marier ?

MARIUS (*il trempe son croissant*).

Non... Pas encore... Je lui ai bien laissé comprendre,
n'est-ce pas, qu'un jour ou l'autre...

CÉSAR.

Tout ça, c'est bien gentil de ta part envers cette personne... mais c'est peut-être moins gentil envers Fanny.

MARIUS.

Pourquoi ?

CÉSAR.

Parce que tu la fais attendre, cette petite. Est-ce que tu es décidé à l'épouser ?

MARIUS.

Oui, j'ai bien réfléchi, et puis je me suis décidé.

CÉSAR.

Alors, pourquoi ne pas le dire à vos parents ?

MARIUS.

Eh bien, il y a quelque chose que je ne comprends pas.
C'est Fanny qui retarde toujours la date.

CÉSAR.

Elle ?... Pourquoi ?

MARIUS

MARIUS.

Je ne sais pas. Quand je lui en parle, elle me dit que nous avons bien le temps.

CÉSAR.

C'est bizarre !

MARIUS.

Oui, c'est bizarre. Je n'y comprends rien. Par exemple, hier soir je l'ai vue.

CÉSAR (*feignant la plus grande surprise*).

Tu l'as vue ? Et quand ?

MARIUS.

Après dîner, quand je suis sorti, tu sais...

CÉSAR.

Ah ! C'est ça ton cinéma ?

MARIUS (*gêné*).

Nous y sommes allés ensemble.

CÉSAR.

Oui, je comprends. Et alors ?

MARIUS.

Au commencement de la soirée, elle me parlait du mariage — elle préparait déjà la maison dans sa tête — enfin, quoi, c'était une chose décidée.

CÉSAR.

Une chose faite pour ainsi dire.

MARIUS.

Eh oui... Et tout d'un coup, à la fin de la soirée, ça change

ACTE QUATRIÈME

de musique. Elle me dit brusquement : « Je ne sais pas si je ne suis pas trop jeune pour me marier... Nous ferions mieux d'attendre encore... Je ne sais pas si je t'aime assez » et cœtera, et cœtera.

CÉSAR.

Elle t'a dit ça... après le cinéma ?

MARIUS.

Oui, après le cinéma.

CÉSAR.

Peut-être qu'elle n'a pas aimé le film. Ça l'a mise de mauvaise humeur.

MARIUS.

Je n'y comprends rien. Je me demande si elle ne regrette pas Panisse...

CÉSAR (*il hausse les épaules*).

Allons donc ! Elle se fout bien de ce pauvre vieux !

MARIUS.

Mais alors pourquoi...

CÉSAR (*il le coupe brutalement*).

Parce que c'est ta faute.

MARIUS (*surpris*).

Ma faute ?

CÉSAR.

Oui ta faute. Écoute, Marius : tu ne connais pas encore bien les femmes, mais moi, je vais te les expliquer. Les femmes, c'est fier, et c'est délicat. On a beau ne rien leur

MARIUS

dire : ça voit tout, ça comprend tout, ça devine tout. Hier, quand cette petite, au commencement, t'a parlé de votre mariage, c'était pour voir la tête que tu ferais : et toi, comme tu n'es pas pressé, tu as dû lui offrir, sans te rendre compte, un moure de dix pans de long. Alors, té, par fierté, elle bat en retraite, elle dit : « Je crois que je suis trop jeune... Et nous avons bien le temps... » Mais moi je suis sûr que si tu lui disais que la messe est commandée pour demain matin, elle serait à l'église avant le bedeau.

MARIUS.

Tu as peut-être raison.

CÉSAR (*avec force*).

Pas peut-être, j'ai raison.

MARIUS.

Je vais lui en parler.

CÉSAR.

Écoute-moi, mon petit... Dès que tu verras Fanny, parle-lui sérieusement. Oui, parle-lui-en le plus tôt possible. Tu devrais penser à l'histoire de Zoé, qui n'était pas plus malhonnête qu'une autre.

MARIUS.

Quel rapport peut avoir cette histoire, que d'ailleurs je ne connais pas ?...

CÉSAR.

Ah ! tu ne la connais pas ? Eh bien, Zoé, c'était une petite fille très jolie, très coquette et qui ne pensait pas à mal. Elle travaillait à la fabrique d'allumettes... Je la vois encore quand elle passait là devant, toute bravette sous son grand chapeau de paille... Tous les hommes la regardaient... Elle avait une espèce de charme... Elle souriait

ACTE QUATRIÈME

à tous. Mais elle restait sage comme une image... Et puis un jour, ça lui a pris pour un matelot espagnol... Elle croyait qu'ils allaient se marier... qu'il ne repartirait plus... Alors, ils se sont donné un peu d'avance... Et un beau soir, il est parti...

MARIUS.

Il l'a abandonnée ?

CÉSAR.

Oui. Alors, Zoé... (*Un grand geste désolé indiquant que la bride était lâchée.*) Qu'est-ce que tu veux, quand un homme les a trompées ça les dégoûte de notre nature, elles ne peuvent plus aimer personne, ça fait qu'elles deviennent des filles des rues... Et puis, quand elles ont commencé, elles n'ont plus rien à perdre ! Marius, l'honneur, c'est comme les allumettes : ça ne sert qu'une fois.

MARIUS.

Pourquoi me racontes-tu ça ?

CÉSAR (*rudement*).

C'est pour te dire que Fanny, il ne faut pas t'en amuser. Tu me comprends ?

MARIUS.

Mais, oui, je te comprends !

CÉSAR.

Bien entendu, je ne soupçonne pas sa vertu ! Je n'ai rien vu, je ne sais rien. Mais s'il y a eu entre vous des conversations... des caresses ; eh bien, il vaut mieux vous marier le plus tôt possible. Crois-moi...

MARIUS (*très gêné*).

Je vais lui en parler.

MARIUS

CÉSAR.

Oui, parle-lui-en et insiste le plus que tu pourras, parce que... si tu veux mon idée... le matelot de Zoé, c'était pas un homme...

(Il se lève, ferme son couteau, regarde Marius gravement, et se dirige vers la porte de la cuisine. Comme il va sortir, il fouille dans la poche de son tablier : il en tire la ceinture. Sans regarder son fils, il la jette devant lui, sur la table, et monte l'escalier vers sa chambre. Marius, perplexe, a pris la ceinture et la regarde avec une grande inquiétude. Fanny paraît sur la terrasse. Marius semble réfléchir. Il met sa ceinture, et se décide tout à coup. Il va vers elle.)

Scène V

MARIUS, FANNY, PANISSE, LE BOSCO,
CÉSAR, PIQUOISEAU.

MARIUS.

Fanny, il faut que je fasse une course très urgente, très importante... Tout à l'heure, je te dirai ce que c'est... Mon père dort, garde le bar. Dix minutes pas plus...

FANNY.

Bon, je t'attends.

(Elle est soucieuse. Il s'en va d'un pas pressé. Panisse, qui arrive, le regarde partir d'un air soupçonneux.)

PANISSE.

Où va-t-il ?

ACTE QUATRIÈME

FANNY.

Je ne sais pas.

PANISSE.

Écoute. Il faut que je te dise quelque chose. Quelque chose de grave, et qui n'est pas facile à dire.

FANNY.

A propos de quoi ?

PANISSE.

A propos de lui. Ce qui me gêne, c'est que tu vas peut-être croire que c'est la jalousie qui me fait parler, et justement c'est tout le contraire. Ce que je veux te dire, c'est dans son intérêt, et dans le tien.

FANNY.

Et qu'est-ce que c'est ?

PANISSE.

Tu sais qu'il a la folie de partir ?

FANNY.

Oui, je le sais. Mais il me dit que ça lui a passé...

PANISSE.

Tu en es sûre ?

FANNY.

Oui, puisqu'il me l'a juré.

PANISSE (*surpris et perplexe*).

Ah ? Il te l'a juré ? Tant mieux. Mais tout de même... Surveille-le... Surtout ce matin.

MARIUS

FANNY.

Pourquoi ce matin ?

PANISSE.

Parce que la Malaisie va partir tout à l'heure.

FANNY.

Je le sais. J'ai vu tout ce monde en passant, et puis la musique... Et je vous jure que ça m'a fait plaisir. Parce que le seul bateau que je craignais, c'était celui-là.

PANISSE.

Et tu avais raison...

FANNY.

J'avais tort, puisqu'il s'en va.

PANISSE.

Il n'est pas encore parti. Et puis, finalement, j'aime mieux te le dire pendant qu'on peut encore essayer quelque chose. S'il veut, il peut partir. Depuis longtemps il a demandé une place à bord, et on la lui a donnée. Voilà. Je ne sais pas s'il partira, mais s'il veut, il peut.

FANNY.

Qui vous l'a dit ?

PANISSE.

Le second de la Malaisie. C'est moi qui leur ai fait des voiles de rechange. Où est-il, maintenant ?

FANNY.

Il est allé faire une commission, en bras de chemise. Il a peut-être demandé à partir, il y a longtemps, mais depuis, il s'est passé bien des choses... Je suis sûre qu'il ne partira pas.





ACTE QUATRIÈME

PANISSE.

Tant mieux, tant mieux.

FANNY.

Et vous, vous devriez avoir honte de dénoncer un ami.

PANISSE.

Là, tu te trompes bien... Quand j'ai su qu'il allait partir, le mois dernier, j'ai eu un vilain sentiment. Et même, ce matin, je l'avais encore... Je me suis dit : s'il part, c'est une bonne affaire pour moi... Elle l'oubliera, et peut-être, un jour, j'aurai ma chance... Et puis, ce matin, en voyant tous ces préparatifs, j'ai pris mon courage, et je me suis dit : il faut avertir César.

FANNY (*vivement*).

Ah non ! N'avertissez personne... Je vous dis qu'il ne pense plus à ces bêtises... Au contraire, ça le fait rire !

(Un quartier-maître de la marine vient de paraître sur la porte. C'est le bosco de la Malaisie. Piquoiseau le suit.)

PANISSE.

Tiens, en voilà un qui ne me fait pas rire. Salut, bosco !

LE BOSCO.

Salut, maître !

FANNY.

Vous cherchez Marius ?

LE BOSCO.

Oui. Il n'est pas là ?

FANNY.

Non. Il est allé faire une course.

MARIUS

LE BOSCO.

Où ?

FANNY.

Je ne sais pas.

LE BOSCO.

Je venais lui dire adieu, parce que nous appareillons. On n'attend plus que le pilote qui est en train de rentrer le « Paul Lecat »... Il va revenir bientôt ?

FANNY.

Il m'a dit dix minutes, un quart d'heure...

LE BOSCO (*il regarde sa montre*).

Bon. Si j'ai le temps, je repasserai... Si vous le voyez, dites-le-lui. (*Il salue et va sortir. César descend, dans son costume de ville.*)

CÉSAR.

Vé ! Bonjour chef ! Une minute, que je vous offre le coup du départ ! Viens trinquer, Panisse ! Et toi aussi, Fanny !

PIQUOISEAU (*humble*).

Et moi aussi ?

CÉSAR.

Bien sûr, toi aussi.

PIQUOISEAU.

Vous voyez chef ? Pour moi aussi, le coup du départ ! (*Suppliant.*) Alors il faut que je parte... Moi aussi...

CÉSAR.

Tu es trop vieux, pauvre fada... Même si tu étais amiral, tu serais à la retraite !

ACTE QUATRIÈME

PIQUOISEAU (*au bosco*).

Je sais beaucoup de choses, surtout pour la voile...

CÉSAR (*le verre en main*).

Silence ! (*il prend un ton solennel*). Donc, nous allons boire le coup du départ. C'est émouvant, le coup du départ. On quitte sa famille, ses amis, ses clients. On part pour les mers inconnues d'où l'on est presque sûr de ne pas revenir. Alors on prend son verre d'une main qui ne tremble pas. On boit le dernier coup sur la terre ferme... le coup du départ... C'est émotionnant... A votre santé...

PANISSE.

Tu n'aurais pas l'intention de partir, toi, par hasard ?

CÉSAR.

Moi, je ne pars pas, mais je sors. Lui s'en va chez les kangourous, moi je vais à la réunion du Syndicat des Débitants. Lui reviendra dans trois ans, et moi à midi. Que Dieu nous protège ! A la vôtre ! (*Ils lèvent leurs verres, et boivent.*)

PIQUOISEAU (*suppliant*).

Sans me payer chef. Je ne mange pas beaucoup, et je sais des choses... Surtout sur la voile... J'ai navigué dans la mer Rouge, moi... Sans me payer, chef...

LE BOSCO.

Je t'ai déjà dit que je ne peux pas... Au revoir, Monsieur César.

CÉSAR.

Au revoir, chef...

LE BOSCO (*à Panisse et Fanny*).

Si j'ai le temps, je repasserai tout à l'heure...

MARIUS

PANISSE.

D'accord.

(Le bosco sort. Piquoiseau tombe à genoux en pleurant.)

CÉSAR.

Pauvre malheureux ! A quoi ça ressemble cette folie de vouloir flotter sur l'eau, de manger des conserves, de dormir suspendu au plafond, de pas pouvoir servir un verre sans verser à côté, impossible de faire une pétanque ou de jouer au billard, et tout ça au milieu des tempêtes, des cyclones, et des requins !

(Un passant l'appelle à travers le rideau de bouchons.)

LE PASSANT.

O César ! Tu ne viens pas au Syndicat ?

CÉSAR.

Attends-moi ! Je finis de parler. *(Il reprend.)* Et malgré tout ça, quand la folie de naviguer les prend, il n'y a plus rien à faire, et ils ne guérissent jamais ! A tout à l'heure ! *(Il sort.)*

Scène VI

FANNY, PANISSE, HONORINE, MARIUS,
LE BOSCO, PIQUOISEAU, CÉSAR.

FANNY *(à Panisse)*.

Puisqu'il venait lui faire ses adieux, c'est qu'il ne part pas !

ACTE QUATRIÈME

PANISSE.

D'accord. C'est toi qui avais raison... Et je suis content d'avoir eu tort... Mais dis-toi bien que ce que je t'ai dit, ce n'était que pour ton bien. Et même, je te dirai plus : c'est que...

(Mais Honorine vient de paraître. Elle pose un assez gros paquet sur l'éventaire, puis, les poings sur les hanches, elle crie.)

HONORINE.

Alors, c'est à midi que tu vas l'ouvrir, l'inventaire ?

PANISSE.

Excusez-là, Norine, c'est de ma faute. C'est moi qui lui ai fait la conversation.

HONORINE.

Eh oui ! pour la blagotte, vous êtes fort ! Vous, pendant ce temps, vos ouvrières travaillent. Mais nous, on a besoin de gagner notre vie. *(Panisse feint la terreur, et s'éloigne sur la pointe des pieds. Elle se tourne vers Fanny.)* Donne-moi les clefs. *(Fanny donne les clefs à sa mère. Dès que Panisse a disparu, Honorine se met à crier à voix basse.)*

HONORINE.

Je suis allée à la maison à sept heures ce matin. Et j'ai ouvert la porte de ta chambre. Tu as compris ? *(Fanny ne sait que répondre.)* Toi ma fille ! Est-ce que ça n'aurait pas été plus simple et plus honnête de vous marier d'abord, puisque tout le monde était d'accord ? Va, va, tu es bien le portrait de ma sœur Zoé, qui a déshonoré la famille et qui a fait mourir ma mère de chagrin !

FANNY.

Maman, je t'expliquerai... Je te dirai pourquoi...

MARIUS

HONORINE.

Ah non ! Il manquerait plus que ça que tu me donnes des explications ! Et ça s'est passé à la maison ! Devant le portrait de ta grand-mère ! Pauvre sainte femme ! Et les voisins ! Tu y as pensé aux voisins ? Avec cette Miette qui a toujours un œil au trou de la serrure, et une oreille contre la cloison ! J'espère que c'était la première fois cette orgie ?

(Fanny baisse la tête et dit non.)

HONORINE.

Tous les mercredis alors ?

(Fanny ne répond pas.)

HONORINE.

Eh bien, c'est du propre ! Après ma sœur Zoé, il ne nous manquait plus qu'un petit bastard ! Tu peux le lui dire à ton Marius, il faut qu'il te demande avant ce soir, tu entends ? Il a voulu te voir dormir, eh bien maintenant qu'il t'épouse ! A l'église et à la mairie et au galop ! Et s'il ne te veut pas tant pis pour toi : tu iras dire oui à Panisse ! Quand tu seras mariée, tu feras tout ce que tu voudras, mais au moins tu auras sauvé l'honneur !... Sinon, ce n'est plus la peine que tu rentres à la maison. Je ne veux plus te voir, tu n'es plus ma fille. Je m'enferme à clef dans ma chambre, et je me laisse mourir de larmes ! *(Elle sanglote. Mais un homme, dans l'uniforme d'un chasseur d'hôtel, prend le paquet sur l'éventaire. Honorine change brusquement de ton.)* Vé l'autre, qui en profite pour nous voler ! *(Elle se précipite vers lui.)* Oh ! mais dites, qu'est-ce que vous faites ?

L'HOMME.

C'est pas ça les favouilles pour l'hôtel de l'Univers et du Portugal ?

ACTE QUATRIÈME

HONORINE.

Non, c'est pas ça ! Elles sont au vivier ! Allez-y, je vous suis ! (*Elle revient vers Fanny.*) Penses-y bien Fanny ? Parce que je t'ai élevée toute seule, que je me suis donné beaucoup de mal pour toi et que la chose de ma sœur Zoé nous oblige à être plus honnêtes que les autres. (*Elle va pour l'embrasser, mais elle se ravise.*) Et puis non, je ne t'embrasse plus tant que tu n'es pas fiancée. (*Sur le seuil elle la regarde, elle s'arrête. Fanny va s'élancer vers elle, mais Honorine se reprend encore une fois.*) Non, non, je ne t'embrasse pas. Descends à la cave chercher les paniers, et surtout commence par trier les huîtres en bas, pour ne pas jeter devant tout le monde celles qui sont mortes...

(*Fanny descend à la cave. Honorine arrange l'éventaire. Elle regarde vers la droite. Elle voit arriver Marius.*)

HONORINE.

Et voilà le satyre ! Comme il a l'air vicieux ! Té, j'aime mieux rien lui dire...

(*Elle tourne le dos et s'en va vers la gauche. Marius paraît. La tête basse, perdu dans ses pensées. Sur la porte, il regarde la Malaisie, au loin. Il va au comptoir, met de l'ordre, astique le zinc. Une sirène lointaine. Il écoute, il hausse les épaules... Le bosco paraît sur le seuil, suivi de Piquoiseau.*)

LE BOSCO (*sévère*).

Et alors ?

MARIUS.

Alors, je ne peux pas. Non, je ne peux pas. Je vous ai cherché tout à l'heure pour vous le dire... Et puis...

LE BOSCO.

Et puis tu te dégonfles, et voilà tout. Et moi, j'en ai

MARIUS

raconté des boniments au commandant ! Que tu avais la folie de la mer, que ta mère c'était la sœur d'un marin breton, et que nous étions un peu cousins... Je vais en entendre parler, de mon cousin...

MARIUS.

Je sais bien, je sais bien... Excusez-moi... Il me faut bien plus de courage pour rester que pour partir.

LE BOSCO.

C'est à cause des coquillages ?

MARIUS.

Oui. Nous devons nous marier, ce mois-ci.

LE BOSCO.

Tu t'es laissé prendre au piège, et pour toi, les bateaux c'est fini. Je connais ça...

MARIUS.

Mais non ! Partir aujourd'hui pour trois ans, je n'en ai plus le droit... Mais après, si je veux, je naviguerai...

LE BOSCO.

Oui, dans la barquette, pour la bouillabaisse du dimanche, au cabanon. Enfin, ça n'a pas d'importance. Nous faisons escale à Toulon pour embarquer des appareils. Je trouverai un homme tout de suite. Pour une croisière comme celle-là !

PIQUOISEAU.

Rangoun, Padang, Florès, la Calédonie...

MARIUS.

Je le sais bien qu'un si beau voyage ça ne se retrouvera jamais. Tant pis pour moi !





ACTE QUATRIÈME

LE BOSCO.

Eh bien au revoir mon vieux. Je ne t'enverrai pas de cartes postales, tu en aurais trop de regrets.

MARIUS.

Jamais plus que maintenant...

LE BOSCO.

Si tu changes d'idée, tu n'auras qu'à traverser le quai !...

(Il sort. Piquoiseau le suit, en répétant ses supplications. Fanny sort de la trappe. Elle paraît grave, mais non pas désolée.)

FANNY.

Marius, je n'ai pas écouté, mais j'ai entendu.

MARIUS.

Tu as entendu que je tiens ma parole... Le bateau s'en va, j'ai ma place à bord et moi je suis ici ! Je lave les verres et j'astique le comptoir.

FANNY.

Ça prouve que tu es honnête. Eh bien moi aussi, je suis honnête... Je ne suis pas un piège, Marius... Si tu veux partir, tu es libre.

MARIUS.

Tu ne penses pas ce que tu dis. C'est maintenant que tu me tends le piège. Tu veux voir ce que je vais faire : eh bien tu le vois : je reste avec toi.

FANNY.

J'ai bien réfléchi, Marius. Depuis plus d'un mois, je te regarde et j'ai bien vu que tu regrettes ce qui nous est

MARIUS

FANNY.

Tu voudrais que je pleure, et que je m'accroche pour te garder...

MARIUS.

Non, je ne le voudrais pas, mais j'en avais peur.

FANNY.

Eh bien ne crains rien. Tu vois que je suis raisonnable et que je te comprends.

MARIUS (*brusquement*).

C'est ta mère qui t'a conseillée. Elle attend que je sois parti pour te vendre à Panisse !

FANNY.

Si tu as besoin d'un prétexte, celui-là est bon. Et justement il m'a encore demandée ce matin...

MARIUS.

Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

FANNY.

Je n'ai pas dit « oui ».

MARIUS.

Mais tu n'as pas dit « non »...

FANNY.

On ne sait pas ce qui peut arriver.

MARIUS.

C'était ça ta générosité. J'aurais dû comprendre plus tôt !

ACTE QUATRIÈME

FANNY.

Ce n'est pas pour moi, Marius. Tu sais bien que dans les familles, il y a des questions d'intérêt... Il faut penser à l'avenir... Ma mère n'est plus jeune... Son travail la fatigue. L'amour n'est pas tout dans la vie. Il y a des choses plus fortes que lui...

MARIUS.

Oui, l'argent...

FANNY.

L'argent, la mer...

MARIUS.

Chacun, s'en va vers ce qu'il aime. Toi, épouse l'argent de Panisse, et moi je suis libre, j'épouse la mer... Oui ça vaut mieux pour tous les deux.

FANNY.

Oui, ça vaut mieux, mais si tu m'as aimée seulement une heure, laisse-moi te faire une caresse d'amitié.

(On entend un coup de sifflet.)

MARIUS.

Ils partent ?

(Il s'élance et sort. Panisse entre brusquement.)

PANISSE.

Comment ! Tu le laisses partir ? Attends un peu, je connais quelqu'un qui le retiendra. *(Il va ouvrir la porte de la cuisine.)* César ! César !

(Soudain Marius reparait sur la porte du bar, la tête baissée. Fanny avec une immense émotion, s'approche de lui.)

MARIUS

FANNY.

Tu restes ?

MARIUS.

Je ne peux pas passer. Mon père est devant le bateau. Que faire ? Ils larguent les amarres.

PIQUOISEAU (*qui surveille le quai*).

Ton père... Le voilà...

FANNY.

Passes par la fenêtre de ta chambre comme si tu allais à un rendez-vous d'amour. Fais le tour par la place de Lenche. Pendant ce temps, je le retiendrai... Non, non, ne dis plus rien... Va-t'en... Va-t'en... (*Elle le pousse dehors avec violence.*)

(*Panisse se précipite vers le navire. Soudain, il s'arrête. César vient de paraître sur la porte, songeur. Panisse l'aborde.*)

PANISSE.

César ! Marius est là-bas, devant la Malaisie : il veut te parler...

(*Fanny se met entre eux et repousse Panisse en riant.*)

FANNY.

Mais non ! Il est allé chercher mes paniers à la gare ! C'est moi qui viens de l'envoyer.

CÉSAR (*regardant Panisse*).

Qu'est-ce qu'il te prend ?

PANISSE (*véhément*).

Il se passe ici des choses qui font de la peine à voir. Ouvre les yeux et tu les verras.

ACTE QUATRIÈME

CÉSAR.

Pauvre fada ! Il y a longtemps que je les ai vues... Bonjour Fanny... Oh ! comme tu es rose, pitchounette... On dirait que tu as pleuré...

FANNY (*souriante*).

Peut-être.

CÉSAR.

Alors, Marius t'a parlé ?

FANNY.

Oui.

CÉSAR.

Et vous êtes d'accord ?

FANNY.

Oui.

CÉSAR (*il la prend aux épaules*).

Enfin ! Tu ne peux pas t'imaginer comme ça me fait plaisir ! Brave petite Fanny ! Brave fille ! (*Il lui caresse les cheveux.*) Tu sais que je suis bien content d'avoir une bru aussi jolie que toi ?

FANNY.

Oh ! Il y en a de plus jolies !

CÉSAR.

Qui ça ? Tu en connais ? Va les chercher. On les mettra à ta place. Qu'est-ce que tu regardes ? Tu attends Marius ? On ne te le mangera pas en route... Il va venir... (*Elle regarde sans cesse du côté de la porte du bar.*)

MARIUS

FANNY.

Je sais bien.

CÉSAR.

Et maintenant, je vais te dire une chose. Viens ! *(Il la prend par la main, et la fait asseoir près de lui, sur la banquette. Puis, il parle en souriant, avec une vraie tendresse.)* Tu sais depuis combien de temps j'y pense, à ce mariage ?

FANNY.

Depuis... trois mois ?

CÉSAR.

J'y pense depuis onze ans. Qu'est-ce que je dis, onze ans ? Depuis quatorze ans. Tu n'étais pas plus haute qu'un pot de fleurs ! Un soir, dans le bar, la mère du petit t'a soulevée dans ses bras et elle t'a dit en t'embrassant : « Pas vrai, Fanny, que tu seras la femme de Marius ? » Et tout le monde riait ; mais toi, tu n'as pas ri. Tu as ouvert tes grands yeux et tu as dit : « Oui... » Et tu vois, ça arrive... Allez, viens donne-moi le bras, allons faire un petit tour sur le port.

FANNY *(on entend une sirène toute proche)*.

Et s'il vient des clients ?

CÉSAR.

Les clients ! Ils attendront. Viens ! Allons voir partir la Malaisie. Arrive, ma bru.

FANNY.

J'aimerais mieux rester ici, avec vous, pour parler de choses qui nous intéressent.

CÉSAR.

Et de quoi ?

ACTE QUATRIÈME

FANNY.

De l'appartement, par exemple.

CÉSAR.

L'appartement? Mais tu viens habiter ici! Est-ce que tu t'imagines que je peux vivre seul comme une vieille bête? Ah! non! Je peux te le dire maintenant. J'ai déjà fait mon petit plan, à moi. D'abord... (*A Panisse qui écoute.*) Toi, tu es un curieux, et tu devrais bien tourner ta grande oreille de l'autre côté. (*A Fanny.*) D'abord, je vais prendre pour moi la chambre de Marius, et je vous laisserai la mienne...

(*Un coup de sifflet ébranle les airs.*)

PANISSE (*désespéré*).

Le voilà qui déborde le quai!

CÉSAR (*joyeux*).

Bon voyage! Et que le bon Dieu les surveille! (*Fanny tient son cœur à deux mains.*) Ma chambre est beaucoup plus grande et tu pourras faire quelque chose de gentil, de gai... Tu comprends?

FANNY.

Oui, quand on a de la place, c'est plus facile de tout arranger.

CÉSAR.

Et puis, à côté de ma chambre, il y a une petite pièce qui me sert de débarras. Sais-tu qui nous y mettrons, si tu veux?... (*A voix basse.*) Un petit lit. Tout petit, tout petit...

FANNY.

Oui, tout petit... tout petit...

MARIUS

(Soudain, les sirènes du port sonnent l'une après l'autre, en l'honneur du grand voilier qui s'en va. Fanny, pâle comme une morte, ferme les yeux, et tombe en avant. César la retient.)

CÉSAR.

Fanny, ma petite Fanny, qu'est-ce que tu as ? Honoré, passe-moi le rhum... Fanny, ma chérie...

(La tête penchée de Piquoiseau paraît à droite de la porte. Ses yeux brillent, et il dit à mi-voix :)

PIQUOISEAU.

Suez, Aden, Bombay, Madras, Colombo, Macassar...

Pendant que descend le RIDEAU.

FIN DE MARIUS



TABLE DES ILLUSTRATIONS

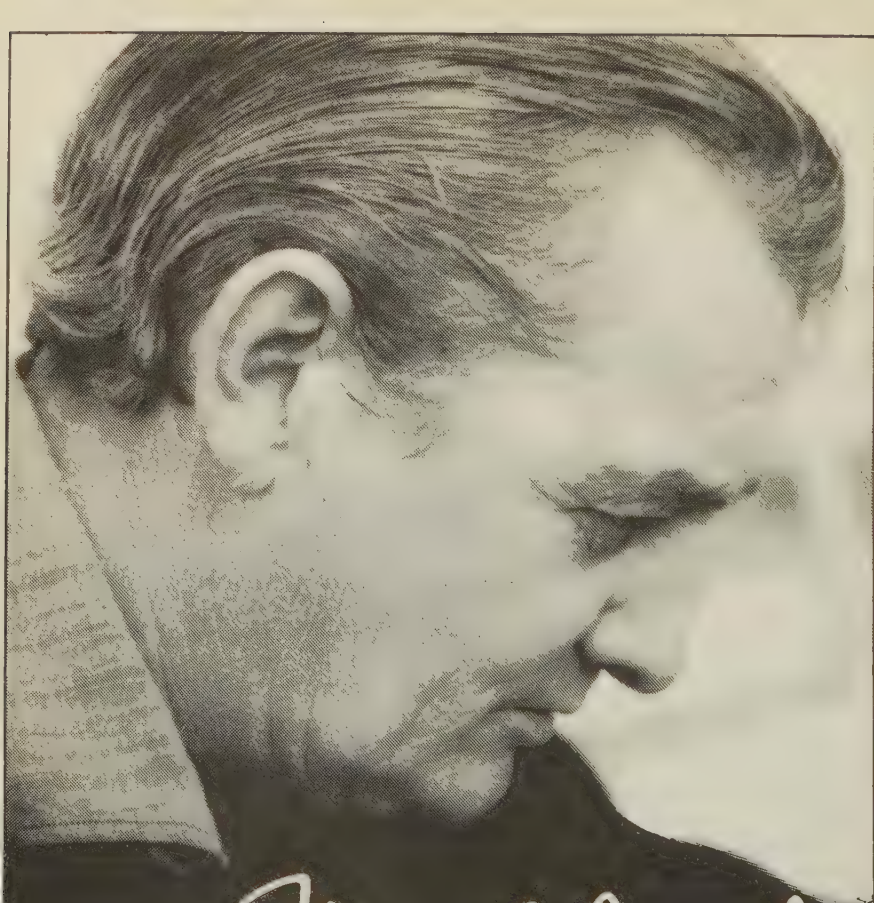
Marius	48
Vue de Marseille	49
Le bateau promenade	64
Fanny et Marius	65
Il me mange toute la vapeur O jobastre!	112
Il a trouvé une Hollandaise	113
“A quoi tu penses?” — “Peut-être à toi”	128
Et le jour de ma première communion	129
Marius, fais bien attention, tu ne me connais pas!	176
Piquoiseau	177
Marius lui a dit qu’il ne pouvait pas l’épouser!	192
Ah bon! c’est Piquoiseau qui t’a monté la tête?	193
La partie de cartes	240
Ils vont le débarquer avec la grue	241
“Aquéou brigand de Marius”	248
Fanny, ma petite Fanny	249



REEDITION ACHEVEE D'IMPRIMER
LE 4 DECEMBRE 1991
ILLUSTRATIONS PAR SUZANNE BALLIVET

AUBIN IMPRIMEUR LIGUGE, POITIERS
RELIURE : CASTERMAN TOURNAI — BELGIQUE
LES OLIVIERS — SAINT-JACQUES DE GRASSE

Dépôt Légal : 2ème trimestre 1973
Répertoire du Commerce et de l'Industrie 61-P-2109
(4378)



Marcel Pagnol

de l'Académie française.

La Gloire de Mon Père, Le Château de Ma Mère, Le Temps des Secrets, Le Temps des Amours, Marius, Fanny, César, Topaze, Jean de Florette, Manon des Sources, Regain, Angèle et Naïs, La Femme du Boulanger et Jofroi, La Fille du Puisatier, Merlusse et Cigalon, Judas, Jazz, Le Schpountz, Fabien, Les Marchands de Gloire, Hamlet et le Songe d'une Nuit d'Été – traduction, Le Premier Amour, Le Secret du Masque de Fer, La Belle Meunière et Le Rosier de Madame Husson, La Prière aux Étoiles, Quatre Lettres de mon Moulin, Bucoliques – traduction, Cinématurgie de Paris, Catulle et Prouettes, Notes sur le Rire et Critique des Critiques.

Format : 14,5 x 20,5 cm

Illustrations par : Suzanne Ballivet, Dubout, Bellini, Bertran, Bouché, Broniarski, Lartigue.

EDITIONS PASTORELLY
Productions de Monte-Carlo
Monte-Carlo

